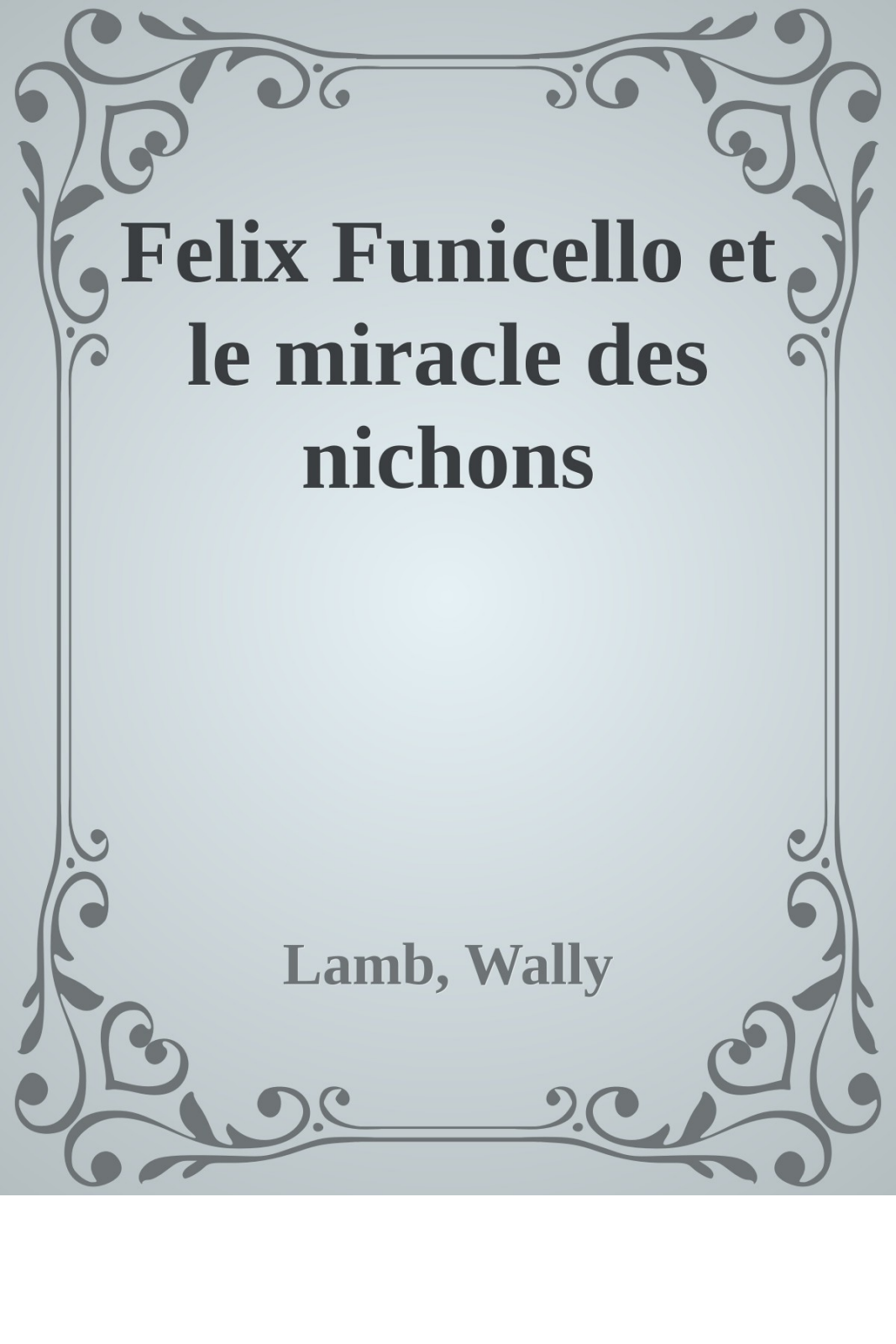


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Felix Funicello et le miracle des nichons

Lamb, Wally

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Wally Lamb



*Felix
Funicello
et le miracle
des nichons*

roman

belfond **B**

DU MÊME AUTEUR

Le Chant de Dolorès, Belfond, 1999 ; rééd. 2010 ; Le Livre de poche (no 32879), 2013

La Puissance des vaincus, Belfond, 2000 ; rééd. 2010 ; Le Livre de poche (no 32571), 2012

Le Chagrin et la Grâce, Belfond, 2010 ; Le Livre de poche (no 32100), 2011

Nous sommes l'eau, Belfond, 2014 ; Le Livre de poche (no 33988), 2016

Vous pouvez consulter le site de l'auteur
à l'adresse suivante :

www.wallylamb.net

WALLY LAMB

FELIX FUNICELLO
ET LE MIRACLE
DES NICHONS

*Traduit de l'américain
par Catherine Gibert*

belfond

*À Chris,
une année 1964 plus heureuse
Et à mes sœurs (de sang ou pas)
Vita, Gail, Ethel*

Vol

L'année de mon CM2 à Saint-Louis-de-Gonzague, notre institutrice, sœur Dymphna, a perdu les pédales devant toute la classe. Je la revois encore repousser les assauts du Prince des Ténèbres en poussant des hurlements stridents. Aujourd'hui, je suis ce qu'on appelle communément un citoyen responsable. Doctorat de troisième cycle en cinéma, poste de maître de conférences et Prius à moteur hybride. Je vote, je donne de mon temps à la soupe populaire, je milite pour le compost et le fil dentaire. Père divorcé, j'entretiens d'excellents rapports avec mon ex-femme et suis très proche de notre fille de vingt-six ans que j'adore. Cela dit, ma conscience et moi avons toujours des démêlés. Ce qui suit est à la fois ma confession et mon acte de contrition. Pardonne-moi, lecteur, car j'ai péché. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute si sœur Dymphna est partie en vrille en ce jour lointain. J'en ai un très grand regret, ainsi que de tous les péchés de ma vie passée.

À cette époque, Lyndon Johnson était président, Cassius Clay était champion du monde des poids lourds et John, Paul, George et Ringo accédaient à la célébrité. À ce propos, ma famille pouvait elle aussi se targuer d'un titre de gloire. Ou plutôt de deux. Non, de trois, en fait. Ma mère venait d'apprendre que sa recette de « Shepherd's Pie Italiano » l'avait propulsée en finale du concours de cuisine Pillsbury dans la catégorie « plat principal » et elle allait passer à la télévision. Ce qui serait bientôt mon cas aussi puisque, avec mes camarades des *midshipmen*¹, nous étions invités au *Randy Andy Show*, une émission

régionale de la troisième chaîne. Deux faits d'armes donc, le troisième étant que ma cousine au troisième degré du côté de mon père était une vedette.

Au buffet de la gare (ma famille tenait le buffet de la gare routière de New London), nous avions affiché trois posters de la star familiale. Tant et si bien qu'un client assis devant son donut à la confiture ou son sandwich pain de seigle-jambon pouvait en pivotant de gauche à droite sur son tabouret suivre la courbe de sa carrière. Sur le poster en noir et blanc placardé au mur derrière la caisse enregistreuse, on la voyait coiffée d'oreilles de Mickey, en pull à manches courtes, un grand A-N-N-E-T-T-E barrant sa poitrine d'enfant. Sur celui du frigo, il ne faisait aucun doute qu'elle avait développé certains attributs féminins, et elle était passée de la télé au cinéma grâce, notamment, à *Quelle vie de chien*, un film Walt Disney dans lequel elle tenait le troisième rôle derrière Fred MacMurray et Tommy Kirk en homme-chien. Sur le troisième au-dessus de la friteuse, par ailleurs constellé de taches de graisse, rien de son anatomie n'échappait plus à personne. Un transistor collé à l'oreille, les cheveux crêpés en choucroute, elle arborait un bikini blanc dont le haut jouait à « coucou, c'est moi ! » avec ce que Chino Molinaro, responsable de la plonge et occasionnellement du gril, nommait « ses prodigieux flotteurs ». Aux côtés de Frankie Avalon, Annette était désormais l'actrice principale de films comme *Beach Blanket Bingo* ou *How to Stuff a Wild Bikini*, une ascension au firmament du cinéma qui avait suivi l'irrésistible progression de son tour de poitrine dans l'alphabet des soutiens-gorge. C'est un fait qui m'apparaît aujourd'hui avec plus de netteté que lors de mon année de CM2, il n'empêche que, même à cette époque, le poster numéro trois avait déjà commencé à me titiller quelque part entre le sud du nombril et le nord des genoux.

Je ne cherche pas à me dédouaner, mais l'équilibre de sœur Dymphna était déjà précaire avant ce fameux après-midi d'octobre, quelque six ou sept semaines après le début de l'année scolaire 1964-1965. Mes sœurs aînées, Simone et Frances, avaient toutes deux survécu à leur tour de « Dymphnette », dont tout le monde s'accordait à dire que, au rayon aptitudes, elle était le maillon faible de Saint-Louis. L'année de Simone, elle avait arraché les lunettes d'un gosse et les lui avait cassées en deux. Et l'année de Frances, elle avait tourné le dos aux élèves et, les coudes plantés dans le porte-craie, elle s'était

payé une crise de larmes qui avait duré jusqu'à la cloche de trois heures. (Frances, qui deviendrait plus tard enseignante, avait pris sur elle de se lever pour annoncer à ses congénères : « Vous pouvez sortir ! ») Pour tout le monde, sœur Dymphna était piquée mais pas folle – « à fleur de peau » en phase fébrile et « au fond du trou » en phase dépressive. Les élèves préféraient la seconde, m'avaient prévenu mes sœurs. Lorsque Dymphnette était remontée comme une pendule, un gros dictionnaire ou la règle du tableau noir à bout crochu pouvait se transformer en objet contondant. Alors qu'en phase dépressive elle allait chercher le projecteur, elle le chargeait, et on regardait un film pendant qu'elle restait prostrée à son bureau sans se soucier de la conduite des uns et des autres.

Le jour où Dymphnette a lâché la rampe devant nous tous, elle broyait du noir depuis les prières du matin. Nous avons donc eu droit à deux films : *Les Cloches de Sainte-Marie*, avec Ingrid Bergman en bonne sœur et Bing Crosby en prêtre avant le déjeuner, et après, *Marcelin, pain et vin*, l'histoire d'un orphelin dévot recueilli par des moines. Lonny Flood et moi avons fomenté notre coup au réfectoire, pendant ce qu'on pourrait appeler la « récréation ».

Un peu comme au Top 50, sœur Dymphna établissait un classement hebdomadaire sur la base de nos notes. Puis elle reportait le résultat à l'extrême gauche du tableau noir et nous plaçait en fonction des résultats, les meilleurs au premier rang, de gauche à droite, les moyens au milieu et les faibles dans le fond à côté des radiateurs qui carillonnaient. Rosalie Twerski et moi étions, respectivement et toujours, première et deuxième. Mon copain Lonny Flood était en général dans le fond, souvent à côté de Franz Duzio. Lonny était le plus grand et le plus âgé de toute la classe : douze ans et deux redoublements à son actif, des pattes et du duvet au menton qu'il serait sûrement temps de raser aux vacances de Pâques. A contrario, j'étais le plus petit et le plus maigrichon des CM2, filles et garçons confondus – dix ans qui, à mon grand dam, pouvaient passer pour sept. Cerise sur le gâteau, mes grands yeux noirs, mes sourcils en accent circonflexe et ma tignasse bouclée me faisaient ressembler comme deux gouttes d'eau à Dondi, l'adorable petit orphelin de guerre italien de la bande dessinée. Je ne compte pas les fois où un client qui entrait à la gare routière pour la première fois et me voyait assis au comptoir du buffet marquait un temps d'arrêt. Personne n'ignorait ce

qui allait suivre.

« Vous savez à qui me fait penser ce gosse ?

— À Dondi ! » répondaient en chœur papa, maman, Chino et l'une ou l'autre de mes sœurs affectée au service ce jour-là.

Être le portrait craché d'un personnage adorable de bande dessinée était une arme à double tranchant. D'un côté, j'étais la risée de mes sœurs. De l'autre, ma ressemblance avec Dondi – je le concède moi-même volontiers, j'étais à croquer – m'accordait fréquemment la présomption d'innocence quand, plus souvent qu'à mon tour, j'étais coupable. Si, par exemple, Lonny Flood et moi avions dû tapisser dans un commissariat, j'aurais été à coup sûr le premier suspect éliminé et Lonny, le premier palpé. « C'est lui ! » aurait crié le témoin oculaire en désignant Lonny, lui qui cachait un préservatif enveloppé dans du papier d'aluminium à l'intérieur du soufflet à monnaie de son portefeuille *Des agents très spéciaux* et prétendait connaître les mots cochons dissimulés dans la chanson « Louie, Louie ».

Et qui, en fait, avait apporté la pleine poignée de munitions ce fameux jour à l'école. Lonny et moi avions comploté à la cantine devant notre verre de jus de fruits et notre assiette de « dinde à la royale et son savoureux riz au beurre ». Cela dit, ni l'un ni l'autre n'avait eu l'intention de viser la vermine ailée qui, une heure plus tard, allait mettre un sacré bazar et envoyer sœur Dymphna faire un tour « chez les zinzins ». Non, notre cible désignée, et cordialement détestée par Lonny et moi-même, était la susmentionnée Rosalie Twerski.

Rosalie avait une queue-de-cheval, du poil aux pattes, et elle était d'une obséquiosité horripilante – c'était le genre de fille capable de lever la main deux minutes avant la cloche pour demander : « Nous n'avons pas de devoirs ce soir, ma sœur ? », au cas où par miracle celle-ci aurait oublié de nous donner une page de calcul ou une dizaine de questions tirées de notre livre d'histoire. Je le répète, sa position au sommet de la pyramide scolaire était indéboulonnable, nonobstant elle était toujours à l'affût de bons points dont elle n'avait pas besoin. Sa famille était riche, ou du moins « snobinarde » comme aurait dit ma mère. Leur maison sur White Birch Boulevard arborait une colonnade en façade, et le jardin à l'arrière abritait un trampoline et un poney shetland. Contrairement au reste du troupeau qui prenait le bus ou venait à pied, Rosalie se faisait déposer tous les matins par

sa mère en Chrysler Newport bordeaux. Et chaque année, à Noël, elle rentrait des vacances une semaine après tout le monde, toute bronzée de son séjour en Floride d'où elle rapportait un plein seau de coquillages instructifs qui dégageaient une odeur pestilentielle et que nous étions tenus de faire passer à notre voisin en cours de sciences naturelles. Son père était à la tête d'une imprimerie, les Impressions Twerski, qui faisait de Rosalie la bénéficiaire d'une manne inépuisable de papier cartonné que, pour se faire bien voir, elle n'avait de cesse de transformer en panneaux qui décoraient toute la classe. En bonne lèche-bottes qu'elle était, elle s'était spécialisée dans les visuels qui flattaient les sujets de prédilection des bonnes sœurs, la grammaire et la religion. Sur un de ces panneaux, elle avait osé l'anthropomorphisme grammatical : le verbe à la forme active faisait des pompes ; le verbe à la forme passive s'asseyait pour piquer un roupillon ; quant à l'interjection, elle faisait « Oh ! » en se prenant le visage entre les mains. Sur un autre, les personnages des lettres A et I se tenaient par la main comme les meilleurs amis du monde ou comme deux tourtereaux. La lettre A disait : « Quand deux voyelles font la paire, l'usage veut que ce soit la première qui parle. – C'est vrai », renchérissait la lettre I.

Pour notre premier jour de cours avec sœur Dymphna, Rosalie était arrivée en classe toute frisottée et porteuse d'un panneau intitulé PÉCHÉS MORTELS : BRÛLER EN ENFER OU SUR LE CHEMIN DE L'ÊTRE. Sous le titre souligné au feutre, elle avait collé des photos de gens voués à la damnation qu'elle avait découpées dans des magazines et, en légende, elle avait indiqué la transgression qui leur valait d'être expédiés chez Satan : Lee Harvey Oswald et Jack Ruby (meurtre), Marilyn Monroe (suicide), Nikita Khrouchtchev (communisme), Rudi Gernreich (invention du monokini). Sœur Dymphna avait instantanément adoré Rosalie et l'avait intronisée chef de classe, estafette et ambassadrice de l'école à la journée des Nations unies pour le diocèse. Par conséquent, qui aurait pu nous en vouloir, à Lonny et moi, de nous bourrer les joues de boulettes de papier et de glisser une paille entre nos lèvres l'après-midi où sœur Dymphna, plongée dans des abîmes de mélancolie, n'avait même pas remarqué que Pauline Papelbon se goinfrait de chips, ni que Monte Montoya et Susan Ekizian jouaient au pendu au lieu de regarder *Marcelin, pain et vin*, ni que je m'étais installé en douce au fond de la classe, une position de choix. Au terme

d'un accord préalable, Lonny et moi avons décidé de viser la nuque de Rosalie.

— Aïe ! Qui a fait ça ? a-t-elle crié quand la toute première boulette a tapé dans le mille.

Des têtes se sont détournées de *Marcelin* pour se tourner vers Rosalie puis vers sœur Dymphna qui n'avait manifestement rien entendu. Lonny a tiré une deuxième boulette qui a survolé l'épaule gauche de Rosalie avant de ricocher contre le tableau. La suivante est passée au-dessus de la tête de Rosalie et a touché l'écran. Je ne sais pas comment je m'y suis pris, mais au lieu de souffler ma boulette je l'ai aspirée, je l'ai récupérée aussi sec en toussant un coup – heureusement d'ailleurs, car la manœuvre de Heimlich n'avait pas encore été inventée. À l'écran, ce petit saint de *Marcelin* pleurait sur le sort des pauvres. J'ai repositionné ma boulette avec la langue, pris une profonde inspiration et redressé ma paille, prêt à tirer droit devant moi, quand mon attention a été attirée par une petite forme noire lovée contre le côté gauche du haut-parleur.

Sans savoir ce que je visais, j'ai tiré et manqué, tiré et touché. La chose a bougé. Quand ma troisième boulette a touché la cible, j'ai entendu un petit cri aigu. Une aile s'est déployée. Mon quatrième essai a été un échec mais le cinquième, un succès phénoménal. La chauve-souris a glissé le long du mur de quelques centimètres, elle a battu des ailes à deux reprises et pris son envol. Elle s'est élancée d'un côté de la classe vers l'autre avant de décrire un cercle autour du périmètre. Puis elle a piqué entre le projecteur et l'écran, et son ombre a sectionné le visage en gros plan de *Marcelin*. Affolés, mes camarades de classe ont bondi de leur siège et se sont rués vers la porte et les patères en hurlant. Arthur Coté s'est fourré la tête à l'intérieur de son pupitre et a laissé l'abattant retomber sur lui. Rosalie Twerski a arraché un de ses panneaux du mur et s'en est couvert la tête comme d'une tente.

Le boucan a tiré sœur Dymphna de son abattement au moment précis où la chauve-souris traversait son champ de vision, faisait demi-tour et se posait sur son bureau. Toutes deux se sont fait face quelques secondes. Puis la chauve-souris a ouvert la gueule, a poussé un couinement menaçant et elle est repartie. C'est alors que, à mon grand étonnement, sœur Dymphna a invoqué le diable. Je savais que Bela Lugosi, Grand-père Munster et d'autres vampires avaient la possibilité

de se transformer en chauves-souris, mais j'ignorais que le Prince des Ténèbres fût capable de la même entourloupe. Puis je me suis rappelé que sœur Dymphna était dingue et que la chauve-souris n'était sans doute qu'une chauve-souris.

La sœur poussait des cris stridents à vous hérissier le poil quand je l'ai vue, non sans effroi, faire des moulinets avec les bras, moulinets qui ont imprimé un mouvement de balancier à sa statue de la sainte Vierge, laquelle n'a pas tardé à se fracasser au sol, le torse faussant compagnie à la tête.

— Satan, je te blâme ! Jésus miséricordieux, sauve ces pauvres enfants !

Pour se sauver elle-même, la sœur s'est jetée par terre et a rampé sous son bureau en une réinterprétation toute personnelle de l'exercice d'alerte que nous avions répété au cas où les Soviets, le mal athée, lâcheraient une bombe sur la base sous-marine voisine de Groton – un acte abject dont Khrouchtchev était parfaitement capable, nous assurait-on.

Quand, dans le feu de l'action, le voile de sœur Dymphna s'est déplacé, toute la classe en a eu le souffle coupé. Entre-temps, j'étais retourné à ma place attitrée et depuis mon poste d'observation (deuxième pupitre, premier rang – l'équivalent pour une école religieuse d'un fauteuil d'orchestre hors de prix) j'avais une bien meilleure vue que la plupart de mes camarades sur ce qui se trouvait dessous. Pendant des années, Simone et Frances s'étaient régulièrement opposées sur ce qui se cachait sous les voiles et les guimpes des bonnes sœurs. Simone jurait « sur une pile de bibles » que les fiancées du Christ se rasaient la boule à zéro comme Yul Brynner. Frances, la sceptique de la famille, défendait avec la même vigueur le postulat selon lequel la calvitie des nonnes était un mythe. J'avais devant les yeux la preuve que mes sœurs n'avaient ni tort ni raison. Sous sa guimpe, sœur Dymphna cachait un duvet de cheveux poivre et sel coupé en brosse, la coupe à laquelle j'avais droit tous les ans au premier jour des vacances d'été.

C'est le pragmatisme sans faille des jumeaux Kubiak, Ronald et Roland, qui a ramené le calme dans la salle 14. Élevés dans une exploitation laitière, ils avaient les pieds sur terre et l'expérience des chauves-souris, compte tenu de la multitude de ces chiroptères qui entraient et sortaient de leur grange sur Bride Lake Road. Pendant que

Roland ouvrait les fenêtres en grand, Ronald est allé chercher le balai dans le placard à fournitures avec calme et détermination et s'est mis en chasse. Sans doute ravie de se voir diriger, la chauve-souris apeurée a obtempéré. Elle a viré à droite à proximité du classeur à tiroirs, s'est engouffrée par la fenêtre ouverte et a disparu. Mis à part sœur Dymphna tout le monde a noté que la crise était passée.

Il a fallu pas moins de mère Philomène, la directrice, Mme Tewksbury, la secrétaire, et M. Dombrowski, le concierge, pour convaincre sœur Dymphna de sortir de sous son bureau et de se remettre debout, tout en s'efforçant de faire taire la longue litanie de ses péchés qu'elle débitait sans retenue : elle avait convoité les savons à la lavande de sœur Fabian et pillé l'assortiment de chocolats à la crème de sœur Scholastique ; elle avait mangé un demi-sandwich à la saucisse de foie en toute conscience un vendredi et imaginé le père Hanrahan tout nu. Mère Philomène, Mme Tewksbury et M. Dombrowski se serraient autour d'elle afin de protéger les trente-quatre témoins oculaires que nous étions. Sœur Dymphna a été prestement rhabillée, acheminée vers la sortie, précipitée dans l'escalier et ramenée au couvent.

Le reste de l'après-midi, notre classe a été rétrogradée en CM1 dans la classe de sœur Lucinda.

— Mes élèves réviseront leurs tables de multiplication et ceux de sœur Dymphna, leur vocabulaire, a décrété sœur Lucinda (plus connue sous le nom de « Lulu la Lippue »). Qui veut aller chercher les cahiers d'exercices dans la classe d'à côté ?

Deux mains se sont levées, celle de Rosalie Twerski et la mienne.

— Entendu, Felix, tu peux y aller, a dit la sœur.

C'était une victoire modeste mais rare. Je n'étais pratiquement jamais désigné, au profit de la plaie de mon existence et concurrente en chef.

Depuis le seuil de notre classe évacuée, j'ai pu apprécier le chaos que j'avais provoqué : livres et cartables éparpillés, chaise retournée, photo encadrée du pape Paul de guingois, sainte Vierge décapitée. Sur l'écran roulant, la projection de *Marcelin, pain et vin* se poursuivait. C'était apparemment le temps fort du film. Le petit lit de Marcelin était vide ; les moines au bord des larmes, les mains jointes en prière, levaient les yeux vers le ciel ; et rien de moins que Dieu le père en personne expliquait (en voix off) pourquoi Il avait décidé de faire

clamer l'orphelin dévot et de le rappeler au paradis. J'ai tourné la tête vers le couloir pour vérifier que je ne courais aucun danger et je suis entré. J'ai allumé, arraché la prise du projecteur et filé sur la pointe des pieds à mon pupitre remplir mes poches de preuves compromettantes : boulettes de papier, pailles du réfectoire, l'unique mot que Lonny m'avait fait passer : *Maintenant !* Puis j'ai ramassé les cahiers d'exercices et je suis revenu sur mes pas.

Sœur Dymphna est restée absente toute la semaine, remplacée par sœur Marie Agrippine, suppléante permanente et sœur à tout faire, méchante comme la gale, qui ne souffrait ni les idiots ni les petits rigolos et faisait régner la discipline en pinçant la peau du contrevenant entre le pouce et l'index avant de la tordre. Je ne le savais que trop bien, des bleus le prouvaient. J'avais subi ce sort deux fois, la première pour avoir parlé à mon voisin pendant la lecture silencieuse, la deuxième pour avoir coincé un capuchon de stylo entre mon nez et ma lèvre supérieure pour faire croire que j'étais Hitler pendant que sœur Marie Agrippine débitait son cours sur la Seconde Guerre mondiale. Cela dit, je prenais mes hématomes avec philosophie, persuadé que sœur Marie Agrippine était ma punition pour avoir réveillé la chauve-souris. Il n'empêche que j'ai été soulagé lorsque, le vendredi à trois heures moins dix, mère Philomène est venue nous annoncer que le lundi d'après nous allions faire la connaissance de notre remplaçante longue durée – pas une bonne sœur cette fois, mais une institutrice laïque.

— Et vous retrouverez sœur Dymphna après les vacances de Noël.

— Une instit laïque, c'est unique, chantonnait Lonny sur le chemin du retour que nous faisions de concert. Ça veut peut-être dire que nous, les gars, on va niquer.

J'avoue, je n'ai pas très bien compris, mais à son ricanement j'ai su que c'était cochon.

— Oui, ai-je approuvé en ricanant à mon tour. Ce sera sympa, non ?

— Oui. Au fait, toc toc.

— Qui est là ?

— Martinique.

— Martinique qui ?

— Martinique moi. Et toi tu niques qui ?

J'ai ricané de plus belle.

— Tu es un porc, ai-je lancé, supposant qu'il avait dit quelque chose d'osé.

Peu avant cette conversation, j'avais accompagné mon père à la boulangerie pour aller chercher les donuts – nous avions une commande régulière de six douzaines de donuts assortis à prendre tous les matins à cinq heures chez Mamma Mia Bakery avant l'ouverture du buffet.

« Au fait, papa, c'est quoi cette histoire de choux et de roses ? » lui avais-je demandé sur le ton le plus anodin possible.

Papa avait encaissé et avait pris son temps pour répondre. Quand il s'y était enfin décidé, il m'avait dit :

« Écoute, Felix, voyons voir. La première chose que tu dois savoir, c'est qu'il ne faut jamais toucher le métal avec la bouche quand tu bois à une fontaine publique parce que tu peux attraper des maladies. Tu me suis ? »

Je ne le suivais pas du tout, mais nous étions arrivés devant la boulangerie.

« Je reviens tout de suite », avait-il annoncé en jaillissant de la voiture comme un diable à ressort.

Cinq minutes après, il était de retour avec nos six boîtes, un donut au chocolat pour moi et un beignet pour lui.

« Tiens, voilà, avait-il dit. On va s'en mettre plein la lampe tous les deux. »

À mi-chemin de la gare routière, j'avais compris que, pendant qu'on s'en mettait « plein la lampe », on ne pouvait pas poser de questions gênantes ni y répondre. La mise en garde de papa à propos des fontaines a marqué à la fois le début et la fin de l'éducation sexuelle qu'il allait me dispenser.

— Un porc ? Hein ? a répété Lonny. C'est celui qui le dit qui l'est, mais je suis quoi, moi ?

— Une tête de nœud, ai-je répondu.

Au comptoir, Chino Molinaro traitait toujours quelqu'un de tête de nœud quand ma mère n'était pas dans les parages.

Lonny a ri.

— C'est celui qui le dit qui l'est, mais je suis quoi ? Au fait, gros bêta, je parie que tu ne peux pas répéter cinq fois de suite : « Ah, pourquoi Pépita sans répit m'épies-tu, dans le puits Pépita pourquoi te tapis-tu ? Tu m'épies sans pitié, c'est piteux de m'épier. De m'épier,

Pépita, pourrais-tu te passer ? »

— Si, je peux.

— Vraiment ? Je t'écoute.

Si ma mère m'avait entendu ânonner, elle m'en aurait retourné une bonne, comme la fois où elle m'avait surpris en train d'imiter Chino Molinaro disant Trini Lopette au lieu de Trini Lopez.

Le lundi, j'ai senti notre nouvelle institutrice avant même de la voir – et j'ai éternué aussitôt. Comme elle le ferait tous les jours désormais, elle s'était aspergée de parfum au muguet, une odeur à laquelle je découvrais que j'étais très allergique.

— *Bonjour mes enfants*, a-t-elle commencé en français. *Je m'appelle Mme Marguerite Irène DuBois Fréchette*, mais vous pouvez m'appeler Madame Marguerite. *Je suis enchantée* de faire votre connaissance !

Elle avait ce genre de visage qu'on s'attend à voir couronné de cheveux gris, or les siens étaient frisés et d'un roux flamboyant. Elle portait un pull-over rouge moulant avec un nœud à l'épaule, des talons hauts qui dénudaient ses ongles de pied vernis et une jupe droite noire – le genre de jupe que, pour une raison obscure, mes sœurs appelaient « jupe troussable ». Elle avait d'énormes bijoux qui cliquetaient à chacun de ses mouvements. Madame Marguerite était plutôt exotique pour Saint-Louis.

— *Je viens* du Québec, province du Canada, a-t-elle annoncé.

(Elle disait Qu'bec au lieu de Québec et je me rappelle m'être dit : Bon sang, elle n'est même pas fichue de prononcer le nom de son pays correctement !)

J'étais en train de me mettre un doigt sous le nez pour réprimer un éternuement quand elle a demandé qui voulait montrer l'emplacement du Québec sur le planisphère. J'aurais pu répondre aisément. L'année précédente, j'étais arrivé deuxième au concours de géographie des CM1. Mais, comme de juste, Rosalie Tocardeski avait remporté la première place et, forcément, elle levait la main pile au moment où j'éternuais bruyamment.

— *Très bien, très bien*, a dit Madame Marguerite quand Rosalie a pointé le Québec du bout de la règle qu'elle avait prise dans le porte-craie. Et comment t'appelles-tu ?

— *Je m'appelle Mademoiselle* Rosalie, a répondu Twerski en français, comme si elle était canadienne francophone, elle aussi, alors

que depuis le CE1 on devait se coltiner la platée de *pirojkis* que sa mère faisait à chaque Saint-Joseph.

— Atchoum ! ai-je explosé avec une violence qui aurait pu figurer sur l'échelle de Richter.

— À tes souhaits, *mon petit chou*, a dit Madame Marguerite en se tournant vers moi. *Comment t'appelles-tu ?* a-t-elle demandé en français.

J'ai répondu la première chose qui me venait à l'esprit.

— Euh ?

— Eh bien. Je te demande ton nom.

— Oh. Je m'appelle Felix... Funicello.

— Ah, *mais oui*, a-t-elle acquiescé. Mais tu me rappelles un autre *garçon italien* – un gentil petit garçon dont je lis les aventures tous les dimanches dans le journal. Par conséquent je t'appellerai *Monsieur Dondi* !

Toute la classe a éclaté de rire : Rosalie, Arthur Coté, les jumeaux Kubiak et même Lonny Tête-de-Nœud Flood. C'est alors que je me suis rendu compte que je m'étais trompé. Tout compte fait, sœur Marie Agrippine n'avait pas été ma punition. C'était Madame Marguerite qui l'était, ou du moins le serait jusqu'à Noël.

1. Felix Funicello et ses camarades font partie des cadets de l'US Navy, l'équivalent des scouts et des éclaireurs au sein de la marine. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Français

Assis à l'extrémité gauche du comptoir, je révisais (hum) mon français en pivotant à trois cent soixante degrés sur mon tabouret. « *La plume est sur la table... La pluie est fine et persistante... Mon parapluie est noir.* » La semaine qui a suivi son arrivée à Saint-Louis-de-Gonzague, Madame Marguerite a remanié les règles qui régissaient l'ordonnancement de la classe ; nous n'étions plus placés en fonction de notre classement. Madame s'est également employée à modifier le programme des CM2, diminuant la dose de religion et de divisions à deux chiffres au profit d'une nouvelle matière, le cours de conversation française.

L'activité tournait au ralenti à la gare routière ce soir-là – dans le hall principal, une poignée de voyageurs attendaient le car pour Providence et deux marins fraîchement descendus de celui de New York étaient assis à l'autre bout du comptoir devant des hamburgers. Aucun de nos habitués n'était présent : ni Spiro Sidoropoulos, qui tenait le salon de coiffure pour hommes d'à côté ; ni « Cow-Boy » Zupnik, le gérant du parking, avec sa veste en cuir à franges, ses chaussures en peau de serpent et sa kipka ; ni Cindy Creamcheese, la go-go girl obèse qui se produisait dans une cage au Hootenanny Hoot et commandait toujours la même chose : un coca à la vanille, une omelette aux poivrons et, en dessert, une Annette (l'Annette était une création de ma sœur Simone, un sundae nappé de chocolat chaud avec deux Oreo plantés au sommet – deux oreilles de Mickey comestibles). Le révérend Peavey, un autre de nos habitués, était passé un peu plus tôt mais, en l'absence de marins à évangéliser, il n'était pas resté. (J'étais déjà un adulte accompli quand j'ai fini par comprendre

pourquoi, à l'époque, les grandes personnes mimaient des guillemets dès qu'elles abordaient le « travail d'évangélisation » du révérend Peavey sur les jeunes recrues de l'US Navy.) Mush Moriarty, le poivrot, était passé, lui aussi, mais Chino l'avait fait déguerpir parce que son pantalon bâillait quand il était assis sur son tabouret et que sa raie du *culo* (c'est ainsi que l'on dit derrière en italien) était visible.

« Hé, Mush ! lui avait dit Chino en le secouant par l'épaule. Comment tu veux que je vende mes beignets si tu montres tes brioches ? Tu vas couper l'appétit à tout le monde.

— Quoi ? avait marmonné Mush en relevant la tête du comptoir. Qu'est-ce t'as dit ? »

Chino le lui avait répété : il devait mettre les voiles.

« OK, boss », avait répondu Mush en glissant à bas de son tabouret avant de s'éloigner d'une démarche incertaine.

Le point positif avec Mush, c'est qu'il suffisait qu'on lui demande de partir pour qu'il le fasse, rappelait toujours papa.

— Mush a une femme, une maison ? ai-je demandé à Chino.

— D'après ce que je sais, pas de femme. Il en a peut-être eu une autrefois. Aux dernières nouvelles, il avait une chambre dans un hôtel miteux de Bank Street. Mais ces temps-ci, il créchait plutôt dans une bouteille.

Je voyais ce que voulait dire Chino, mais j'ai repensé à l'USS *Nautilus* miniature que papa avait mis en bouteille grâce au kit que nous lui avions offert à Noël. (Avant que les sous-marins nucléaires n'existent, papa était dans la marine.) La bouteille était exposée sur la commode de la chambre de mes parents. J'ai imaginé à la place du *Nautilus* un tout petit Mush Moriarty criant à l'intérieur de la bouteille : « Au secours ! Je suis coincé ! Libérez-moi ! »

« *Madame Marguerite est québécoise... je suis américain.* » Les deux mains agrippées au comptoir, j'ai poussé aussi fort que j'ai pu, j'ai fermé les yeux et compté le nombre de rotations qu'effectuait mon tabouret avant de s'arrêter : quatre, cinq, six, sept. Le record à battre, réalisé quelques minutes plus tôt, était de neuf... « *J'ai...* » la tête qui tourne. « *Je* » espère ne pas dégoûter « *sur* » le comptoir.

Chino Molinaro m'a apostrophé :

— Hé, Lix, en quoi tu baragouines ? En latin ?

J'ai stoppé net mon tabouret, j'ai ouvert les yeux et les ai levés au ciel.

— C'est du français, ai-je répondu – n'importe quel cave l'aurait compris, sauf Chino. Je fais mes devoirs.

Une fois, je l'avais entendu se justifier auprès de Frances d'avoir quitté l'école à seize ans : il avait vu un camion Royal Canin reculer devant la porte du réfectoire et décidé de ne plus fréquenter un établissement qui nourrissait ses élèves à la pâtée pour chien.

— Du français ? Ben voyons. Écoute, Pépé le Putois, ta vioque m'a laissé un mot, je suis censé te faire à dîner parce qu'elle ne rentrera pas avant sept heures. Qu'est-ce qui te dirait ? Des petits pois à la française ? Avec service à la française ?

— Ha ! ha ! Très drôle. J'en ai oublié de rire.

— Et en dessert, je peux essayer de te trouver Ruthie les Cuisses Chaudes pour qu'elle te fasse un french kiss.

Je ne connaissais pas la différence entre le french kiss, autrement dit le baiser à la française, et le baiser normal, je me suis contenté de faire une grimace et de me frotter la bouche avec le dos de la main. Ruthie était une de nos habitués – une « poupée olé olé » (encore une expression de mes sœurs) affligée d'un strabisme, qui avait été arrêtée peu de temps auparavant pour « conduite lascive ». J'avais regardé « lascive » dans le dictionnaire – avec quelques difficultés. Le c du milieu m'avait désarçonné. « Qui incite à la sensualité », disait le dico. Ce que je ne m'expliquais pas, c'était la partie « conduite ». Je ne voyais pas comment on pouvait conduire une voiture tout en se livrant à des actes cochons. Mais je n'étais pas près de me renseigner auprès de Chino. Le cours de papa sur les roses et les choux avait sans doute été succinct, mais celui de Chino risquait d'être trop explicite. Le sexe était un sujet sur lequel je voulais apprendre des choses, mais en même temps pas trop.

— Tu savais qu'en français, les mots étaient soit masculins soit féminins ? ai-je demandé à Chino.

Déscolarisé ou pas, il pouvait sans doute être éduqué, me suis-je dit.

Il a haussé les épaules et répondu que c'était la même chose en américain.

— En anglais, tu veux dire ? Non, c'est faux.

— Je te dis que si. Le mot « nichon » est féminin, d'accord ? Et le mot « zob » est masculin.

Après tout, Chino n'était peut-être pas accessible à la connaissance.

Avec un soupir de tolérance exaspéré, j'ai jeté un coup d'œil à l'ardoise du menu et j'ai commandé une torpille façon Sal et un coca mortel.

— Un Sal et un Mortel. C'est comme si c'était fait, ma grenouille.

La torpille était le sandwich emblématique de mon père – petit pain au lait en forme de torpille fourré au bœuf haché revenu à la poêle avec des oignons et des poivrons verts puis mijoté dans de la sauce tomate, le tout gratiné au provolone –, clin d'œil à la base sous-marinière voisine et le préféré des matelots qui descendaient du car de Groton ou le reprenaient pour rentrer à la base. Le coca mortel était une invention de Chino : du coca mélangé à du sirop de citron vert, de cerise et de fraise, additionné d'une boule de glace à la vanille nappée de sirop au chocolat.

Si je dînais ce soir-là au buffet, c'est que papa était parti voir le grossiste à Brooklyn et qu'il restait dormir chez son copain Tootsie Cammarato dans le Queens. (Tootsie était mon parrain – un radin comparé aux parrains de Simone et de Frances. À Noël, mes deux sœurs recevaient de l'argent, alors que le seul cadeau que Tootsie m'ait jamais fait, c'est un sachet de berlingots minable qui n'était même pas à moi, puisque toute la famille se l'était partagé. En plus, je n'aimais pas les berlingots.) Ma mère et mes sœurs n'étaient pas dans les parages non plus car elles avaient pris le car d'Hartford pour acheter des tenues à maman. La finale du concours de cuisine Pillsbury était imminente et Simone tenait absolument à ce que sa mère prenne l'avion pour Hollywood et apparaisse sur une chaîne de télé nationale habillée autrement que comme « une vieille ». Frances, qui préférait le hockey sur gazon à la mode, les avait sans doute accompagnées dans le seul but de rappeler à Simone l'étendue de sa superficialité. Au terme d'une discussion avec mes parents, que mes arguments n'avaient pas convaincus, il avait été décidé que j'étais trop jeune pour me garder tout seul et que, à la sortie de l'école, je devais aller à la gare routière me mettre sous la protection de Chino.

« Chino, me garder ? m'étais-je étouffé. Pourquoi ne pas demander à Odd Job de faire le boulot ? »

Papa, maman et moi avions vu *Goldfinger* au drive-in l'été précédent et, par la suite, maman s'était plainte d'avoir rêvé qu'Odd Job la poursuivait, je trouvais donc mon argument frappé au coin du bon sens. Mais pas mes parents. Maman s'était contentée de rire et

papa avait précisé que les connaissances de Chino en matière de ju-jitsu mortel se limitaient à tenir des baguettes.

— Hé, tu veux des frites avec ta torpille ou tu préfères des pommes dauphine ? a demandé Chino.

Je me suis levé de mon tabouret et je suis passé derrière le comptoir.

— Je vais me les faire.

— Ah bon ? Tu as le droit de te servir de la friteuse maintenant ?

J'ai menti et répondu oui.

— D'accord. Mais d'abord, va nous mettre de la musique. Tiens attrape, a-t-il dit en me lançant une pièce de vingt-cinq cents. Et pendant que tu y es, demande aux deux là-bas s'ils veulent autre chose, a-t-il ajouté avec un mouvement du menton en direction des marins assis aux tabourets 15 et 16.

Ça au moins, c'était sympa. Mes parents prétendaient que j'étais trop jeune pour faire le service, mais c'était faux. Et, coup de chance, j'étais toujours en uniforme de Saint-Louis-de-Gonzague – pantalon bleu marine, chemise bleu ciel (moins la bride que Geraldine Balchunas m'avait arrachée dans le dos, alors qu'il était interdit aux filles d'arracher la bride des chemises d'uniforme des garçons) et cravate rouge à pince –, de mon point de vue une tenue de serveur de grand restaurant. Mais venons-en aux faits.

Au buffet, les disques du juke-box étaient changés toutes les deux semaines par un certain Manny. Les clients réclamaient surtout des artistes de la Motown ou des groupes anglais. Ma sœur Frances était devenue fan de Dusty Springfield, et Manny lui faisait plaisir en lui procurant les quarante-cinq tours de son idole – « I Only Want to Be with You », « Wishin' and Hopin' » –, que Frances écoutait en boucle quand elle venait donner un coup de main à papa. Mais Manny n'était pas assez bête pour retirer les quarante-cinq tours sur lesquels figuraient les plus gros succès de notre cousine, « Tall Paul », « O Dio Mio » et « Pineapple Princess », dont personne n'ignorait dans la famille, grâce à Simone, qu'ils avaient respectivement été classés 7^e, 10^e et 22^e au Top 50. J'ai glissé la pièce dans la fente et enfoncé les boutons que je connaissais par cœur : A-5, C-11 et E-8.

*Chalk on the sidewalk
Writin' on the wall*

Everyone know it
I love Paul

Je suis retourné derrière le comptoir puis me suis dirigé vers les matelots, plein d'assurance.

— Dites, les moussaillons, y a quelque chose d'autre qui vous ferait plaisir ?

Simone prétendait que, parmi les clients, les matelots étaient ceux qui laissaient les plus gros pourboires, surtout quand on les taquinait, mais ces deux-là avaient l'air plus agacés qu'amusés.

— J'en sais rien, Tom Pouce, a répondu le non-boutonneux. Qu'est-ce que tu as comme desserts ?

Je les lui ai énumérés, en vantant particulièrement le sundae Annette.

— Bon sang ! s'est exclamé l'autre. Vous l'avez sur les murs, dans le juke-box, et maintenant c'est un dessert. Vous êtes tous dingues de la Funicello.

J'ai pincé les lèvres.

— Il se trouve que c'est notre cousine.

Ni l'un ni l'autre n'a semblé se rendre compte de l'importance de l'information.

— Donne-moi une part de tarte à la banane et à la crème, a demandé le boutonneux.

Son copain ne désirait qu'un verre d'eau et un cure-dents. Je suis allé chercher leur commande et la leur ai apportée.

— Au fait, ai-je dit. Au cas où vous ne le sauriez pas, je fais partie des midshipmen et nous allons passer dans le *Ranger Andy Show*. Et au printemps prochain, on ira en excursion à New Bedford où on dormira sur un bateau !

— Waouh ! Il va dormir sur un bateau ! a ricané le non-boutonneux. C'est drôlement chouette, pas vrai, Marty ?

— Tu parles ! C'est sensass ! Ah, si seulement on pouvait dormir sur un bateau de temps à autre !

J'ai pensé soudain à Lonny Flood – il aurait eu la repartie idoine avec ces deux gars. Puis je me suis rappelé sa phrase imprononçable.

— Vous seriez capables de répéter cinq fois de suite la phrase suivante ? ai-je demandé avant de me mélanger les pinceaux. « Ah, pourquoi Pépita sans pépie te ris-tu, dans le puits Pépita pourquoi te

tapis-tu ? Tu m'épies sans pitié, c'est miteux de pépier. De pépier, Pépita, pourrais-tu te passer ? »

Les crétins se sont esclaffés.

— Hé, vieux ! a crié l'un des deux à Chino. Ton serveur, c'est un gosse ou un nabot ?

— Soyons clair, a répondu Chino en approchant. Il débarque tout juste de Lilliputeville.

Tous trois ont éclaté de rire.

— C'est moche de se moquer ! ai-je dit en ravalant mes larmes.

Je suis reparti m'asseoir à l'autre bout du comptoir en leur tournant le dos. Croyez-vous qu'ils auraient culpabilisé de m'avoir blessé ? Non, ils se sont mis à échanger des blagues auxquelles je n'ai rien compris.

— L'autre jour, j'ai emmené ma poule au bal, a commencé Chino. Je l'ai embrassée entre les morceaux et elle m'a embrassé entre les valseuses.

C'est ça ! Comme s'il avait une petite amie ! La fois où il avait appelé à la maison pour parler à Simone, ma sœur avait fait mine de vomir et m'avait gribouillé un mot : *Dis-lui que j'ai la grippe*. Mais j'avais eu une meilleure idée. J'avais répondu à Chino que, si son intention était d'inviter ma sœur à sortir, il valait mieux y renoncer dans la mesure où ma mère, qui serait folle de rage, demanderait sûrement à mon père de le virer. Le patron officiel de Chino était papa, mais c'était maman qui lui faisait peur. Une fois, je l'avais surpris parlant d'elle comme d'une « vraie casse-burnes ». Je n'avais pas compris mais je m'étais douté que ce n'était pas un compliment.

— C'est quoi la différence entre une femme et un four ? a demandé un des matelots.

— Aucune idée, a répondu Chino que, à sa voix, je devinais en train de sourire. C'est quoi ?

— Il y en a pas, il faut les faire chauffer tous les deux avant d'enfourner le rôti.

Oh, on peut dire qu'ils l'ont aimée, celle-là ! Leur rire imbécile a failli couvrir la voix d'Annette. « *Tall Paul, tall Paul, tall Paul, he's my all.* »

Après le départ des marins, j'ai mangé ma torpille et bu mon coca mortel.

— Hé Lix, m'a dit Chino. Te laisse pas impressionner par ces deux

zigotos. C'est rien que des têtes de nœud.

J'ai fermé les yeux, pivoté sur mon tabouret et grommelé de façon qu'il m'entende à peine :

— Qui se ressemble s'assemble.

J'espérais secrètement qu'il se mette en colère mais il a ri.

Dans le silence qui a suivi, je l'ai regardé essayer les tasses à café qu'il venait de laver et les empiler en pyramide. Je suis revenu à la liste ronéotypée des mots français que nous étions censés réviser.

— Au fait, c'est quoi, le baiser à la française ? ai-je demandé.

Chino a posé une tasse au sommet de la pyramide et m'a expliqué que c'était comme un baiser normal, sauf que le gars introduisait sa langue dans la bouche de la fille et que, s'il avait de la chance, la fille faisait pareil dans la sienne.

— Beurk !

— Écoute, Felix, tu ne devrais pas critiquer avant d'essayer. Enfin, pas tout de suite. Et ne dis pas à ta mère que je t'en ai parlé.

J'ai regardé l'heure à la grosse horloge de la gare et je suis revenu une fois de plus à mon français à la noix. « *Je m'appelle Felix. Comment vous appelez-vous ?* » Pourquoi ces grosses menteuses avaient-elles dit qu'elles revenaient vers sept heures, alors qu'elles n'en pensaient pas un mot ? Je n'avais qu'une envie, rentrer à la maison.

— Hé ! Hou hou, m'a interpellé Chino. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu peux ?

— Je peux quoi ?

— Garder la baraque pendant que je vais pisser ?

J'ai hoché la tête et il est parti en direction des toilettes à l'autre bout de la gare.

Pendant son absence, je me suis rendu compte que j'avais oublié de me faire des frites. Armé du panier, je suis allé au frigo prendre deux poignées de frites dans le freezer, puis je suis revenu à la friteuse et j'ai plongé le panier rempli de bâtonnets de pomme de terre gelés dans le saindoux en fusion. Au moment où je levais les yeux du liquide grésillant, j'ai croisé le regard d'Annette en maillot de bain blanc qui me souriait. J'ai jeté un coup d'œil à droite et à gauche, tous les bancs du hall étaient vacants et le préposé aux tickets piquait du nez dans sa cage. Je le fais ou je le fais pas ? J'ai grimpé sur le comptoir, je me suis penché vers la gauche et j'ai touché la bouche de papier d'Annette avec le bout de ma langue. Je me suis senti bête de rouler une pelle au

poster de ma cousine mais j'ai trouvé l'expérience excitante. J'ai recommencé.

C'est alors que j'ai entendu un *pop* sonore et que j'ai senti de la graisse bouillante me brûler le cou.

— Aïe ! ai-je hurlé, comme Rosalie Twerski quand la boulette de Lonny l'avait touchée.

En voulant me protéger la gorge avec les mains, j'ai dégrafé ma cravate à pince qui est tombée dans la friteuse. Je l'ai regardée frémir et sombrer.

Quand maman, Simone et Frances sont descendues du car d'Hartford, elles avaient les bras chargés de sacs et de boîtes de vêtements et elles jacassaient comme des pies. Il était plus près de huit heures que de sept.

— Comment ça se fait que vous rentriez si tard ? ai-je demandé.

— Ça a duré plus longtemps que prévu parce que maman s'est fait coiffer, a répondu Frances.

— Dans un vrai salon ! a ajouté Simone. Et elle s'est acheté quatre nouvelles tenues. Comment tu trouves sa coiffure ? Ça la rajeunit, non ?

C'est alors que j'ai vraiment remarqué ma mère. Elle s'était fait faire un chignon banane avec les cheveux gonflés sur le dessus et une mèche ondulée sur le côté. Elle ressemblait à une glace à l'italienne.

— Hé, madame F ! s'est exclamé Chino. Va-va-voom !

Maman lui a fait signe de se taire ; elle en avait assez entendu. Mais pour une fois, elle lui a souri au lieu de le regarder d'un œil torve.

— Felix, tu as vu sa jupe-short ? a demandé Simone.

— Sa quoi ?

— Sa jupe-short ! C'est très à la mode en ce moment, très moderne. Maman, retourne-toi.

Maman s'est exécutée, à croire que la balade à Hartford l'avait transformée en zombie. Devant, c'était une jupe et derrière, un bermuda qui dévoilait ses jambes parcourues de veines bleues.

— Alors Felix, que dis-tu de ma nouvelle allure ? a demandé maman timidement.

J'ai haussé les épaules et j'ai regardé ailleurs.

— Comment je saurais ?

Son sourire s'est fait moins large.

— Tu crois que papa va aimer ?

— Tu as qu'à lui demander.

Qu'est-ce qu'elle avait à me regarder comme ça ? J'étais toujours le même. C'est elle qui était différente. Pour commencer, j'aurais préféré qu'elle ne se soit pas inscrite à ce concours de cuisine imbécile.

— Comment tu t'es débrouillé aujourd'hui, mon lapin ? a-t-elle demandé. Ça s'est bien passé à l'école ?

Au lieu de lui répondre, j'ai posé une question de mon cru :

— Comment ça se fait que tu aies les jambes comme du gorgonzola ?

Maman s'est aussitôt tournée vers Simone.

— Tu vois ! Je te l'avais dit, c'est trop court.

Simone a soutenu que non, que je me conduisais comme un sale gosse.

— Comme d'habitude, a ajouté Frances.

Maman s'est tournée vers moi.

— Qu'est-ce que tu as mangé ce soir, mon lapin ?

— Rien, ai-je répondu, juste un coca mortel. Au fait, j'espère que tu es au courant qu'il faut m'acheter un nouvel uniforme.

— Un nouvel...

— J'aurais pu mourir pendant que vous faisiez vos courses !

— Comment ça, mourir ?

— Brûlé vif dans l'huile !

Maman et Simone ont échangé un regard perplexe, mais Frances a fait une remarque brillante à propos de Kentucky Fried Felix.

— Très drôle, Frances, l'âne parlant ! ai-je dit, et je lui ai tiré la langue.

Maman détestait que je tire la langue, comme elle détestait que je fasse des bulles dans mon lait avec une paille.

— Du calme, Dondi, est intervenu Chino en approchant. Il a eu un petit accident, madame F, c'est tout, a-t-il annoncé à maman.

— Un petit accident ? ai-je rétorqué.

À l'instar de l'inspecteur Perry Mason, je suis passé derrière le comptoir pour indiquer la pièce à conviction A : les vestiges de ma cravate rouge à pince disposés sur une couche de papier absorbant. J'ai détourné les yeux du visage affolé de ma mère pour les tourner vers Annette, qui souriait de son sourire de papier sur le mur au-

dessus de la friteuse, son transistor collé à l'oreille. Puis je suis revenu à maman à laquelle j'aurais bien décoché un regard noir, mais je me suis mis à pleurer.

— J'ai fait frire ma cravate, ai-je sangloté.

Mes sœurs ont éclaté de rire.

Confession

Il se passait déjà pas mal de choses cette semaine-là. Samedi, c'était Halloween. (Lonny et moi allions ratisser le quartier en quête de bonbons et Lonny resterait dormir à la maison.) Mardi, l'école organisait de fausses élections le jour des vraies qui verraient soit la réélection de notre président actuel (LBJ) soit l'élection d'un nouveau, Barry Goldwater (AuH₂O), sénateur de l'Arizona. Le jeudi, maman partait en Californie qui, sur la carte, jouxtait l'Arizona, d'où on pouvait traverser le Nouveau-Mexique et arriver au Texas, patrie du président Johnson. Et maintenant le pompon, Madame venait de nous annoncer que nous allions avoir une nouvelle camarade – une fille qui ne venait pas de la porte à côté, style Rhode Island, mais d'un pays étranger !

Evgueniya (Zhenya) Vladimirovna Kabakova

Madame a tourné le dos au tableau où elle venait d'écrire le nom et elle a souri. Qui était capable de deviner le pays d'origine de Zhenya grâce à son nom ?

Rosalie a levé la main.

— La Pologne ?

Madame a secoué la tête.

J'ai levé la main. « Kabakova » me faisait penser à « *capicola* », j'ai proposé l'Italie.

— Non, hé hé hé, Zhenya n'est pas *une jeune fille italienne*.

MaryAnn Haywood a suggéré l'Irlande, Arthur Coté, le Japon. Eugene Bowen hésitait entre l'Afrique et l'Amérique du Sud.

— Zhenya est *une jeune fille russe*. Sa famille a fui l'Union soviétique.

Mes camarades et moi avons échangé des regards horrifiés.

Rosalie a levé à nouveau la main et Madame a hoché la tête.

— Elle est communiste ?

Madame a froncé les sourcils et haussé les épaules, paumes tournées vers le ciel.

— Peut-être bien que *oui*, peut-être bien que *non*. Quoi qu'il en soit, je compte sur vous à son arrivée pour lui montrer que nous sommes une classe amicale. *N'est-ce pas ?*

Quelques rares élèves ont acquiescé prudemment, la plupart sont restés évasifs.

— *Bien*. À présent, prenez *Jody et le faon* et lisez le chapitre suivant en silence jusqu'à ce qu'on vous fasse signe.

Signe de nous rendre à la confession du dernier vendredi, voilà ce que Madame entendait. Le dernier vendredi du mois, les élèves de Saint-Louis-de-Gonzague, du CE2 à la quatrième, allaient classe par classe dans le bâtiment voisin pour se laver de leurs péchés et recevoir pénitence et absolution.

Les derniers vendredis avaient leur bon et leur mauvais côté. Certes, nous étions dispensés de cours pendant une heure, mais seulement pour nous rendre à l'église. Une balade qui n'avait rien d'une excursion au Musée archéologique où étaient exposés des dinosaures ni d'une visite à la troisième chaîne de télévision où nous irions le mois suivant pour participer au *Ranger Andy Show*. En fait, tout dépendait du prêtre sur lequel nous tombions. Le père Hanrahan, dont les pénitences étaient de la rigolade (il roulait à moto, marquait des paniers à trois points et, en plus, aimait les Beatles), ou monseigneur Muldoon, qui frôlait les cinq cents ans et ressemblait à s'y méprendre à Mister Magoo.

J'ai ouvert *Jody et le faon*. Au chapitre que nous avions lu la veille, le père de Jody, Penny, avait survécu à la morsure du serpent à sonnette. Le problème – ou plutôt le « conflit », ainsi qu'il était écrit dans le livre – était que le chevreuil que Penny avait été obligé de tuer afin de pouvoir confectionner le cataplasme aspire-venin qui allait lui sauver la vie était en fait une mère chevreuil. Une biche, en somme. Ce qui signifiait que son faon était orphelin. Je savais que Jody allait l'adopter et qu'il l'appellerait Flag, parce que j'avais jeté un coup d'œil

à la suite, même s'il nous avait été recommandé de nous en abstenir et, en cas d'échec, de ne pas la révéler à nos voisins... Je détestais la lecture silencieuse. En dépit de ma place de deuxième, je lisais beaucoup moins vite que les autres, y compris Lonny – à cette différence près qu'il sautait des paragraphes, voire des pages entières.

À l'horloge murale, l'aiguille des minutes s'est cabrée puis a fait un bond en avant avec un *tchac* audible.

Quelque chose m'échappait : comment se faisait-il que toute l'année précédente nous ayons dû nous entraîner à nous rendre aux abris sous prétexte que l'Union soviétique était notre ennemie et que, aujourd'hui, nous soyons tenus d'accueillir à bras ouverts une fille qui venait directement de là-bas ? Je ne savais pas si les autres y avaient réfléchi, mais qui nous certifiait que cette fille n'était pas une espionne ?

Le haut-parleur a fait *clic-clic*.

« Les sixièmes peuvent y aller », a dit la voix de mère Philomène. *Clic*. Voici comment se faisait l'appel pour la confession : les quatrièmes étaient appelés en premier, puis c'était au tour des cinquièmes et ainsi de suite, à rebours des classes. Notre tour venait juste après les sixièmes. J'avais hâte, parce que la lecture silencieuse me barrait.

Vous savez ce qui aurait été sympa ? C'est que le jour où Dieu le père reviendrait sur terre pour le Jugement dernier, ce soit Sa voix qu'on entende dans tous les haut-parleurs du monde. Cela dit, comment les pauvres de Chine ou d'Afrique pourraient l'entendre, vu la rareté des haut-parleurs dans ces contrées ?

Tchac.

Plus tôt dans la journée, devinez ce que Madame Marguerite nous avait annoncé ? Désormais, nous ne devons plus l'appeler Madame Marguerite, mais Mme Fréchette, ou simplement Madame. Mes camarades étaient sidérés, pas moi. J'étais le seul à savoir de quoi il retournait. Madame travaillait ses « peut mieux faire »...

Deux ans auparavant, moi aussi, j'avais eu un animal pour Pâques. Pas un faon comme Flag ni un animal de gros riche comme le poney shetland imbécile de Rosalie, Ginger Gal, dont elle se vantait à tout bout de champ. Non, j'avais eu un poussin que nous nous étions procuré chez le grainetier. Mon poussin était violet, pour la bonne raison que, chez Thompson's Feed & Grain, les poussins étaient teints

en violet à Pâques. Je l'avais appelé Tintin parce que j'aimais le personnage de la bande dessinée et parce qu'il était teint. Au bout d'une semaine, Tintin était tombé malade ; il perdait l'équilibre et fermait les yeux. (Je ne m'étais jamais aperçu que les poulets avaient des paupières.) Puis il s'était recroquevillé dans un coin de la boîte à chaussures dans laquelle je le gardais et une nuit, alors que je dormais, il avait passé l'arme à gauche. Frances et moi l'avions enterré dans le jardin près des rosiers de maman – ou plutôt son restaurant à pucerons, comme disait papa. J'avais fabriqué une croix pour Tintin avec deux bâtons d'esquimaux maintenus par de la colle que j'avais plantée sur sa tombe. Puis Frances et moi avons récité le Notre père. J'avais demandé à Fran si, à son avis, les animaux montaient dans un autre paradis que celui des hommes. Comment veux-tu que je le sache ? m'avait-elle répondu. Primo, elle n'était pas un animal et deuzio, elle n'avait jamais été morte.

Tchac.

Non, mais dans combien de temps mère Philomène comptait appeler les CM2 ? L'an prochain ? Pourtant je n'étais pas pressé d'aller me confesser, avec ce que j'avais sur la conscience. Oscar Landry en était déjà à la page 42 alors que je lambinais page 37. Il y avait une illustration page 40 qu'Oscar avait dépassée depuis longtemps. Quant à moi je n'y serais pas avant trois pages.

Après la mort de Tintin, je n'ai plus voulu d'animaux, j'étais triste. À ce propos, j'étais à la fois triste et content que maman aille en Californie. Triste parce qu'elle n'était jamais partie de la maison et qu'elle allait forcément me manquer, mais content parce que, d'après papa, si elle gagnait le prix, nous achèterions une nouvelle voiture, soit une Cadillac, soit une Buick Riviera, et dans tous les cas avec la clim. Je rêvais de la Riviera car sur le modèle 1965, les phares étaient invisibles, il fallait les actionner pour qu'ils apparaissent et quand on les éteignait, ils disparaissaient derrière des petits volets semblables à des paupières. Papa, Frances et moi en avions vu une chez le concessionnaire Buick de Broadway et le bonhomme nous avait fait la démonstration. La Riviera en exposition était bleu roi, la couleur que je voulais. Frances préférait un rouge vif. Papa avait tranché : c'est maman qui déciderait, parce que...

Clic. Clic. « Les CM2 peuvent y aller. » *Clic.*

Avant même que nous ayons le temps de nous lever, Madame a

bondi de sa chaise en tapant dans ses mains.

— *Dépêchez-vous, mes enfants !* On ne traîne pas. Allez ! Allez !

Tous les autres ont échangé des regards étonnés. Pourquoi diable se mettait-elle dans un état pareil pour nous conduire à l'église ? Moi, au risque de me répéter, je savais que c'était à cause de ses « peut mieux faire ».

Et vous ne devinerez jamais comment je l'ai su. La veille, au cours de la partie de balle au prisonnier dans la cour de récré, Ronald Kubiak m'a touché l'épaule, me reléguant de troisième en dernière position. (À la balle au prisonnier, les jumeaux Kubiak commençaient toujours la partie comme attaquants et le demeuraient souvent jusqu'à la fin de la récré.) J'attendais sur la ligne de touche de voir si Rosalie ou Johnny Bartlett survivraient ou s'ils se feraient épingler par un Kubiak, quand Madame s'est approchée de moi. Serais-je *assez gentil* pour aller lui chercher ses lunettes de soleil dans la classe, hi hi hi ? (C'était une autre des bizarreries de Madame, elle riait toujours à des choses qui n'étaient pas drôles.)

— *Oui*, madame, ai-je répondu, conscient que Rosalie nous regardait au lieu de faire attention à la balle. Dommage, car Roland Kubiak l'a touchée dans le bas du dos, envoyant illico Johnny en « mort subite ». Rosalie a rouspété, prétendant que ce n'était pas juste, qu'elle n'était pas prête. Elle l'aurait été si, pour une fois, elle s'était occupée de ses oignons.

Une fois à l'intérieur du bâtiment, j'ai pris l'escalier et, parvenu à notre étage, je me suis accordé une grande rasade d'eau fraîche au robinet. (La mise en garde de papa résonnait encore à mes oreilles, j'ai donc pris soin d'éviter tout contact avec le métal.) J'avais prémédité de boire tout mon saoul mais pas de fouiller le bureau de Madame. Au départ, je l'ai fait sans y penser, il s'agissait donc d'un péché véniel plutôt que mortel. (Les péchés prémédités sont pires que les péchés commis sans y penser au départ.) Le cahier de notes de Madame était ouvert sur son sous-main. Comme elle avait mis fin à l'habitude de sœur Dymphna d'afficher le classement des élèves à gauche du tableau, j'ai pris sur moi de vérifier où nous en étions tous. Rosalie était toujours en tête (quelle surprise !), et j'étais toujours deuxième. Sauf que, d'après ce que je voyais, Oscar L. et MaryAnn H. me talonnaient. Et Lonny était en queue de peloton.

Le tiroir du haut du bureau de Madame, côté gauche, renfermait

une collection d'objets qu'elle et sœur Dymphna avant elle avaient confisqués : c'était une sorte de cimetière pour pistolets à eau, lèvres bonbons, le coussin péteur de Lonny, etc. J'y ai trouvé aussi un numéro de *Beatles Magazine*, un album de bande dessinée, un rouge à lèvres Rose Pastèque, des paquets de cartes satiriques et des tonnes de bonbons : Bounty, Milky Way, Mars et une boîte de boules au chocolat. Tout ça, plus de quoi remplir le présentoir du buffet en paquets de chewing-gums. J'en ai profité pour récupérer les Juicy Fruit que j'avais perdus la semaine précédente.

« Chewing-gum, *monsieur* ? avait demandé Madame, un sourcil haussé. À moins que tu sois en train de ruminer ? Hi hi hi. »

J'ai également repris le coussin péteur, que j'ai caché dans mon livre d'histoire, pensant le rendre à Lonny une fois que nous serions en sécurité hors de l'enceinte de l'école, tel un Robin des bois moderne.

D'un coup d'œil dans le sac de Madame (et en le secouant un peu), j'ai avisé un porte-monnaie rose, un paquet de cigarettes brunes appelées Gauloises, un porte-clés avec des clés dessus et deux flacons de parfum : celui au muguet qui me faisait éternuer chaque fois que Madame arpentait les allées pour contrôler notre travail et un autre appelé « cognac ».

Puis je me suis rappelé ma mission et je me suis empressé d'embarquer les lunettes de soleil de Madame. Je repartais dans l'autre sens quand j'ai fait une brusque volte-face, curieux de vérifier quelque chose que j'avais remarqué du coin de l'œil : sur le bureau de Madame, une feuille de papier retournée, au dos de laquelle elle avait écrit au crayon rouge, celui qui lui servait à corriger nos copies : *Merde !* La veille, dans le bus, Jacques Lavoisseur, un cinquième, nous avait appris, à Lonny et à moi, certains mots français qui ne figureraient jamais sur les devoirs ronéotypés de Madame. J'en avais oublié la plupart mais, pour une raison obscure, je me souvenais du sens de *merde*. J'ai retourné la feuille de papier.

D'après ce que j'ai pu comprendre, il s'agissait d'un bulletin de notes pour profs. Il était divisé en trois catégories, elles-mêmes suivies de commentaires tapés à la machine que mère Philomène avait signés au bas de la page.

SATISFAISANT

1. Rapports avec les élèves : positif.

2. Panneaux d'affichage bien ordonnés et à valeur pédagogique. J'ai particulièrement apprécié celui consacré aux prochaines élections présidentielles. Néanmoins, je vous prierai de noter que c'est « Collège électoral » et non « Collage ». Merci de rectifier.

PEUT MIEUX FAIRE

1. Les élèves doivent s'adresser à vous par votre nom de famille et non par votre prénom. Cette formulation plus solennelle invite au respect et réduit les problèmes de discipline.

À ce propos, vous êtes-vous rendu compte que plusieurs de vos élèves échangeaient des mots pendant votre leçon de calcul et que Pauline Papelbon mangeait une sucette en cachette avant que je ne la foudroie du regard ?

2. Les élèves de CM2 ont l'obligation de faire une heure à une heure et demie de devoirs le soir à la maison. Jouer dehors en vue de goûter aux joies de la nature ne peut en aucun cas être considéré comme un devoir. (J'ai reçu des appels de parents.)

3. Efforcez-vous de vous habiller le plus discrètement possible. Les hauts talons à bouts découverts et les bas résille à couture, par exemple, ne conviennent pas à une institutrice d'école religieuse.

4. Tâchez d'accélérer le mouvement quand vous envoyez vos élèves au réfectoire ou en activités périscolaires : gymnastique, musique, rassemblements, confession du dernier vendredi, etc.

REMARQUES SUPPLÉMENTAIRES

1. Bien que je ne voie pas grand-chose à redire à ce que vous familiarisiez les enfants à la langue française, je tiens à vous rappeler que cet enseignement entre dans la catégorie « élargissement culturel » et ne doit sous aucun prétexte remplacer les matières du programme et/ou l'instruction religieuse.

Peut-être serait-il judicieux que vous mettiez l'accent sur la culture française en soulignant, en particulier, que la France est un pays catholique d'où nombre de saints sont originaires. À commencer par Jeanne d'Arc, bien sûr, ainsi que Martin de Tours et Thérèse de Lisieux (la Petite Fleur).

2. Je vous sais gré de vous être proposée pour mettre en scène

une série de « *tableaux vivants* » costumés destinés au spectacle de Noël de cette année, compte tenu de votre expérience du théâtre. Je vais y réfléchir et en discuter avec le corps enseignant dans les semaines qui viennent. Cela dit, sachez que notre spectacle de Noël est bien rodé et que le public qui vient tous les ans a certaines exigences quant à la forme. Je doute qu'il apprécie la reconstitution fastueuse que vous proposez.

Sincères salutations,

Mère M. Philomène, directrice

À la lecture des commentaires de Phil, j'ai plaint cette pauvre Madame. Certes, elle était bizarre, mais elle était bardée de bonnes intentions. Et, comparée à sœur Dymphna, elle débordait de « peps », comme disait papa. Sauf que le bulletin de notes de Madame avait tout de celui de Lonny Flood, version prof. J'ignorais ce que voulait dire « *vivants* », mais j'ai deviné que « *tableau* » était le mot français pour « table ». En revanche, je ne m'expliquais pas pourquoi Madame éprouvait le besoin de se proposer pour mettre un costume à une table, à moins que « *tableau vivant* » désigne une nappe.

— On ne traîne pas ! En rang ! Dépêchez-vous ! nous a-t-elle implorés.

Cela se confirmait, elle travaillait ses « peut mieux faire ».

Au moment où je me glissais dans le rang à hauteur de la porte du fond, Marion Pemberton m'est passé devant. Marion est un garçon, et non une fille, bien qu'il ait un prénom de fille. Ce qui, tout bien considéré, est pire que de se faire appeler Dondi par la terre entière. Marion était le seul élève de couleur de la classe. Pardon : le seul Noir. Dimanche dernier au dîner, papa nous a raconté que, la veille, un marin était venu déjeuner au buffet d'une salade de thon et d'un soda. À son accent traînant, il avait compris que le marin était originaire du Sud. C'était le même accent que celui de la petite fille horripilante de la pub pour la chapelure Shake'n'Bake. Quand le père de la gamine rentre du travail et demande : « Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? », la petite fille horripilante répond : « Mamôn a fait du Shak'n'Bake et je l'ai aidééééééé. » Enfin bref, reprenons.

« Et puis, a continué papa, un type de couleur est entré et s'est

assis juste à côté du marin, qui s'est levé aussi sec pour aller se rasseoir deux tabourets plus loin, comme si le type de couleur...

— De quelle couleur était-il ? l'a interrompu Frances.

— Hein ?

— Il était vert ? Jaune ? Violet ? »

Après quoi, Frances a expliqué qu'elle avait appris en cours d'instruction civique que les gens de couleur ne voulaient plus être appelés « personnes de couleur » ni « nègres », mais « Noirs », ou « Afro-Américains ».

Papa a levé les yeux au ciel.

« Tu voudras bien m'excuser, mademoiselle la secrétaire de Martin Luther King. Je peux finir mon histoire ou pas ? »

Enfin bref, tout ça pour dire que Marion Pemberton m'est passé devant et je lui ai dit :

— Hé ! Pas de resquille, pas de bisbille, pas de torpille !

Il s'est retourné avec un sourire et il a agité un doigt sous mon nez.

— Attends un peu que j'en touche deux mots à l'ANAPC !

Je lui ai balancé un coup de coude dans les côtes. (Mais c'était pour rire, Marion et moi étions copains. Une fois, sa mère et lui étaient venus à la gare routière accueillir de la famille qui arrivait par le car de New York et papa m'avait autorisé à offrir un flotteur à Marion – jus d'orange avec une boule de glace vanille). « Attends que j'en touche deux mots à l'ANAPC ! » était la blague favorite de Marion. Il la sortait quand il n'était pas choisi à la balle au prisonnier ou quand on ne voulait pas échanger quelque chose de son déjeuner avec quelque chose du sien. ANAPC signifie Association nationale pour le trucmuche des personnes de couleur. Enfin, des Noirs. Mais comment se fait-il alors que ce ne soit pas l'ANAN ?

Une fois sortis de la classe, nous avons descendu les deux étages qui nous menaient à la porte principale pesamment, dans un silence de mort. Madame gloussait et tapait dans ses mains en queue de cortège, tandis que nous passions devant le buisson sacré planté en l'honneur de tous les pauvres enfants du monde qui n'avaient pas la chance de vivre dans une démocratie. Puis devant la statue de Martin de Porres, le saint afro-américain du Pérou ou de je ne sais où qui, d'après sœur Dymphna, brillait quand il priait, pouvait être dans deux endroits en même temps et communiquait par télépathie avec les animaux. Puis devant la grotte de la Sainte Vierge où, tous les ans au

mois de mai, une fille de quatrième choisie parmi ses pairs revêtait une robe de mariée et un voile, grimpait sur un tabouret et déposait une couronne de fleurs sur la tête de Marie. (Simone avait été choisie l'année de sa quatrième. Mais pas Frances, qui soutenait mordicus qu'elle ne l'aurait jamais fait de toute façon même si elle avait été préférée à Bryce Bongiovanni, qui jouait les fayotes en classe et n'était qu'une poupée olé olé une fois sortie de l'école et dont elle savait pertinemment qu'elle avait volé dans le magasin de vêtements Rosenblatt et qu'elle était sortie avec « Jesse » James Bocheke lors d'un match en salle.) Mes camarades et moi avons franchi les derniers mètres et gravi les marches de l'église, accompagnés des « *Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous !* » de Madame. J'avais envie de lui dire : Relax ! Détendez-vous, on ne peut pas faire mieux !

Une fois dans le vestibule de l'église, nous étions l'objet d'une inspection menée par la susmentionnée pinceuse, sœur Marie Agrippine. Les garçons étaient alignés, examinés des pieds à la tête et sommés de rentrer leur chemise dans leur pantalon, de vérifier si leur braguette était bien fermée et leurs lacets noués correctement, et le cas échéant de cracher dans leurs mains pour aplatir leurs épis. Les filles qui avaient oublié de se munir d'un chapeau ou d'une mantille se prenaient une colle et devaient se couvrir la tête avec un bout de papier absorbant tenu par des épingles à cheveux que sœur M.A. leur distribuait – ou, si une fille portait un cardigan par-dessus son uniforme, elle pouvait le mettre sur sa tête et le boutonner sous le menton. Deux vendredis auparavant, j'avais fait remarquer à une tête à cardigan, MaryAnn Vocatura, qu'elle ressemblait à un basset. La réaction de MaryAnn avait été de bonne guerre : elle m'avait flanqué un coup sur le bras. Mais Rosalie, dont ce n'étaient pas les oignons, m'avait cafté auprès de sœur Marie Agrippine, qui m'avait attrapé par la peau du cou et m'avait pincé très fort, jusqu'à ce que je tombe à genoux dans le vestibule.

Déclarée admissible, la classe de CM2 a obtenu le feu vert pour entrer dans l'église proprement dite où nous attendait la directrice adjointe et agent de la circulation des derniers vendredis, sœur Fabian¹, à ne pas confondre avec sœur Elvis, sœur Ricky Nelson ou sœur Bobby Rydell – une plaisanterie particulièrement prisée des élèves.

— Toi à droite, décrétait sœur Fabian. Toi à gauche. Droite.

Gauche. Droite. Gauche.

Dans ces circonstances, confession, absolution et pénitence relevaient de la loterie, comme aurait dit papa. Ce jour-là, j'ai tiré le gros lot, je suis tombé sur monseigneur Muldoon.

— Felix, tu es le prochain ! Passe à la vitesse supérieure ! Dépêche-toi ! a ordonné sœur Fabian, assez fort pour être entendue des anges du paradis.

Je suis sorti du rang des garçons à contrecœur et me suis avancé vers le confessionnal. J'ai écarté le rideau, je suis entré et me suis agenouillé.

Semblable à une marionnette géante, Monseigneur a remué derrière le grillage. J'ai attendu qu'il finisse de déballer son Life Saver et le mette dans sa bouche. Goût rhum, les préférés de mon père. Je reconnaissais le parfum à travers le tamis gris qui nous séparait. Pendant un peu plus d'un mois, au cours de nos échauffements matinaux, notre classe avait imploré le Seigneur d'aider Monseigneur à arrêter de fumer. Ordre du médecin : emphysème. Je l'ai entendu croquer dans le bonbon. Ses doigts en ombre chinoise ont fait un geste d'invitation : Allez, gamin, faut pas mollir ! Accouche ! Simone avait entendu dire que Monseigneur « ne crachait pas non plus sur la bibine ». Mais le rhum n'était pas de l'alcool, sinon, aurait-on autorisé des enfants à acheter des Life Saver goût rhum ?

Je me suis signé et me suis lancé :

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Ma dernière confession remonte à deux semaines. Voici mes...

Un soupir sifflant m'a interrompu.

— Parle plus fort. Tu marmonnes.

Évidemment que je marmonnais. J'étais sur le point de lâcher une bombe – un péché que je n'avais pas la moindre intention de partager avec mes camarades, en particulier Geraldine Balchunas, la plus grosse cancanreuse de la classe qui, comme un fait exprès, était en tête du rang des filles quand je m'étais éclipsé quelques secondes plus tôt vers le confessionnal de Monseigneur. Et derrière Geraldine se tenait ma Némésis, Rosalie Twerski. Écouter en douce les confessions des autres était un péché, et pour éviter de le commettre il nous avait été recommandé de recourir à la technique suivante : fermer les yeux, se boucher les oreilles avec les mains et fredonner en silence dans sa tête. Y penser était un piètre réconfort, en ce moment où j'en aurais eu bien

besoin, car sur les trente-quatre élèves de la classe, aucun ne le faisait.

— Ma dernière confession remonte à deux semaines, ai-je repris. Voici mes péchés.

J'ai reconnu avoir copié sur un camarade dans le bus parce que j'avais oublié de faire mon devoir d'analyse de phrases. Avoir traité ma sœur de demeurée deux fois. Avoir proféré des gros mots six fois.

— Mais pas des trop gros non plus, Monseigneur. Juste celui qui commence par un m.

Je me suis éclairci la voix et j'ai rassemblé mon courage.

— Et...

Monseigneur a pris un deuxième Life Saver dans son rouleau et l'a mis dans sa bouche. Il a croqué et attendu.

— Et quoi ? a-t-il fini par demander.

— J'ai... eu des pensées impures.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? Parle plus fort.

— J'ai eu certaines pensées... Vous voyez.

— Non, je ne vois pas, à moins que tu me le dises. Quel genre de pensées ?

— Des pensées impures... à propos de ma cousine.

— Ta cousine ?

— Oui, ma cousine Annette. Elle est célèbre.

Je n'imaginais que trop bien Geraldine et Rosalie penchées vers le confessionnal, les mains en coupe derrière leurs grandes oreilles de Dumbo.

— As-tu commis des actes avec ces pensées en tête ? a demandé Monseigneur.

Comment le saurais-je ? Embrasser un poster était-il aussi condamnable qu'embrasser une vraie personne ? J'ai répondu que je n'en étais pas sûr.

— Comment ça, tu n'en es pas sûr ? Ou tu as commis des actes, ou tu n'en as pas commis.

— J'ai embrassé son poster... sur la bouche, ai-je avoué, faisant l'impasse sur la partie « langue » de l'affaire.

— Son poster ? Qu'est-ce que tu me racontes...

— Celui où elle est sur la plage en maillot de bain blanc et où elle écoute son transistor... Mais en tout cas, je suis drôlement content que vous ayez arrêté de fumer. Mon père fumait aussi. Des Chesterfield. Mais ensuite, il...

Monseigneur m'a coupé la parole pour me signifier que l'inceste était un péché mortel et que j'avais sans doute beaucoup attristé Jésus. Peut-être même L'avais-je fait pleurer comme Il avait pleuré le jour où Il était mort sur la croix pour nos péchés. Après quoi, Monseigneur m'a infligé de réciter un rosaire complet en guise de pénitence. Si j'étais tombé sur le père Hanrahan, j'aurais sans doute écopé de deux ou trois Notre père et Je vous salue Marie, voire d'un malheureux Gloire à Dieu.

— Maintenant, j'attends que tu prononces un acte de contrition sincère, a dit Monseigneur.

Ne sachant pas si je présentais mes excuses à Dieu ou à Monseigneur, j'ai débité la litanie que je connaissais par cœur : « Mon Dieu, j'ai un très grand regret de Vous avoir offensé. » Pendant que je récitais ma prière, je me suis fait la réflexion que la responsabilité de mes pensées impures incombait davantage à papa qu'à moi. Après tout, c'était lui qui m'avait soumis à la tentation en scotchant le poster d'Annette au-dessus de la friteuse. Chino aussi était fautif. Je n'aurais jamais rien su du french kiss s'il ne m'avait pas affranchi. Par conséquent, ils auraient dû réciter les rosaires à ma place.

Monseigneur m'a conseillé d'imiter Jésus et m'a donné son absolution. En sortant du confessionnal, je me suis efforcé d'ignorer les regards insistants de Geraldine et Rosalie.

— Vous voulez ma photo ? ai-je proposé en passant à côté d'elles pour aller à l'autel.

Il m'a semblé entendre l'une des deux faire des bruits de baisers.

Plus tard dans la journée, nous étions en train de conjuguer des verbes français quand la secrétaire de l'école est apparue à la porte du fond.

— Oui, madame Tewksbury ? En quoi puis-je vous être utile ?

— Pourriez-vous excuser Felix Funicello quelques instants ? a demandé Mme T. Quelqu'un veut le voir au bureau.

J'ai rejoint Mme Tewksbury tel un gibier de potence, les soixante-six yeux de mes trente-trois camarades fixés sur moi. Dans le couloir, je lui ai demandé qui m'attendait.

— Tu verras bien, a-t-elle répondu.

En descendant l'escalier, toutes sortes de scénarios me sont venus à l'esprit, des bons comme des mauvais. Un policier venait m'annoncer une mauvaise nouvelle concernant mes parents. Ma cousine Annette

avait entendu parler de moi et venait à Saint-Louis faire ma connaissance et signer des autographes pour mes copains. Un inspecteur de police avait découvert que j'avais réveillé la chauve-souris et envoyé sœur Dymphna chez les zinzins.

— Tu es attendu dans le bureau de mère Philomène, m'a prévenu Mme Tewksbury. Tu peux entrer.

En approchant, j'ai entendu la respiration laborieuse de monseigneur Muldoon.

— Bonjour, Felix, a dit mère Philomène. Entre, prends une chaise.

Elle était installée derrière son grand bureau et la seule chaise disponible faisait face à celle de Monseigneur. Je me suis assis. Il a souri, c'était une première. Il avait de petites dents pointues encrassées de goudron et de nicotine, et des serpentins de veines sur les joues et dans le blanc jaunâtre de ses yeux. Des poils blancs lui sortaient des narines et j'étais assez près pour sentir des bouffées de son haleine chargée de rhum.

— Monseigneur t'a apporté un cadeau, a annoncé mère Philomène. N'est-ce pas gentil de sa part ?

J'ai hoché la tête comme un automate.

Monseigneur m'a tendu un fascicule, *Louis de Gonzague, saint patron des garçons*. Il avait les mains sillonnées de veines et constellées d'énormes taches de rousseur marron. À sa question : « Connais-tu la vie du saint dont ton école porte le nom ? », j'ai répondu non et jeté un coup d'œil en douce à la couverture. On y voyait saint Louis, le saint garçon, les mains jointes en prière, la tête entourée d'un immense halo semblable à un hula hoop électrifié.

— Tu n'as rien à dire à Monseigneur ? a demandé mère Philomène. J'ai secoué la tête.

— Tu es bien sûr, Felix ?

— Hum... Comment ça se fait que vous me donniez ce fascicule ?

En entendant mère Philomène se racler la gorge, j'ai fini par comprendre où elle voulait en venir.

— Oh, merci, Monseigneur. Et pardon.

— Mais de rien du tout, m'a répondu Monseigneur. Je suis persuadé que l'histoire de saint Louis t'inspirera, au vu de ce que tu m'as confié ce matin. Il doit te servir de modèle.

— Ah oui ?

Mère Philomène a froncé les sourcils.

— Oui, Monseigneur.

— Oui, Monseigneur, ai-je répété.

Dans un épisode de *Dragnet*, l'arrestation d'un meurtrier par le sergent Joe Friday est compromise par le secret du confessionnal. Ce genre de privilège ne s'appliquait manifestement pas aux enfants ni/ou aux rouleurs de pelles. J'ignorais ce que monseigneur Magoo avait dévoilé de ma confession à mère Philomène et je ne tenais franchement pas à le savoir.

— Je peux partir maintenant ? lui ai-je demandé.

— Si tu as la permission de partir ? Oui, a-t-elle répondu.

De retour en classe, j'ai glissé le fascicule de Monseigneur dans mon livre d'histoire, au-dessus du coussin péteur que j'avais oublié de rendre à Lonny. J'ai louché en regardant Geraldine Balchunas, qui n'arrêtait pas de se tourner vers moi. Puis Rosalie s'est levée pour aller tailler un crayon qui n'en avait pas besoin. (Contrairement à sœur Dymphna, Mme Fréchette nous laissait utiliser le taille-crayon sans autorisation préalable.)

— Pssst, a soufflé Rosalie en passant à côté de moi. Pourquoi tu as été appelé au bureau ?

J'ai réfléchi à toute allure à une réponse susceptible de l'enquiquiner.

— Parce que je vais recevoir une énorme récompense.

Elle a ouvert des yeux comme des soucoupes.

— Pourquoi ?

— Tu écris un livre ? ai-je demandé. Tu n'as qu'à faire de ce chapitre un mystère.

— Je préférerais encore écrire une histoire de monstre, a-t-elle répondu du tac au tac. L'histoire d'un immonde petit nain qui s'appellerait Dondi Funicello.

Je lui ai rétorqué qu'elle avait les jambes tellement velues qu'elle ferait mieux de les peigner.

— *Mademoiselle et monsieur* ? nous a apostrophés Mme Fréchette.

Rouge écrevisse, Rosalie s'est dépêchée de retourner à sa place. J'ai offert à Madame mon sourire de Dondi innocent.

Ce soir-là à la maison, maman faisait la compta à un bout de la table et, à l'autre bout, je variaais les occupations : lécher la « surprise » cachée au centre de mon cupcake Hostess – pourquoi s'acharnait-on à

parler de surprise quand il s'agissait toujours de la même crème ? – ou dessiner l'avion de la PanAmerican à bord duquel ma mère s'envolerait pour la Californie le jeudi suivant. Simone préparait le dîner – toujours la même chose quand c'était son tour : pizzas English Muffin accompagnées de salade et gelée de citron vert à la crème Chantilly en dessert.

— Tu ne vas pas reprendre ton ancienne coiffure ? ai-je demandé à maman.

Elle a tapoté sa choucroute et souri.

— Tu la préférais ?

— Oui, bien plus.

— Dans ce cas, j'y réfléchirai. Tu sauras te débrouiller quand je serai partie ?

J'ai répondu que je n'en savais rien dans la mesure où elle n'était pas encore partie. À l'entendre, maman était impatiente de me voir à la télé – au *Ranger Andy Show* – quand elle serait rentrée de sa propre prestation télévisuelle. Et elle m'a assuré que mon père et mes sœurs s'occuperaient divinement bien de moi jusqu'à son retour.

— N'est-ce pas, Simone ? a-t-elle demandé.

— Bien sûr, a répondu ma sœur. Et ne tiens pas compte de son avis sur ta coiffure. Elle est bath.

— « Bath », c'est positif ou négatif ? m'a demandé maman en souriant.

— Positif. C'est un mot moderne. Ça veut dire super.

— Je vois, a-t-elle dit. Maintenant, il serait temps de faire tes devoirs.

J'ai ouvert mon livre d'histoire au chapitre où nous en étions restés et je suis tombé à la fois sur le coussin péteur de Lonny et sur le fascicule de Monseigneur. J'ai regardé à nouveau l'image de Louis de Gonzague en couverture, puis j'ai feuilleté l'ouvrage. « Un jeune noble vénitien que le parler vulgaire des palais et des canaux choquait au point de le faire défaillir quand il l'entendait », était-il écrit. Par ailleurs, Louis évitait la compagnie des femmes, même celle de sa propre mère, et le soir en se couchant il fourrait des gros morceaux de bois dans son lit pour se distraire des « tentations de la chair ». Ses passe-temps – appelés « mortifications » dans le fascicule – étaient de se fouetter, de laver les lépreux et de vider leurs lieux d'aisances, et j'étais sûr que lieu d'aisances signifiait seaux de merde. Louis serait

mort d'une peste quelconque contractée en soignant les malades. Et c'était le modèle dont je devais m'inspirer ?

Il n'était pas question que je me fouette, et encore moins que je lave je ne sais quels lépreux. En revanche, je pouvais toujours essayer le truc des morceaux de bois. Alors voilà ce que j'ai fait, juste avant de me mettre au lit, j'ai pris mes planchettes Kapla au fond de mon coffre à jouets et je me suis couché avec. Je me tournais et me retournais depuis cinq minutes à peine quand j'ai senti une démangeaison sur le pied et, en le frottant contre une planchette, je me suis enfoncé une écharde. J'ai envoyé valdinguer tous les Kapla. Embrasser le poster d'Annette était peut-être la sorte de péché propre à m'expédier en enfer, mais si le paradis était peuplé de béni-oui-oui comme Louis de Gonzague ou Rosalie Twerski, je préférerais encore rôtir. Après tout, Lonny y serait sûrement expédié aussi, ainsi que Chino et une bonne partie des habitués du buffet.

Il a plu pour Halloween, d'abord peu – une caresse humide qui rendait glissantes les feuilles mortes luisant sous les réverbères, mais pas la pluie non plus qui pousserait des parents à interdire à leurs enfants d'aller quémander des bonbons dans le voisinage.

Lonny était déguisé en clochard : salopette déchirée, chapeau de paille éventré et chemise en pilou, plus joues noircies aux mégots de cigarette. (Ceux de sa mère qu'il avait apportés à la maison dans une pochette plastique.) Sauf que la plupart des gens le confondaient avec Huckleberry Finn. Quant à moi, j'étais grimé en petit bonhomme de la pub Alka-Seltzer, mais comme tout le monde me prenait pour une soucoupe volante, j'ai fini par chanter le refrain de la pub chaque fois que quelqu'un nous ouvrait sa porte. Nous collections aussi au bénéfice de l'UNICEF.

Dans le quartier de Lonny, les gens éteignaient la lumière et restaient dans le noir parce qu'ils étaient trop radins pour acheter des bonbons destinés aux enfants, ce qui l'avait obligé à « emprunter » mon quartier. Quant à sa mère, elle avait répondu « oui bien sûr » à maman qui lui demandait si Lonny pouvait rester dormir à la maison – maman pouvait même le garder définitivement. C'était pour rire, a précisé maman, bien qu'elle n'ait pas trouvé la plaisanterie très drôle.

Je me sentais sacrément grand en faisant le tour du quartier accompagné seulement d'un de mes amis. C'était la première année

que maman n'obligeait pas une de mes sœurs à faire le chaperon, malgré leurs protestations et les miennes. Nous avons emprunté l'itinéraire suivant : Chestnut Street, puis Franklin et McKinley tout au bout jusqu'à Warren Street, puis à droite dans Broad Street et retour à Grove.

— Comment se fait-il que les gens ne voient pas que tu es un clochard et moi Speedy Alka-Seltzer ? me suis-je plaint.

— Parce qu'ils sont bêtes. Tu ferais mieux de t'y habituer, a répondu Lonny au moment où un éclair déchirait le ciel.

Le tonnerre a retenti, et deux secondes plus tard il pleuvait des trombes, nous étions trempés jusqu'aux os, costumes et bonbons compris. Les joues de Lonny ruisselaient de cendre de cigarette dont toute trace a fini par disparaître et mes tennis couinaient à chaque pas. Là-dessus, le fond du sac de la National Bank qui me servait pour collecter les bonbons a cédé sous le poids de mon butin.

— Rentrons, ai-je dit.

Nous étions en train de ramasser mes trésors sur le trottoir pour les transvaser dans la taie d'oreiller de Lonny quand la Studebaker vert kaki de mon père s'est arrêtée à notre hauteur.

— Ça vous dirait que je vous raccompagne ? a-t-il demandé.

Nous sommes montés à l'arrière, ce qui faisait de lui notre chauffeur.

— À la maison, Salvatore, ai-je lancé.

— Ne pousse pas le bouchon, petit malin, a dit papa.

Une fois en pyjama, Lonny et moi avons vidé tous les bonbons sur mon lit. Nous avons fait deux tas et les négociations ont commencé. Nous étions autorisés à en manger trois, pas plus, et nous avions la permission de onze heures, après quoi il fallait éteindre et dormir.

— Je suis *obligé* d'aller à l'église demain ? ai-je gémi.

Je l'étais. C'était non seulement dimanche, mais la Toussaint, une fête religieuse – ce qui signifiait messe obligatoire à deux titres au lieu d'un.

— Et pourquoi il n'y va jamais, lui ? ai-je demandé en montrant papa.

— Parce que ton père a un commerce à faire tourner, a rétorqué maman. Et je te rappelle, monsieur Je-sais-tout, que c'est ce qui te permet de manger. Alors maintenant cesse de discuter et de faire honte à ton invité. Qu'en dis-tu ?

— Je n'ai pas honte, madame Funicello, l'a rassurée Lonny. Chez moi, on se bagarre tout le temps.

— C'est très poli de ta part, mais nous discutons, ce n'est pas une bagarre, a corrigé maman.

— Je vois, a dit Lonny.

Profitant de ce que papa était dans la pièce, j'ai renégocié. Avec succès. Maman a été acculée au compromis : cinq bonbons chacun, couchés à onze heures et demie et pas d'obligation d'aller à la messe de neuf heures et quart avec elle et mes sœurs. Maîtres de notre destin, nous irions seuls à la dernière messe, à midi.

Il va sans dire que rien ne nous obligeait à respecter l'accord une fois dans ma chambre. C'est ainsi que j'ai mangé neuf bonbons et Lonny pas loin du double. Dopés au sucre, nous nous sommes livrés à une bataille de chatouilles et à une autre d'oreillers. À la suite de quoi, le contenu des paquets de Sugar Baby et des rouleaux de Necco Wafers nous a servi de projectiles. Lorsque Lonny a commencé à se verser du Kool-Aid directement dans le gosier, je l'ai mis en garde : il allait être malade.

— Sûrement pas !

Soudain, il s'est pris le ventre à deux mains en gémissant avant de se précipiter dans un coin de ma chambre et de dégobiller. Du moins, c'est ce que j'ai cru.

— Ça va ? ai-je demandé en approchant prudemment.

Nous avons regardé de concert la flaque de vomi marron étalée par terre. Puis, devant mes yeux horrifiés, Lonny l'a ramassée et me l'a jetée à la figure. C'était du faux vomi en plastique qu'il avait acheté au magasin de farces et attrapes pour me faire une blague.

— Ce qui me rappelle quelque chose, ai-je dit en allant récupérer le coussin péteur entre les pages de mon livre d'histoire sur le bureau.

— Mais c'est celui que Dymphnette m'a confisqué ! Comment tu as fait ?

— Motus et bouche cousue.

— Allez, dis-le.

— Je suis Robin des bois. Je vole aux riches pour donner aux pauvres.

Moi qui croyais qu'il allait rire, il s'est mis en rogne. Il avait les yeux fous et ses narines palpaient comme celles d'un taureau dans l'arène. Il m'a poussé contre le mur et m'a immobilisé avec son bras.

— Comment ça, je suis pauvre ?

— Mais non, tu n'es pas pauvre, l'ai-je rassuré (bien qu'il le soit). Je voulais seulement dire que les profs étaient les méchants et nous, les enfants, les gentils.

J'étais à deux doigts de pleurer, soit parce que son bras appuyait sur ma poitrine, soit à cause de son geste agressif inattendu. Je ne savais pas trop.

— C'est bon, alors, a-t-il dit en me relâchant. Tu manges ton Bounty ou tu me le donnes ?

Je le lui ai donné.

À l'extinction des feux, nous nous sommes couchés côte à côte dans le noir, moi dans mon sac de couchage et lui dans celui que ma sœur Frances lui avait prêté. Au début, nous sommes restés silencieux. Puis Lonny a dit tout à trac :

— Ton père est vieux, non ?

— Un peu. Plus vieux que ma mère. Elle a quarante-deux ans et lui cinquante et un. Pourquoi ?

— Pour rien. Ils ont été obligés de se marier ?

— Obligés ? Heu... Ils en avaient envie, je crois.

— Parce que mon vieux, lui, il a été obligé d'épouser ma mère. Elle avait déjà mon frère Denny au four, si tu vois ce que je veux dire.

Je ne voyais pas du tout, mais j'ai repensé à la blague qu'un des marins avait racontée à Chino au buffet.

— C'est quoi la différence entre une femme et un four ?

Lonny ne savait pas.

— Il y en a pas, il faut les faire chauffer tous les deux avant d'enfourner le rôti.

Je ne comprenais toujours pas en quoi c'était drôle mais Lonny a éclaté du même rire que Chino.

Le silence est retombé et j'ai commencé à me demander si Lonny ne s'était pas endormi.

— Tu sais quoi ? m'a-t-il dit finalement. Tu as de la chance. Mon vieux, quand il vivait chez nous, s'il avait su que j'étais dehors à récolter des bonbons sous l'orage, il serait jamais venu me chercher.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Peut-être que si.

Lonny a ri.

— On voit que tu connais pas mon vieux.

Ne trouvant rien de reconfortant à lui dire, j'ai prétendu avoir

sommeil et lui ai souhaité bonne nuit.

Il m'a poussé.

— Bonne nuit, merdeux !

Je l'ai poussé à mon tour en lui disant ce que Frances me rétorquait chaque fois que je la traitais d'un nom d'oiseau :

— Je suis du caoutchouc, tu es de la colle. Tout me rebondit dessus et sur toi se colle.

— C'est ça, tu es le caoutchouc d'un tout petit poireau rikiki, s'est esclaffé Lonny.

Je ne savais pas trop si « poireau » désignait le vous-voyez-ce-que-je-veux-dire des garçons ou le légume. Mais connaissant Lonny, la première hypothèse était sans doute la bonne.

— C'est celui qui le dit qui l'est, ai-je dit. Mais je suis quoi, moi ? Rideau !

« Rideau » signifiait que l'autre ne pouvait plus surenchérir. Conclusion : le tout petit poireau rikiki était Lonny, pas moi.

Le lendemain matin après la messe de neuf heures et quart, Simone a déposé maman et Fran au buffet, puis elle est revenue nous faire des pancakes pour le petit déjeuner. J'avais conscience d'exagérer mais je lui ai demandé si je pouvais avoir du soda à la place du lait.

— La réponse est non. Qu'est-ce que tu crois, Felix ? Que tu es mort et que tu t'es réveillé au paradis ?

Simone s'était fait une mise en pli et elle avait des mèches tenues par du scotch parce qu'elle jouait les mannequins l'après-midi – un défilé de mode à la noix auquel maman m'obligeait à assister après que nous aurions déposé Lonny chez lui. Lonny avait un grand frère bagarreur, Denny, mais pas de sœur.

— C'est quoi, les trucs dans tes cheveux ? a-t-il demandé à Simone.

— Des émetteurs, ai-je répondu. Simone est une extraterrestre. Son petit ami s'appelle Robby le Robot.

La dernière fois que Lonny était venu dormir à la maison, nous avions regardé *Planète interdite* à la télé.

Simone a levé les yeux au ciel.

— Ce sont des mini-bigoudis, a-t-elle précisé.

Lonny n'arrêtait pas de la regarder pendant qu'elle préparait les pancakes. Des drôles de regards – en respirant par la bouche et en

déglutissant comme s'il avait soif. D'ailleurs, chaque fois qu'il déglutissait, sa pomme d'Adam jouait au yo-yo. Qu'est-ce qui lui prenait au juste ?

Et puis, nous étions en train de manger nos pancakes quand il a dit à Simone :

— Tu n'en prends pas ?

Plus tard quand elle aurait fini de ranger, a-t-elle répondu.

— Je vais t'aider, a-t-il proposé en se levant.

Il a rentré le lait et les œufs au frigo. Je ne comprenais rien à son comportement ahurissant.

— Viens, Simone, a-t-il dit. Assieds-toi avant que ces délicieux pancakes refroidissent.

Elle a souri et acquiescé en posant son assiette sur la table. Le hic, c'est qu'au moment où elle s'est assise un pet monstrueux a retenti, une déflagration qui a sans doute franchi le mur du son.

Simone a bondi, mortifiée, et regardé sur sa chaise.

— Je t'ai eue ! a dit Lonny en se tenant les côtes.

Simone a ramassé le coussin péteur et s'est mise à lui assener des coups avec : une, deux, trois, quatre fois. Après quoi, elle a fait mine de l'étrangler en riant comme une petite folle. C'est vrai que c'était drôle, j'ai ri aussi, enfin, un peu – et soudain, juste après, plus du tout. Parce que j'ai vu le vous-voyez-ce-que-je-veux-dire de Lonny se dresser dans son bas de pyjama. Simone devait l'avoir remarqué aussi car elle a laissé échapper un « Oh ! » et s'est enfuie de la cuisine. Nous ne l'avons plus revue de la matinée.

Plus tard, comme nous marchions vers Saint-Louis pour assister à la messe de midi, Lonny m'a dit :

— Tu sais ce qu'on devrait faire ? Sécher la messe et aller au cinoche.

Je lui ai rappelé que c'était non seulement dimanche, mais aussi la Toussaint – l'équivalent pour l'Église catholique de deux rencontres de base-ball consécutives.

— Ouais ? Et alors ?

— Alors, avec quoi on va se payer un billet de cinéma ? Notre bonne mine ?

C'est ce que papa nous répondait chaque fois que mes sœurs et moi insistions pour qu'il achète une télé couleur comme nos voisins, les Schaefer : « Et comment vous comptez payer les arrhes, les enfants ?

Avec votre bonne mine ? »

— Et si on se servait de ça ? a proposé Lonny en sortant de sa poche la boîte de l'UNICEF, qu'il a secouée comme une castagnette.

— On ne peut pas ! me suis-je écrié, choqué qu'il puisse même en avoir l'idée. C'est voler les enfants qui ont faim.

Lonny était peut-être le garçon le plus stupide de notre classe côté notes, mais sa réponse tenait du génie :

— D'accord, Rosalie. Je crois que tu as raison.

— Rosalie ? Je ne suis pas Rosalie ! Pourquoi tu dis ça ?

— C'est vrai. Tu es Felix. Je vous confonds toujours toutes les deux, mes petits culs bénits.

Maman s'était toujours opposée à ce que je voie des films d'horreur sous prétexte que j'allais faire des cauchemars, mais devinez ce que nous avons vu ce jour-là avec Lonny : un film d'horreur proprement horrifiant, *Chut... chut, chère Charlotte*. C'est l'histoire d'un type qui se fait trancher la tête avec un couteau de boucher, un crime que tout le monde attribue à Charlotte, une femme un peu bizarre. Mais elle n'est pas coupable. J'ai reconnu la dame qui jouait Charlotte, elle interprétait aussi Annie, la marchande de pommes, dans un film que Frances, Simone et moi avions vu à Noël, l'année précédente. Le film s'appelait *Milliardaire pour un jour* et il était en couleurs. Alors que *Chut... chut, chère Charlotte* était en noir et blanc, ce qui le rendait encore plus sinistre. Un piano jouait tout seul et ce n'était pas l'unique truc à vous glacer le sang qu'on voyait dans le film. Au début, quand le type se fait trancher la tête avec le couteau de boucher, j'ai fermé les yeux, mais Lonny s'en est aperçu et s'est moqué de moi en me traitant de poule mouillée. Alors, un peu plus tard, quand le deuxième type se fait trancher la tête et que celle-ci rebondit dans l'escalier, je me suis forcé à regarder, bien que je n'en aie eu aucune envie. Et après ? Quand nous sommes sortis du cinéma, Lonny a décrété que *Chut... chut, chère Charlotte* était nul et ne faisait même pas peur. Ce que j'en pensais ?

— Euh... Ah, oui. Le film est archinul. Tu appelles ça un film d'horreur ? Franchement. On devrait se faire rembourser nos billets.

En réalité, je pensais que maman avait raison – j'allais sûrement faire des cauchemars. Or, quand j'en faisais, je me levais, j'allais dans la chambre de mes parents, je tapotais l'épaule de maman, je la réveillais, elle sortait de son lit, elle se traînait jusqu'à ma chambre,

elle s'asseyait sur ma chaise et elle attendait que je me rendorme. Mais quelle solution s'offrirait à moi si je faisais un cauchemar de tête rebondissant dans un escalier pendant qu'elle était à l'autre bout du pays, en Californie ? Faudrait-il en plus que j'informe Monseigneur que non seulement j'avais embrassé le poster de ma cousine, mais j'avais aussi séché la messe un dimanche, qui plus est le jour d'une fête religieuse, pour aller au cinéma et que nous avions acheté nos billets avec l'argent de l'UNICEF destiné aux enfants pauvres, qui pour trois fois rien pouvaient boire du lait pendant un mois ? À cette différence près qu'il s'agissait de la cagnotte UNICEF de Lonny, me suis-je rappelé. Ma boîte UNICEF lestée de pièces de cinq, dix, vingt-cinq et cinquante cents serait dûment remise lundi matin. Où était le péché dans tout ça ?

Dans la classe de Mme Fréchette, le lundi était toujours consacré à l'actualité, ce qui signifiait que pendant le week-end, nos devoirs consistaient à découper dans des journaux et des magazines des articles susceptibles d'être punaisés au tableau d'affichage latéral intitulé : « Notre ville, notre nation, notre monde ». L'après-midi, après la récré du déjeuner, nous étions appelés au tableau un par un pour restituer devant toute la classe la substantifique moelle des articles que nous avions choisis. Ce lundi 2 novembre 1964, plusieurs de mes camarades ont fait un compte rendu de nouvelles concernant l'élection présidentielle qui se tenait le lendemain. Ronald Kubiak a raconté que le Dr Martin Luther King avait enfreint sa règle personnelle qui lui interdisait de soutenir un candidat et que, désormais, il incitait fortement les personnes de couleur – les Noirs ! J'oubliais toujours – à voter pour LBJ et non pour Goldwater. Oscar Landry a cité le président Johnson lui-même : « Nous n'allons pas envoyer de jeunes Américains à cent quarante ou cent cinquante mille kilomètres de chez eux faire ce que de jeunes Asiatiques devraient faire eux-mêmes. » Geraldine Balchunas a prédit qu'en cas de réélection de Johnson nous pourrions voir le mariage à la Maison-Blanche d'une de ses filles, Lynda Bird ou Lucy Baines.

Jackie Burnham nous a appris que la Grande-Bretagne avait élu son plus jeune Premier ministre de tous les temps, Harold Quelquechose, et Boule-de-nerfs Chang a raconté que la police de Boston avait arrêté un suspect dans l'affaire de l'Étrangleur de Boston. (Boule-de-

nerfs s'appelait en réalité Doris, mais tout le monde l'appelait Boule-de-nerfs car elle s'agitait déjà dans le ventre de sa mère quand celle-ci était enceinte.) Lorsque Boule-de-nerfs s'est mise à expliquer en détail le mode opératoire sordide de l'Étrangleur, Madame l'a interrompue d'un :

— *Merci, mademoiselle.*

Puis elle a appelé Lonny Flood.

Lonny s'est levé et, les mains dans les poches, a gagné le tableau, où il a annoncé en bâillant que samedi dernier, c'était Halloween. Nous avons attendu.

— Et alors ? a fini par demander Madame.

Lonny a haussé les épaules.

— Et alors, rien. C'était Halloween... Ah, oui ! Et il a plu. À Halloween. Qui avait lieu samedi.

Sur ces belles paroles, il est retourné s'asseoir à sa place.

Rosalie a levé la main pour protester.

— Ce n'est pas un sujet d'actualité, a-t-elle dit. C'est une date sur le calendrier.

J'ai levé la main à mon tour pour défendre Lonny.

— Sur le calendrier, il n'était pas marqué qu'il pleuvrait. L'actualité, c'est qu'il pleuvait.

Madame n'a pas semblé convaincue et j'aurais mis ma tête à couper que la note de Lonny allait encore être un zéro.

— Rosalie, a-t-elle dit. Veux-tu prendre la suite ?

En la voyant accepter, la rage m'a pris. Parce que cette traîtresse de Rosalie avait découpé le même article que moi – celui où l'on racontait qu'une femme de la région, Mme Marie Funicello, *ma* mère, pas la sienne, allait concourir cette semaine pour le grand prix de cuisine Pillsbury.

— Je voulais simplement dire que je croise les doigts et que je prie tous les soirs pour que Mme Funicello... pour que Mme Funicello...

Rosalie s'est arrêtée net, reléguée au second plan et rendue muette. La porte du fond s'était ouverte sur mère Philomène accompagnée d'un homme au visage large, en long manteau noir et coiffé d'un bonnet de laine noir, et d'une fille au visage large qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau et souriait de toutes ses dents. En plus du pull-over écossais de l'uniforme de Saint-Louis, elle portait une gigantesque casquette plate en velours rose bonbon du plus pur style

Carnaby Street, des chaussettes hautes de la couleur des chips Cheeto et des guêtres en caoutchouc à fermetures métalliques. Et incroyable ! elle avait de l'ombre à paupières bleue. (Le code de conduite de Saint-Louis-de-Gonzague interdisait formellement le maquillage. Par mes sœurs, je savais que la seule exception concernait les filles de quatrième, qui étaient autorisées à mettre du rouge à lèvres et à porter des bas au bal des diplômées.) Zhenya avait des cheveux gras partagés en deux longues tresses châtaines, les oreilles percées et pas mal de monde au balcon.

— Allo, comrades ! a-t-elle clamé. Je me pèle Zhenya Kabakova et je suis très, très contente vous raconter ! Allo, amis nouveaux ! Allo ! Allo !

La mâchoire de Rosalie s'est effondrée telle la trappe d'une boîte à gants au fermoir défectueux. Novembre avait tout à coup une autre saveur.

1. Fabian, ou Fabian Forte, était un chanteur très populaire dans les années 50 aux États-Unis, au même titre qu'Elvis Presley et Bobby Rydell.

Zhenya

Au début, mes camarades et moi étions un peu froids avec Evgueniya « Zhenya » Kabakova. Le fait qu'elle arrive tous les matins à l'école bras dessus bras dessous avec sa mère, son père, ou les deux à la fois, y était sûrement pour quelque chose. Une fois sur deux, ils entraient dans la cour en chantant ce que j'imaginais être des chants russes. La mère de Zhenya était une petite femme trapue affligée d'une claudication et édentée, par-dessus le marché. Nous l'avions surnommée Mme Khrouchtchev. Avec son bonnet de laine noir, son long manteau et ses moustaches tombantes, le père de Zhenya me faisait penser aux gardes du château de la méchante sorcière dans *Le Magicien d'Oz*. M. Kabakov avait une étrange habitude à laquelle il se livrait systématiquement quand il accompagnait sa fille à l'école. Il commençait par embrasser Zhenya sur le front puis, dès qu'elle avait tourné les talons, il lui donnait un petit coup de pied taquin dans le derrière. Avec le temps, son geste était devenu prévisible, mais Zhenya ne manquait jamais de laisser échapper un petit rire de ravissement étonné chaque fois que son père lui bottait le derrière.

Zhenya était plutôt sympa – amicale et gaie, voire exubérante. (En devoir de vocabulaire, nous avons dû utiliser le mot « exubérant » dans une phrase et j'avais écrit : « Notre nouvelle camarade est très exubérante. ») Sauf que le matin elle sentait la mayonnaise et après le déjeuner, le poisson. (Madame lui avait attribué un pupitre qui faisait d'elle ma voisine de droite.) Dans les premiers temps, nous tous, garçons et filles, passions notre temps à l'épier. Au réfectoire, elle ne mangeait pas le repas chaud qui était servi mais ses propres provisions. Entourée de chaises vides, Zhenya sortait d'un sac en

papier kraft (un sac d'épicerie, pas une boîte à repas) des crackers bizarres et une boîte de harengs carrée. Elle retirait la clé sous le fond de la boîte, l'ouvrait, récupérait des morceaux de poisson huileux avec ses crackers et mangeait d'un air heureux, sans se rendre compte ou se formaliser de sa mise à l'écart. Dès qu'elle se tournait vers nous en souriant et en agitant la main, nous détournions le regard, pour reprendre notre observation minutieuse quelques secondes plus tard.

Un jour, au cours d'une discussion de classe – je ne me rappelle pas comment le sujet est venu sur le tapis –, Zhenya nous a révélé qu'elle avait treize ans, et non dix, comme nous tous, exception faite de Lonny, qui en avait douze et demi, eu égard à ses deux redoublements. À cette occasion, nous avons également appris la raison pour laquelle elle sentait la mayonnaise : sa mère lui en enduisait les cheveux pour les nourrir, comme beaucoup de mères d'« Onion serviétique ». Nous avons échangé des regards scandalisés et Mme Fréchette a dit en québécois quelque chose qui signifiait : « Les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas. » À ce propos, maman était partie la veille pour le concours de cuisine Pillsbury.

Écrire un mot d'excuse aux autorités de Saint-Louis-de-Gonzague était en général l'affaire de maman. Ce qui explique le regard paniqué de papa quand je lui ai demandé d'en rédiger un pour me permettre de sortir plus tôt ce jour-là. Maître incontesté du buffet de la gare routière, papa perdait son « peps » quand il s'agissait d'écrire (à l'instar de Chino, il avait abandonné ses études secondaires. Mais, contrairement à Chino qui avait quitté l'école parce qu'il soupçonnait les employés de la cantine de servir de la pâtée pour chiens aux élèves, papa, l'aîné de six enfants, s'était vu contraint de décrocher pour aider financièrement sa mère veuve).

Cher destinataire de ce mot,

Merci d'excuser Felix Funicello à une heure aujourd'hui afin qu'il puisse rentrer à pied à la gare routière, nous faisons une petite bamboula au buffet et il verra sa mère à la télévision. Ce qui sera très instructif. Vous êtes tous invités, ceux qui veulent venir jusqu'ici.

Salutations distinguées,

Quand je suis allé trouver papa pour le mot, il était en train de me préparer mon petit déjeuner. Absorbé par sa rédaction, il en a oublié mes pancakes qui ont commencé à brûler. Quand je me suis plaint, il a balancé violemment la spatule dans l'évier et m'a ordonné d'arrêter mon cinéma.

— Mange le dessus et laisse le reste !

C'était bizarre et un peu effrayant de voir mon père prendre un coup de chaud. D'ordinaire, c'était l'homme le plus calme du monde. Tout en m'efforçant de retirer chirurgicalement les parties calcinées des pancakes, j'ai lu par-dessus son épaule. J'étais certain que mère Philomène serait atterrée par la syntaxe bancale de mon père, sans parler de ses fautes d'orthographe, de majuscules et de ponctuation. Cela dit, je me suis abstenu de lui demander de recommencer. Primo, je n'avais aucune envie de l'énervier davantage. Et deuzio, je me suis dit que mère Phil serait épatée par le prodigieux pas en avant que je représentais, au rayon grammaire et usage de la langue. Vu le mot de papa, comment pourrait-elle passer à côté de ce miracle de l'évolution ?

Mais pauvre papa. Il était accablé par les cinq jours d'absence de maman et sur les nerfs en raison de la « bamboula » de l'après-midi. Il avait projeté de trimballer notre microscopique télé noir et blanc jusqu'au buffet, de bricoler une antenne temporaire en espérant qu'elle capterait la finale du concours de cuisine et de servir gratuitement à la clientèle du café et de la tarte à la mode. Il en avait commandé neuf chez Mamma Mia Bakery, cinq à la pomme et quatre à la myrtille. Je l'avais surpris en train de dire à Simone : « J'espère que ce sera suffisant. »

Simone et Frances aussi quittaient les cours plus tôt.

Mes camarades n'ont cessé de me prédire que maman allait gagner, ils en étaient persuadés. N'avaient-ils pas vu juste deux jours plus tôt en ce qui concernait le président ? Aux élections fictives de Saint-Louis, LBJ avait battu AuH₂O dans toutes les classes. (Et pour de vrai aussi – un « raz-de-marée », avait titré le journal.) Aux annonces du matin par haut-parleur, sœur Fabian, la directrice adjointe, a signalé que tout le monde à Saint-Louis-de-Gonzague espérait que ma mère gagne. Après le déjeuner, notre classe a récité une prière pour

elle. Puis, quand il a été l'heure de partir, Mme Fréchette m'a serré dans ses bras – comme d'habitude, son parfum au muguet a provoqué chez moi une crise d'éternuements – et a souhaité *bonne chance*, hi hi hi, à ma mère. Enfin, une fois dans le couloir, même le gardien de l'école a interrompu le va-et-vient de sa serpillière pour me faire le V de la victoire. Bon sang, me suis-je dit en marchant vers la gare routière, maman est presque aussi connue qu'Annette.

En comptant les voyageurs et nos habitués, soixante-trois personnes sont venues regarder l'émission spéciale de l'*Art Linkletter's House Party*, manger de la tarte à la mode et boire du café à l'œil. Papa avait installé la télé à un bout du comptoir et Joey Cigar, du tabac-kiosque à journaux de l'autre côté de la gare, l'avait aidé à fixer dessus l'antenne en forme de Spoutnik. L'image était granuleuse, mais on voyait très bien, surtout quand le beau-frère de Joey, Frankie, tenait l'extrémité du long câble qui sortait de l'antenne en forme de Spoutnik.

— On a fini par trouver le point fort de Frankie, ai-je entendu Joey dire à Chino. Capter la télé.

Nous avons commencé par servir le public. Papa a découpé les tartes, Frances a posé les boules de glace, et Simone et moi avons fait le service. Chino s'occupait du café. En voyant « Cow-Boy » Zupnik entrer avec une dame, je me suis dit : Ça alors, Cow-Boy a une femme, mais c'était sa sœur, Noreen. Noreen était d'avis que nous ajoutions la Shepherd's Pie Italiano au menu du comptoir, et tout le monde a trouvé l'idée formidable. Cindy Creamcheese a prétendu qu'elle abandonnerait son omelette aux poivrons pour goûter à la Shepherd's Pie et Chino lui a conseillé de n'en rien faire. Sal risquait la crise cardiaque si d'aventure elle changeait ses habitudes. (Il blaguait.) Cindy Creamcheese était venue accompagnée de son fils Christopher, dont j'ignorais l'existence. Christopher avait à peu près mon âge et il était aussi énorme que sa mère. Ça alors, me suis-je dit, quel drôle de nom : Christopher Creamcheese¹. Christopher a terminé sa part de tarte à la mode en moins de deux avant de lécher son assiette et de m'en réclamer une deuxième. Réponse de papa : non, une par personne. Christopher était une teigne, il ne cessait de me suivre partout comme une ombre. Et quid du révérend Peavey ? Il était lui aussi de la partie, avec un marin en cours d'évangélisation, mais ils ont dû s'éclipser avant la retransmission de la finale pour cause de

prière ou de je ne sais quoi. Et Mush Moriarty s'est pointé, mais à la place de la tarte à *la mode*, il aurait voulu que papa lui serve un Four Roses sec. Papa lui a indiqué la porte et il est parti.

Simone évoluait au milieu de la foule, servant des parts de tarte aux uns et aux autres et racontant à qui voulait l'entendre que, le lendemain de son arrivée en Californie, maman était allée rendre visite aux parents d'Annette dans leur maison, puisque papa était le cousin du père d'Annette et que, à ce titre, lui et maman avaient assisté au mariage des parents d'Annette, sans compter que Simone, quand elle était bébé, avait partagé le même parc à jeux qu'Annette – une photo immortalisait ce moment historique. Bien que maman n'ait pas vu Annette en personne quand elle était allée chez ses parents – une maison magnifique, soit dit en passant –, elle avait visité sa chambre, où ils conservaient ses souvenirs et ses affaires, parmi lesquels l'immense photo en couleurs encadrée d'elle et de Walt Disney posant devant le château de Cendrillon à Disneyland avec cette dédicace : *À la petite fiancée de l'Amérique et à sa merveilleuse famille ! Avec toute mon affection, « Oncle » Walt.*

Simone était en train de se vanter auprès d'une énième personne de la visite de maman chez les parents d'Annette quand Frances, qui sifflait comme une reine, a mis deux doigts dans sa bouche et assourdi tout le monde.

— Chut ! Ça commence ! a-t-elle crié.

Tout le monde s'est pressé autour de la télé, tout le monde sauf Frankie, qui tenait le câble pour qu'il n'y ait plus de neige sur l'écran. J'ai trouvé cette idée d'antenne humaine plutôt chouette.

— Pardon, pardon, ai-je répété en me frayant un passage jusqu'au comptoir.

Pour commencer, Art Linkletter a déclaré que le concours Pillsbury était à la cuisine ce que les jeux Olympiques étaient au sport, à cette différence près que les concurrents n'étaient pas des athlètes mais « les meilleurs cuisiniers des États-Unis ». Puis il a décliné les différentes catégories, expliqué le règlement et rappelé aux téléspectateurs le slogan de la marque Pillsbury : « Rien ne dit mieux l'amour qu'un plat qui sort du four. » Après quoi la caméra a pivoté vers l'immense salle du Hilton de Beverly Hills où s'alignaient des fours – cent, un par finaliste, deux finalistes par État – destinés aux quatre-vingt-dix-huit femmes et deux hommes qui tentaient de remporter les vingt-cinq

mille dollars du grand prix. Tous les candidats portaient le même tablier aux couleurs du concours de cuisine Pillsbury, y compris les deux hommes.

« À présent, je vous demande d'accueillir mon ami, vedette du grand écran et formidable animateur du *General Electric Theater*, a lancé Art Linkletter. Au fait, j'ai un scoop pour vous. La saison prochaine, il remplacera Stanley Andrews aux manettes de *20 Mule Team Borax's Death Valley Days*. Comme je vous le dis, mesdames et messieurs. Vous avez deviné ? J'ai nommé le très séduisant M. Ronald Reagan ! C'est à vous, Ronnie !

— Hé hé hé », a dit Ronald Reagan, à la manière de Mme Fréchette.

J'ai commencé par tourner la tête et fermer les yeux, persuadé que c'était le type dont la tête rebondissait sur les marches de l'escalier dans *Chut... chut, chère Charlotte*. D'un coup d'œil en coin, je me suis rendu compte que je m'étais trompé. (Plus tard, en vérifiant l'annonce du film dans le journal, j'ai appris que le type à la tête tranchée s'appelait Joseph Cotten.) Le boulot de Ronald Reagan consistait à faire le tour de l'immense salle – la salle de bal, selon Linkletter – avec un micro muni d'un très long câble et d'interroger les finalistes de chaque État. États qu'on pouvait identifier grâce au petit drapeau planté sur un piquet posé derrière chaque four General Electric. Une dame du Nebraska a expliqué qu'elle préparait un dessert appelé « Gratin d'Alaska façon Nebraska » et une autre a fait goûter son « Poulet en crapaudine » à Ronald Reagan. Au mot « crapaudine », je me suis penché vers Frances, qui se trouvait à côté de moi.

— Beurk ! Tu n'es pas près de me voir manger ça. Les crapauds sont des batraciens.

— Ce n'est pas du poulet au crapaud. C'est la façon de le préparer, espèce de crétin.

— C'est celui qui le dit qui l'est.

— Je suis du caoutchouc, tu es de la colle. Tout me rebondit dessus et sur toi se colle.

— Ah oui ? Tu es...

— Taisez-vous tous les deux et écoutez ! a dit papa en nous assenant une tape sur la tête.

« Voyons voir ce que mijotent les filles du Connecticut », disait Ronald Reagan au même instant.

Le public autour du comptoir s'est mis à siffler, a crié et s'est rapproché du téléviseur.

La caméra a zoomé sur Mme Parzych, l'autre finaliste du Connecticut. Elle a expliqué à Ronald Reagan qu'elle avait inventé son « Amour de tarte à la crème magique » en utilisant un reste de gâteau confectionné à l'aide de la préparation Pillsbury, auquel elle avait ajouté du fromage frais et de la crème fouettée qui avait tourné dans le réfrigérateur mais qu'elle s'était refusé à jeter en raison de son tempérament économe. Ronald Reagan a enchaîné :

« “Amour de tarte” ? Qui est votre amour ? »

Mme Parzych a répondu que c'était son mari, Stanley. Quelque chose m'échappait : pourquoi n'y avait-il personne devant le four d'à côté – le four de maman, forcément – et entendait-on le minuteur faire biiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiip !

J'ai tiré Frances par la manche.

— Où est maman ?

Ronald Reagan et moi avons dû communiquer par télépathie car Fran n'a pas eu le temps de me répondre qu'il demandait à Mme Parzych :

« Qu'est-il advenu de votre compatriote du Connecticut ? »

Mme Parzych a tripoté ses doigts et détourné les yeux avant d'expliquer que maman allait revenir d'ici quelques instants, mais qu'elle avait dû faire un petit tour aux toilettes.

— Nom de Dieu ! a hurlé papa devant tout le monde. Marie a la courante ! C'est toujours la même chose quand elle est sur les nerfs !

Papa devait l'être aussi, sinon pourquoi aurait-il déclaré devant soixante personnes et des brouettes que maman avait la diarrhée ?

En geste de soutien à sa « compatriote du Connecticut », Mme Parzych a éteint le minuteur, enfilé une paire de maniques écossaises et sorti du four le plat de maman. De la fumée s'en échappait et les croissants Pillsbury qui formaient la croûte étaient brûlés. Un silence de mort s'est abattu sur le buffet, brisé seulement par un « Oh ! Oh ! » dans le fond de la salle.

Et ensuite ? À la télé ? Maman est arrivée en courant par la droite. Sa choucroute vacillait sur ses bases, et derrière elle flottait une drôle de chose blanche qui m'a fait penser au drapeau que les personnages de western agitent en signe de reddition. En voyant maman foncer droit sur lui, Ronald Reagan a eu l'air affolé.

« Allons voir maintenant ce qui se mijote en Louisiane ! Les “Beaux gombos de Mimi” ! Ça m’a l’air délicieux, n’est-ce pas ? » a-t-il dit en détalant comme un lapin vers la dame de la Louisiane au lieu de marcher tranquillement.

Il se trouve que la chose blanche qui flottait derrière maman était en quelque sorte un drapeau de reddition. Une fois son affaire terminée, le papier toilette s’était pris dans les liens de son tablier et il était resté coincé dans la ceinture élastique de sa jupe-short. Avant même l’annonce des heureux gagnants – dans la catégorie de maman, le « Stroganoff de thon aux biscuits Pillsbury, la recette facile de Sandra » et le vainqueur toutes catégories du grand prix de vingt-cinq mille dollars, le « Brownie chocolat au lait croustifondant à la noix de coco » –, j’étais certain que la Buick Riviera modèle 1965 avec ses phares invisibles ne se garerait jamais devant chez nous.

Quand Art Linkletter a serré la main des gagnants, je n’ai pas pu m’empêcher de le huer. Simone m’en a balancé une au motif que j’étais mauvais joueur. Puis elle m’a demandé d’aller m’enquérir des desiderata de mes profs.

— Quels profs ?

J’ai regardé dans la direction que ma sœur indiquait. Sœur Fabian, sœur Lucinda et mère Philomène étaient au comptoir. Les bonnes sœurs de mon école au buffet familial ! Je nageais en plein cauchemar. Je ne voulais pas prendre leur commande, mais Simone et papa m’y ont obligé.

Sœur Lucinda désirait une part de tarte mais sans glace – à la pomme. Tant mieux, la myrtille était terminée. Mère Philomène avait envie d’une tout petite boule de glace mais pas de tarte. Quant à sœur Fabian, elle ne voulait rien du tout, merci.

— Je peux avoir leur part ? m’a demandé Christopher Creamcheese qui me collait toujours aux basques.

D’accord, à condition qu’il ne lèche pas son assiette, c’était mal élevé.

— Si c’est ma tarte, je lèche mon assiette.

— Dans ce cas, pas de tarte, ai-je répondu.

Bon, d’accord, il ne le ferait pas.

— Tu sais quoi ? Tu es bizarre, m’a-t-il déclaré une fois son assiette pleine.

— Toi aussi, ai-je rétorqué.

Il m'a tiré la langue et j'ai constaté qu'elle était recouverte de glace et de pâte. Mais au moins, il a cessé de me suivre.

— Dis-moi, Felix, tu dois être très fier de ta mère, m'a dit sœur Fabian.

Je ne savais pas exactement à quel moment elles étaient entrées, mais sans doute après que maman était sortie des toilettes avec une traîne en papier toilette et qu'elle avait fait peur à Ronald Reagan.

— Oui, ai-je répondu. Je veux dire, oui, ma sœur... mes sœurs. Et vous, ma mère.

— Je t'en prie, Felix, a dit mère Philomène. Et j'espère que tu sais combien nous sommes fières de toi.

— Euh ?

J'ignorais ce qui me valait leur fierté. N'empêche, c'était vraiment dommage que Rosalie n'ait pas été là, elle aurait été verte de constater que j'étais le destinataire du compliment, et pas elle.

Ce soir-là, au téléphone, maman, qui appelait de sa chambre d'hôtel – je les entendais aussi bien l'un et l'autre parce qu'ils hurlaient comme toujours en cas d'appel longue distance –, a confirmé que la tension nerveuse lui avait filé la courante juste avant le passage à l'antenne. Les autres concurrentes l'avaient consolée d'avoir brûlé sa Shepherd's Pie Italiano mais elle était mortifiée – à cause non seulement du plat calciné mais aussi du papier toilette. Les gens l'avaient-ils vu à la télé ? Pas du tout, a menti papa, on ne voyait que ta beauté – à son avis, elle était la plus belle de l'immense salle. Maman mourait d'impatience de rentrer à la maison.

« Moi aussi, mon roudoudou, j'ai hâte que tu rentres, a répondu papa. Je n'ai pas eu une vraie nuit de sommeil depuis ton départ », a-t-il ajouté en se tournant vers moi, et je ne pouvais pas lui en vouloir.

Car, ainsi que je l'avais craint en regardant *Chut... chut, chère Charlotte* avec Lonny ce jour-là, cette fichue tête de Joseph Cotten rebondissant dans l'escalier m'avait poursuivi la nuit en l'absence de maman. Certains soirs, elle m'empêchait de m'endormir et d'autres, elle me réveillait. Quel que soit le scénario, j'attendais un peu en écoutant le carillon de la pendule du rez-de-chaussée sonner les quarts d'heure, puis je finissais par me lever, j'allais dans la chambre de mes parents au bout du couloir et je tapotais l'épaule de mon père.

« Papa », je chuchotais.

J'attendais.

« Papa ? Hou hou ?... Hé ! PAPA ! »

À ce stade, je ne tapotais plus son épaule, je la bourrais de coups.

« Humf ? Quoi... ?

— J'y repense encore.

— À quoi... ?

— À la tête. »

Il cachait la sienne sous son oreiller.

« Dieu tout-puissant, Felix, comment faut-il que je te le dise ? C'est ton imagination. Retourne te coucher.

— Je ne peux pas. Sauf si tu...

— Écoute, ça fait trois nuits que je reste assis à côté de toi. J'ai besoin de dormir, Felix. Je vais finir zombie. »

J'avais vu un film de zombies à la télé peu de temps auparavant. Ils me faisaient peur aussi.

« S'il te plaît, papa. »

Papa m'a proposé une autre solution. Pour cette nuit et la prochaine – les deux dernières avant le retour de maman –, je pourrais dormir dans mon sac de couchage par terre dans leur chambre. Que s'est-il passé lorsque, la seconde nuit, Frances s'est faufilée dans la chambre et a fait rouler un melon vers moi en chantonnant : « Woooooouh Felix, c'est la tête ! Woooooouh ! » et que je me suis mis à hurler ? Papa s'est réveillé, une fois de plus il a piqué une crise contre Fran et l'a poursuivie dans toute la maison jusqu'à ce qu'il puisse lui mettre un coup de pied dans le popotin, à la manière du père de Zhenya avec sa fille dans la cour de récré, mais pas pour blaguer, comme M. Kabakov. Pas fort non plus. Et le lendemain ? En punition ? Frances a eu l'obligation de rentrer directement de l'école au lieu d'aller à l'entraînement de hockey sur gazon et de nettoyer toutes les vitres du rez-de-chaussée, à l'intérieur comme à l'extérieur, plus les contre-fenêtres qui n'en avaient pas besoin, à part celle sur laquelle j'avais écrit au beurre de cacahuète : *FF est passé par là* et *Salut Frances, ha ha*.

Après que maman est rentrée de Californie, la boîte aux lettres n'a pas désempilé de lots de consolation : boîtes de cacao Nestlé, rouleaux de papier d'aluminium gauffré Kaiser, une grande corbeille de confitures de chez Knott's Berry Farm, une étagère à épices, un mixeur électrique General Electric et ce nouvel ustensile de chez eux, un couteau électrique. En plus des lots de consolation, maman a reçu les

commentaires des juges sur sa Shepherd's Pie Italiano. (Les juges s'étaient fait leur idée la veille de l'émission, donc sans se baser sur le plat calciné.) Le premier avait trouvé la recette de maman *plutôt bonne et inventive*, le deuxième l'avait qualifiée de *succulente*, mais le troisième avait tordu le nez. Maman a supputé que c'était la femme juge avec le petit bibi et la veste à col de vison qui se croyait sortie de la cuisse de Jupiter. Elle avait écrit : *À mon avis, le mélange d'agneau haché et de maïs associé à la sauce tomate ne constitue pas un mariage heureux.*

Au moment où maman lisait ce commentaire dédaigneux, Simone était en train de se faire une mise en plis avec des canettes de jus de fruits en guise de bigoudis.

— Oh, je vois très bien le genre, a-t-elle dit en se mettant à l'imiter. L'agneau haché et la sauce « tôte » devraient divorcer.

Pendant un moment, la « tôte » est devenue une blague familiale. « Je te sers un jus d'orange ou de "tôte" ? » Ou le dimanche, au dîner : « Le mariage de sauce "tôte" et de macaronis aux boulettes de Marie est exquis, n'est-ce pas ? — Absolument, très chère. Maintenant, sois un amour et passe-moi le caviâr. »

Zhenya Kabakova a d'emblée conquis Mme Fréchette, sans doute en raison de leurs points communs : toutes deux bizarres, toutes deux étrangères, toutes deux incroyablement joyeuses malgré le statut de seconde classe que leur milieu leur avait attribué – dans le cas de Zhenya, ses « comrades » de classe et dans celui de Madame, les sœurs de la Charité. (En apportant un mot de Madame au bureau un après-midi, j'avais croisé dans le couloir sœur Cecilia et sœur Godberta, qui mettaient leur grain de sel partout, et j'en avais entendu une faire un commentaire peu charitable à l'endroit de « la Canadienne en pull-over moulant ».)

Lonny a été le deuxième à tomber sous le charme curieux de Zhenya, sans doute en raison de leur proximité en âge ou du fait que Zhenya avait une avance considérable sur ses camarades filles en matière de nénés, ou des deux. En classe, Zhenya était adorable, mais une fois dans la cour, elle était plutôt dessalée, presque autant que Lonny. Lonny s'était donné pour tâche de lui apprendre l'argot américain, un enseignement qu'elle prenait très à cœur.

— Répète après moi, lui disait-il. « Va te faire voir. »

— « Va te faire ivoire », répétait Zhenya.

Mais l'apprentissage se faisait dans les deux sens.

— À toi, Lunny. Répète : « *Ya zhópay chuvstuyu, chto menya sevodnya vyzovyet directora shkoly.* »

Lonny faisait de son mieux pour répéter ce qu'il avait entendu.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai dit ? a-t-il demandé.

— Ton popo te dit aller chez la direction aujourd'hui !

Lonny s'est tourné vers moi.

— C'est quoi popo ?

Je lui ai envoyé un coup de pied dans le postérieur.

— Oh ! J'ai compris ! s'est-il exclamé en riant. (Puis, à Zhenya :) Vas-y ! Encore une !

— OK. Répète après moi. « *Ón igráyet s Dúnkäy Kulakóvǎy.* »

Lonny s'est exécuté et a redemandé une traduction. Dans son anglais boiteux, Zhenya lui a expliqué que cela voulait dire s'astiquer le manche.

Lonny et Zhenya ne se tenaient plus de rire.

— Je ne pige pas, ai-je dit. Quel manche ?

— Zhenya vient de m'apprendre comment on dit « la veuve poignet », a expliqué Lonny – du moins a-t-il essayé.

J'ai haussé les épaules.

— Je ne pige toujours...

Lonny a mis sa main à sa braguette et mimé ce que Chino Molinaro appelait « se polir le chinois ».

— C'est bon, j'ai compris.

C'est alors que Zhenya a poussé un cri d'horreur feinte.

— Lunny, ha ha, tu es un *pizdăstradátil* ! a-t-elle déclaré en pointant du doigt le vous-voyez-ce-que-je-veux-dire de Lonny qui se dressait comme ce fameux matin où Simone s'était assise sur son coussin péteur et avait fait semblant de l'étrangler.

J'ai détourné les yeux et demandé à Zhenya ce qu'était un *pizda-truc*.

— Comment vous dites, déjà ? Un chaud garçon. Un garçon à part, qui a le même problème que Mique Jaiguair de Rauline Staune. « He can't get no satisfaction ». Les filles le regardent même pas.

Gêné par le doigt de Zhenya pointé vers sa braguette et par ses remarques, Lonny a tourné les talons et couru à la limite de la cour de récréation, courbé en deux. Puis, les mains agrippées à la clôture, il a

regardé passer les voitures. Et lorsque la cloche a sonné, il a été le dernier à rentrer.

— Lunny, vilain garçon ! lui a crié Zhenya dans l'escalier en se retournant. Où est la canne à pêche de ton pantalon ?

Finalement, elle était la plus délurée des deux.

Si c'était la maturité sexuelle de Zhenya qui avait éveillé l'intérêt de Lonny, ce sont ses prouesses sportives qui ont séduit les autres garçons de la classe de CM2. À la balle au prisonnier, elle lançait avec une force et une précision qui ont évincé les jumeaux Kubiak de leur place d'« attaquants ». Sauter à la corde avec les autres filles ne l'intéressait pas, d'ailleurs, personne ne l'invitait à le faire, elle jouait donc au base-ball avec les garçons. Base-ball qu'elle prononçait « bisebol ». Zhenya savait relayer, lancer et frapper. Ça, pour frapper, elle savait frapper.

— Aujourd'hui, je suis lanceur, d'accord ? demandait-elle.

À tel point que, lorsque les équipes se formaient, quel que soit le capitaine, Zhenya figurait toujours dans les premiers choix.

— Moi je joue bien au bisebol, hein, Fillix ? me demandait-elle. Je suis la meilleure que Miké Mousse, non ?

— Tu veux dire Mickey Mouse ?

— C'est ça. Miké Mouse, bon joueur de bisebol, non ?

— Sans doute, dans un dessin animé, ai-je répondu en haussant les épaules.

— *Niet*, Fillix. Pas les dessins animaux. Il joue pour Yinkiz de Bronx. Non Nous York.

— Ah, tu parles de Mickey Mantle.

Elle a ri de son erreur.

— OK, Fillix, je m'ai trompé. Miqué Manteau est joueur de bisebol. Mickey Mousse est un dessin animaux.

Un jour, elle a apporté le poids de lanceur de son père dans un étui en tissu bleu. À la récré, j'ai été vraiment content que Lonny lance le poids plus loin que nous tous. Franz Duzio et Ernie Overturf sont arrivés respectivement deuxième et troisième. Mais Zhenya a coiffé tous les garçons au poteau, moi compris. À la fin de la récré, sœur Godberta, qui était de surveillance, a confisqué le poids. Zhenya pourrait le récupérer en fin de journée mais ne devait plus l'apporter à l'école. Comme il fallait s'y attendre, aux annonces de fin de cours, sœur Philomène a informé tout Saint-Louis par haut-parleur que le

lancer de poids avait été ajouté à la liste des activités interdites, au même titre que se maquiller, écrire des choses désobligeantes sur ses camarades dans les cahiers d'écriture, se faire une coupe Beatles et, pour les filles, arracher la bride dans le dos des chemises d'uniforme bleues des garçons. De mon pupitre à la gauche du sien, j'ai entendu Zhenya marmonner :

— Pas de poids ? Keuneries. Cette école est nulle.

Rosalie Twerski menait la campagne des filles contre Zhenya. Elle lui reprochait son côté garçon manqué, sa gaieté inébranlable, ses fautes de grammaire et de prononciation et ses oreilles percées. (Contrairement au maquillage et au lancer de poids, les oreilles percées ne contrevenaient pas aux règles du code de conduite de Saint-Louis-de-Gonzague, sans doute en raison de leur similitude avec les automutilations des saints.) Un matin, Rosalie est arrivée à l'école armée d'un nouveau panneau. Il était intitulé : CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR SUR LE COMMUNISME – ET POURQUOI !!!! Au-dessous des charges innombrables pesant sur ces diables de Soviétiques, Rosalie avait dessiné le Kremlin en couleurs et collé devant celui-ci les photos des nouveaux dirigeants russes découpées dans un magazine, Alekseï Kossyguine et Leonid Brejnev, l'homme aux sourcils broussailleux. Chacun avait une bulle au-dessus de la tête. Dans celle de Kossyguine, on pouvait lire : *Nous conquerrons le monde !* et dans celle de Brejnev : *Nous allons envoyer la bombe atomique sur les USA, prendre le contrôle de votre pays et le convertir au COMMUNISME !* Encore aurait-il fallu être certain que notre nouvelle « camarade » et sa famille étaient bien membres du parti communiste mais, au vu des prouesses de Zhenya en cour de récré, pour nous, les garçons, la question ne se posait pas. Pas plus que pour Madame, manifestement, car elle a remisé le panneau de Rosalie dans le placard, non sans lui attribuer quelques bons points.

— Vous n'allez pas l'exposer ? a demandé Rosalie.

— Plus tard, *sans doute*, a répondu Madame.

— J'espère bien, parce qu'il m'a demandé beaucoup de travail.

— *Oui, mademoiselle*. C'est noté. Maintenant je te prierais de regagner ta place.

Rosalie a poussé un soupir écoeuré et rejoint son pupitre en levant les yeux au ciel et en grommelant quelque chose à propos du nombre d'heures qu'elle avait consacrées à son stupide panneau.

Le lundi matin précédant les vacances de Thanksgiving, l'éventail des sujets d'actualité abordés par mes camarades s'étendait de la flamme éternelle du président Kennedy qui avait attiré des milliers de visiteurs devant sa tombe au cimetière d'Arlington à l'occasion du premier anniversaire de son assassinat, à *Mariner 4* qui avait été lancée vers Mars avec succès, en passant par le Sud-Vietnam qui avait détruit un paquet de tunnels viêt-congs clandestins. Kitty Callah, fan absolue des Beatles, a raconté que selon un certain *Variety*, le groupe avait été classé premier de l'année, pour la bonne raison que son dernier quarante-cinq tours avait été numéro un du hit-parade pendant dix-sept semaines d'affilée et que, après *Mary Poppins*, *A Hard Day's Night* était le film qui avait rassemblé le plus de spectateurs.

Au moment de l'exposé où les questions sur le sujet d'actualité étaient autorisées, Marion Pemberton a levé la main et Kitty lui a donné la parole.

— Tu es sûr que ce sont les Beatles et pas les Four Tops ou les Supremes ?

— Je te garantis que ce sont les Beatles.

— Oh, la vache ! s'est écrié Marion, et trois ou quatre garçons ont ajouté en même temps que lui : Attends un peu que j'en touche deux mots à l'ANAPC !

Geraldine Balchunas était la dernière à faire son exposé. Elle avait choisi pour thème une expérience en cours à Hartford, appelée « télévision par abonnement » et qui consistait à payer pour avoir la télé au lieu de la recevoir gratuitement.

Au moment de l'exposé où les questions sur le sujet d'actualité étaient autorisées, j'ai levé la main.

Geraldine a tordu la bouche, pas franchement ravie.

— Felix ?

— Ce serait comme acheter de l'eau en magasin alors qu'on l'a au robinet.

— Oui, et alors ?

— Alors ? Pourquoi payer quelque chose qu'on trouve gratis ?

Geraldine a haussé les épaules. Qu'est-ce qu'elle en savait ? Comme plus personne n'avait de questions à lui poser, elle est retournée s'asseoir à sa place.

D'habitude, le lundi matin, nous avions religion après les sujets d'actualité, mais cette fois Mme Fréchette s'est levée en se caressant le

front.

— *Écoutez, s'il vous plaît.*

Elle avait deux sujets d'actualité personnels dont elle voulait nous entretenir. Elle a pris la craie et écrit au tableau *Suppléante* et *Tableaux vivants*.

— Quelqu'un a une idée de la signification de *suppléante* ? a-t-elle demandé en se retournant.

— Remplaçante ? a proposé quelqu'un.

— *Oui, très bien.* Une *suppléante* est une remplaçante.

Elle rentrait en train au Québec pour les vacances de Thanksgiving et ne serait donc pas présente mercredi pour la demi-journée de classe. Ce qui expliquait que nous allions avoir une *suppléante*. Jackie Burnham lui a rappelé que c'était elle la *suppléante*.

— *D'accord*, a concédé Madame. Mercredi prochain, vous aurez une *suppléante* de votre *suppléante*, hi hi hi. Et, *mes élèves*, si Dieu le veut, je vous retrouverai lundi en huit.

L'expression « si Dieu le veut » m'a fait penser au film que nous étions en train de regarder quand sœur Dymphna avait déraillé, *Marcelin, pain et vin*. Tout peut basculer en un clin d'œil, on est en pleine forme un jour et on est mort le lendemain, et Dieu le père annonce à votre famille ou à je ne sais qui : « Vous m'excuserez, mais j'avais besoin de lui (ou d'elle) au paradis. » Cela dit, je n'étais pas inquiet. À moins que le train de Madame déraile à proximité d'une falaise quand elle reviendrait du Canada, elle serait de retour après Thanksgiving comme prévu.

MaryAnn H. (pas MaryAnn S. ou MaryAnn V., les deux autres MaryAnn de la classe) a demandé à Madame qui allait la remplacer. Il faisait peu de doute que ce serait sœur Marie Agrippine. Toute la classe, sauf Zhenya, qui n'avait pas encore reçu de coup de règle et ne s'était pas fait pincer, a râlé. Madame a agité un doigt courroucé mais elle souriait.

— À présent, a-t-elle poursuivi en désignant l'autre chose écrite au tableau. Qui peut me dire ce que signifie *tableau vivant* ?

J'ai reconnu le terme qui figurait sur son « bulletin de notes ». J'ai levé la main.

— Une nappe ? ai-je demandé.

— Une nappe ? a répété Mme Fréchette, interloquée. *Non, non.*

Personne n'ayant d'autre proposition à faire, Madame nous a

expliqué ce qu'était un *tableau vivant* et nous a annoncé que nous, classe de CM2, aurions un rôle prépondérant à jouer dans le prochain spectacle de Noël. Notre classe allait présenter une série de quatre *tableaux vivants* en complément des intermèdes musicaux proposés par l'orchestre des quatrièmes de Saint-Louis-de-Gonzague, le chœur des cinquièmes et la chorale des sixièmes.

— Mais vous, *mes amis*, vous serez le clou du spectacle !

Madame nous a affirmé que dans sa province d'origine et, dans une moindre mesure, à Montréal, elle avait acquis pas mal d'expérience en matière de théâtre et qu'on lui demandait aujourd'hui de mettre en scène les premiers *tableaux vivants* de Noël de Saint-Louis-de-Gonzague. Il semblait me rappeler que, sur son « bulletin de notes », mère Philomène ne lui « demandait » rien du tout mais y réfléchissait.

— Ce sera passionnant ! a-t-elle promis. Quand le rideau s'ouvrira sur vous, mes enfants, *en costume*, immobiles comme des statues, incarnant les différentes scènes de *l'histoire de la Nativité*, vous entendrez les soupirs émerveillés du public !

À notre retour des vacances de Thanksgiving, nous aurions beaucoup de choses à discuter et à faire, mais en tout état de cause, elle pouvait déjà nous annoncer que les quatre tableaux vivants en question seraient : l'Annonciation, l'étoile de Bethléem repérée par les bergers, les Rois mages venant visiter l'Enfant Jésus et l'apothéose : une Nativité qui réunirait des bergers, des anges, les Rois mages, la Sainte Famille, bien sûr, et enfin, et ce n'était pas le moindre, le petit joueur de tambour, hi hi hi. (Madame m'a regardé en disant cela.)

Avant qu'elle ait fini sa phrase, des mains se sont levées.

— *Oui, monsieur ?*

— Et le Père Noël ? a demandé Monte Montoya.

— *Non, non.* Le Père Noël n'était pas présent à Bethléem cette nuit-là, hi hi hi. Par conséquent, il ne fera pas partie de nos *tableaux*. *Oui, mademoiselle ?* a-t-elle dit à Susan Ekzian.

— Y aura-t-il des animaux ?

— On verra. Des animaux vivants ? J'en doute. Mais faites travailler vos méninges, *mes amis*. Comment pourrions-nous représenter des vaches, des moutons, des ânes et des chameaux ?

Ernie Overturf a dit que son père pourrait découper des animaux à la scie circulaire dans du contreplaqué et a proposé de les peindre lui-

même. Madame a applaudi et dit que ce serait *magnifique*.

En voyant Rosalie Twerski lever la main, j'ai su ce qui allait suivre.

— Je pourrai être Marie ?

Madame n'avait pas encore pris de décision concernant la distribution, mais elle comptait y réfléchir pendant les vacances et nous en parlerait à son retour.

Et qui va faire l'Enfant Jésus ? voulait savoir Margaret Elizabeth McCormick, qui proposait son neveu de trois mois pour incarner le rôle.

Recourir à un nourrisson risquait de poser quelques problèmes, a répondu Madame. Sans doute nous servirions-nous d'un accessoire – une poupée. Margaret Elizabeth en avait aussi à disposition.

— *Eh bien !* Nous reparlerons de nos *tableaux vivants* plus tard, a dit Madame. Pour l'instant, sortez s'il vous plaît vos *livres de mathématiques* afin que je puisse voir si vous avez compris comment soustraire des fractions, hi hi.

Comme l'avait annoncé Madame, le mercredi après-midi, veille des vacances de Thanksgiving, elle était partie, remplacée par sœur Marie Agrippine, l'exécutrice des basses œuvres qui, les mains croisées devant elle, le regard mauvais, semblait dire : Essayez un peu de faire quelque chose, et je vous ferai passer l'envie de recommencer.

Bien sûr, tout cela échappait à Zhenya Kabakova qui, en milieu de matinée, s'est levée pour aller tailler son crayon à l'autre bout de la salle – un acte parfaitement légal dans une classe supervisée par Mme Fréchette, mais inacceptable, voire inconcevable, aux yeux de sœur Marie Agrippine.

— Jeune fille ! a-t-elle crié. Où vas-tu comme ça ?

Zhenya lui a montré son crayon.

Sœur Marie Agrippine lui a fait remarquer qu'elle ne connaissait pas la langue des signes et l'a priée de bien vouloir s'exprimer.

Zhenya a haussé les épaules et jeté un regard circulaire à ses « comrades », puis elle s'est tournée vers la suppléante de Madame.

— Taille-crillon, a-t-elle dit. Mon crillon a besoin.

Sœur Marie Agrippine s'est levée de son bureau et s'est avancée vers Zhenya. Toute la classe s'est préparée à l'affrontement.

Côté taille, Zhenya battait sœur Marie Agrippine d'une tête au moins et, contrairement à son adversaire ventripotente et portant

bajoues, elle était de constitution robuste et musclée. Ce qui se préparait s'apparentait au combat de David contre Goliath, et il était difficile de déterminer qui était qui.

— Je suis sans doute victime d'une amnésie temporaire, a déclaré la sœur d'un ton sarcastique, je ne me rappelle pas t'avoir donné la permission de te lever pour aller au taille-crayon.

— Pas besoin, lui a rétorqué Zhenya. Pourquoi vous faites des problèmes ?

— Le problème, c'est que tu es irrévérencieuse et que c'est intolérable, jeune fille ! a rétorqué sœur Marie Agrippine en se rapprochant davantage.

Leurs visages n'étaient plus séparés que de quelques centimètres.

C'est le moment qu'a choisi Zhenya pour utiliser une des expressions que Lonny Flood lui avait apprises :

— Va te faire ivoire.

Toute la classe s'est figée – un *tableau vivant* aux yeux horrifiés. Tout le monde sauf Rosalie, bien sûr.

— Elle vient de vous dire que vous pouviez disposer.

— Ah, oui ! Vraiment ! a dit sœur Marie Agrippine.

Sur quoi elle a pris son élan et giflé Zhenya à toute volée.

Zhenya n'en est pas revenue. Elle a frotté sa joue cuisante. Puis elle a pris son élan et a balancé à sœur Marie Agrippine un coup de poing assez fort pour faire perdre l'équilibre à la vieille bique, qui s'est effondrée sur le pupitre d'Eugene Bowen. En tentant de se relever, la sœur est retombée, cette fois sur les genoux du même Eugene. Rosalie s'est levée d'un bond, a foncé à la porte du fond et s'est précipitée dans l'escalier pour aller cafter au bureau.

On aurait pu penser que le geste de Zhenya lui vaudrait d'être expulsée, ou du moins renvoyée définitivement. Mais ce ne fut pas le cas. La responsabilité de l'agression de sœur Marie Agrippine ne fut pas imputée à Zhenya mais à la barrière linguistique et à l'incompréhension culturelle. Sœur Agrippine fut mutée pendant les vacances de Thanksgiving dans une maison de retraite pour religieuses catholiques de Galilee, Rhode Island. J'avais de la peine pour les vieilles bonnes sœurs que Marie Ag allait probablement traiter comme elle nous avait traités, mais j'étais content pour ma classe et pour moi. Zhenya avait mis fin au règne de terreur de sœur Marie Gestapo. Et puis, avec un peu de chance, elle n'aimait torturer que les enfants.

À la reprise des cours le lundi suivant, d'autres choses avaient changé. Mme Fréchette est arrivée en talons hauts à motif léopard, coiffée d'un béret rouge qu'elle portait à l'intérieur comme à l'extérieur sur une nouvelle coupe de cheveux « à la caniche ». En tant que metteur en scène des prochains *tableaux vivants*, elle avait adopté une attitude purement professionnelle. Au cours de nos quatre jours et demi de récréation, Lonny était devenu en quelque sorte le « pitit ami » de Zhenya. Un tiers des filles étaient rentrées de vacances avec des nattes ou une queue-de-cheval. Trois filles – deux des MaryAnn plus Nancy Whitely – avaient essayé le traitement à la mayonnaise pour les cheveux et le pratiquaient depuis de façon régulière. Et pas moins de sept filles s'étaient fait percer les oreilles avec des petits fils d'or – qu'elles appelaient des « démarreurs ».

Même Rosalie Twerski s'était transformée. Ce lundi matin, elle est entrée en classe les jambes rasées – la gauche ornée de deux pansements et la droite de trois. Quel choc ! Elle s'était fait percer les oreilles aussi et portait de minuscules crucifix en or à ses lobes perforés. Encore plus scandaleux, elle était descendue de la Chrysler Newport bordeaux de sa mère coiffée d'un béret vert anis de style Carnaby Street – et elle portait un soutien-gorge ! Au début, j'ai pensé qu'elle se moquait de Zhenya – suggérant qu'elle était déguisée comme pour Halloween. Puis je me suis rappelé l'esprit de compétition qui rongait Rosalie et j'ai compris ce qu'elle mijotait : si elle ne pouvait damer le pion à cette étrangère importune dont la popularité était montée jusqu'à la stratosphère depuis qu'elle avait frappé et chassé le fléau de Saint-Louis, elle devait à tout prix essayer de la surpasser.

La course était ouverte. Les *tableaux vivants* approchaient. Le rôle de la Sainte Vierge Marie était en jeu.

1. Fromage à tartiner.

Rôti

Lundi 7 décembre 1964. J'avais attendu cette date depuis des semaines, sans me douter un instant qu'elle marquerait à jamais Felix Funicello du sceau de l'infamie.

Mes camarades appelaient eux aussi de leurs vœux ce lundi 7 décembre car, comme prévu, Madame annoncerait les noms des heureux interprètes de nos *tableaux vivants* après les sujets d'actualité et la récré. Mais de mon point de vue, connaître la distribution d'un spectacle de Noël qui ne se déroulerait pas avant deux semaines ne rivalisait pas d'importance avec ce qui m'attendait l'après-midi même. J'étais arrivé à l'école ce jour-là non pas en uniforme de Saint-Louis mais en marin. (Les midshipmen avaient la permission de venir à l'école dans leur uniforme lorsqu'ils devaient se retrouver après les cours.) Le sujet d'actualité que j'avais choisi d'évoquer était le voyage en car que j'effectuerais six heures plus tard pour aller à Hartford en compagnie de mes camarades afin de figurer dans le *Ranger Andy Show* sur la troisième chaîne. J'avais passé le week-end à prévenir tous les voisins de ma première apparition télévisée et demandé à papa d'afficher le panonceau que j'avais rédigé pour alerter les habitués du buffet. Mais il avait refusé de déplacer à nouveau notre télé et de servir gratuitement de la tarte, au prétexte d'une part que porter des choses lourdes risquait de lui valoir une « crise sacro-iliaque », d'autre part qu'il ne voulait pas habituer les clients à manger à l'œil.

— Ah, s'est écriée Madame. D'abord ta mère, et maintenant c'est toi qui passes à la télévision !

— Oui. Plus ma cousine au troisième degré, Annette Funicello, qui a fait des millions d'apparitions à la télé. (Je me suis tourné vers mes

camarades :) Quelqu'un a une question ?

Zhenya en avait une.

— C'est quoi Nanette Fournil Chino ? (Pour Zhenya, j'étais Fillix Fournil Chino. Par exemple, quand on formait les équipes à la récré elle disait : « OK, je choisis Fillix Fournil Chino. »)

— Quand Annette était petite, elle faisait partie du *Mickey Mouse Club* à la télé, et aujourd'hui c'est une vedette de cinéma.

— Vraiment ? Vedette de sinima ? Ça alors, Fillix ! Ta cousine est une grosse pointure ?

J'ai acquiescé.

— Une autre question ?

Rosalie a levé la main.

— Oui ?

Elle n'était pas à sa place mais au poste de premier secours près du taille-crayon, poste qui avait été mis en place pour les filles dont les oreilles percées s'étaient infectées.

— Une seconde, a-t-elle dit en imbibant d'alcool deux boules de coton qu'elle a appliquées sur ses lobes rouges et suintants.

Mais au lieu de me poser une question sur mon sujet d'actualité, elle s'est tournée vers Zhenya avec un sourire factice.

— Zhenya, je voulais juste te faire remarquer que ça se prononce « cinéma » et non « sinima », comme « cilice » par exemple. Répète après moi : « cinéma ».

De sa place au fond de la classe, Franz Duzio, qui n'avait jamais vraiment maîtrisé l'art du chuchotement, s'est demandé quasi à voix haute qui était mort, pour que Rosalie prenne la place du prof.

— « Sinima », a dit Zhenya.

Rosalie a secoué la tête.

— « Cinéma », essaye encore une fois.

— « Si... nima ».

— Enve... nima, a marmonné quelqu'un, faisant rire la classe.

Rosalie a souri avec une patience condescendante, puis elle a promis à Madame d'aider Zhenya à améliorer sa prononciation pendant les récré. Zhenya a secoué la tête.

— *Niet*. À la récri, je joue au bisebol ou à la bol à prisonnier.

En tant qu'élève d'une école religieuse, je connaissais parfaitement l'histoire de la crucifixion de Jésus et savais pertinemment que le baiser ou le sourire d'un « ami » pouvait se révéler perfide. Pour

défendre Zhenya, je me suis donc moi aussi fendu d'un sourire à ma Némésis.

— Au fait, Rosalie, ça me rappelle qu'on ne dit pas « pitnique » mais « pique-nique ».

Le sourire de Tocardeski a viré au jaune.

— Oui et alors ?

— Tu prononces toujours « pitnique ».

— Certainement pas !

— Si, si, Rose, a renchéri un des invincibles jumeaux Kubiak.

Plusieurs garçons ont acquiescé et certaines filles leur auraient volontiers emboîté le pas si Rosalie n'avait pas exercé un tel pouvoir. Geraldine s'est précipitée aux côtés de sa meilleure amie.

— Si elle disait « pitnique », je le saurais, je passe les trois quarts du temps chez elle !

— *Eh bien, mesdames et messieurs*, ça suffit. À présent...

Sans tenir compte de l'intervention de Geraldine ni de celle de Madame, j'ai continué à cuisiner Rosalie.

— Répète après moi : « J'apporterai de la salade de pommes de terre au pique-... nique de l'école. »

Du coin de l'œil, j'ai vu Madame dissimuler un sourire derrière sa main.

— Je ne répéterai rien, a dit Rosalie. Je sais très bien que c'est « pique-nique », alors ferme-la, Dondi.

Cette fois, Madame est intervenue pour de bon, histoire de rappeler à Rosalie que dire à un camarade de « la fermer » était puni d'un zéro. Puis elle a ouvert son carnet de notes sans tenir compte des récriminations de Rosalie, qui prétendait ne pas m'avoir dit de la fermer mais me l'avoir suggéré – si je voulais bien. Madame s'est levée pour écrire « pique-nique » en français au tableau.

— Termine ton exposé, *monsieur*, *s'il te plaît*, m'a-t-elle dit.

— D'autres questions ?

Cette fois, c'est Geraldine qui m'a cherché.

— En participant à l'émission de cet après-midi, tu n'as pas peur de détraquer la caméra tellement tu es laid et d'être obligé de la rembourser ?

Aucun des garçons n'a ri, mais plusieurs filles, oui. Mme Fréchette a pris ma défense – ou du moins a tenté de le faire. J'aurais préféré qu'elle s'en abstienne.

— C'est assez, *mademoiselle*. Je suis certaine qu'aucune caméra ne sera cassée. Et vous conviendrez que *monsieur Felix* n'a rien d'un jean-foutre dans son uniforme.

Le murmure outré de Lonny a fusé du fond de la classe :

— Non mais, je rêve, ou j'ai bien entendu ce que j'ai entendu ?

Je ne voyais pas ce qui le mettait dans cet état.

— C'est l'heure de la récréation, *mes élèves*, a fait remarquer Madame avec un soupir de soulagement. Après cela, nous parlerons de nos *tableaux vivants*. Vous pouvez vous lever !

Certaines filles sont allées chercher leur corde à sauter au vestiaire, quand d'autres se dépêchaient de se frotter les oreilles à l'alcool. Les garçons quant à eux ont sorti les battes, les balles et les bases du placard et ont poussé les filles pour descendre l'escalier.

— Au fait, elle a dit quoi, Madame, tout à l'heure ? ai-je demandé à Lonny en sortant du bâtiment.

Il a éclaté de rire.

— Tu connais le sens de « foutre », non ?

Je savais très bien ce qu'était un jean-foutre. Un gus pas très recommandable. Lonny a ri à s'en tenir les côtes.

— Mais enfin, c'est de la jute !

— C'est quoi la jute ?

— Bon sang, Felix, tu n'as donc jamais mouillé tes draps ?

De quoi me parlait-il au juste ?

— Pas depuis que j'étais petit.

Cette fois, le fou rire l'a fait tomber à genoux. Je ne pigeais toujours pas l'objet de son hilarité mais j'ai enfin compris qu'il relevait du domaine des choux et des roses. Bien sûr, c'était la faute de papa si j'étais aussi ignorant. Sa leçon d'éducation sexuelle s'était résumée à l'affaire des fontaines publiques. Si je voulais un jour comprendre le fin mot de l'histoire, j'avais intérêt à tendre l'oreille dans le bus scolaire – à jouer les Sherlock Holmes en quelque sorte.

Dans la cour, tout le monde se demandait qui, de Rosalie ou de Zhenya, obtiendrait le rôle de Marie après la récré. Depuis le retour des vacances de Thanksgiving, la classe s'était plus ou moins scindée en deux clans. La plupart des filles soutenaient la candidature de Rosalie et la plupart des garçons, celle de Zhenya. Les deux avaient à leur façon mené campagne pour l'obtention du rôle. Zhenya avait défait ses nattes et portait désormais ses longs cheveux châains

(soyeux pour cause de mayonnaise) lâchés et j'avais remarqué qu'elle montait à présent le son quand nous récitons le rosaire : « Vous êtes bénie entre toutes les flammes et Jisus, le fui de vos entrailles, est béni. » Rosalie avait laissé un mot anonyme tapé à la machine sur le bureau de Madame. (Elle en était forcément l'auteur, même si elle n'avait pas avoué lorsque Madame avait sommé le coupable de se dénoncer.) Le mot disait que les communistes étaient athées, et à ce titre ne devaient pas être autorisés à célébrer Noël. En plus du mot, Rosalie s'était mise à venir à l'école affublée d'une écharpe – mais pas enroulée autour du cou, drapée autour du visage comme un voile. Lonny, qui dans le tirage au sort pour la Vierge Marie avait pris le parti de sa « pitite amie », a défié Rosalie Nez-en-Patate.

— Comment se fait-il que tu portes ce machin ridicule ?

Rosalie a fait semblant de tousser, prétendant qu'elle avait un rhume de cerveau très virulent et que sa mère l'obligeait à se couvrir la tête en raison des courants d'air dans la classe.

— C'est ça, tu as un rhume de cerveau, et moi je suis le « leader of the pack¹ », le chef des motards, s'est esclaffé Lonny en prenant la pose du motard et en émettant des *vroum, vroum, vroum*.

Twerski lui a rétorqué qu'il était plutôt le leader des demeurés.

Certes, la remarque de Rosalie ne seyait pas à une postulante au rôle de Marie, mais le comportement de Zhenya dans la cour vingt minutes seulement avant l'annonce officielle de Madame s'est révélé moins conforme encore. J'étais en train de faire mes choix en tant que capitaine de l'équipe de base-ball désigné pour la journée, quand le père Hanrahan est apparu à l'autre bout de la cour, dribblant sous le panier de basket.

— Qui veut jouer avec moi ? a-t-il crié.

— Moi ! ont hurlé tous les garçons en jetant leurs gants et en se précipitant à sa rencontre.

Le père Hanrahan était la seule personne sympa de tout Saint-Louis – il nous laissait même l'appeler Jerry si nous en avions envie – et sa présence dans la cour de récré équivalait à celle de Bill Russell ou de John Havlicek. Mais Zhenya, qui adorait le « bisebol » et la « bol à prisonnier », n'avait aucun goût pour le « bazkitbol ». Après un regard en direction des filles qui sautaient à la corde, elle s'est éloignée vers la clôture. Lonny, le plus âgé et le plus grand de nous tous, était le meilleur basketteur de la classe.

— Hé ! Tu ne joues pas avec nous ? ai-je crié en voyant qu'il rejoignait Zhenya.

— Non !

Une minute plus tard, Zhenya était lovée au creux de son épaule. Et deux minutes après, Lonny et Zhenya s'embrassaient, baiser ordinaire ou à la française, impossible de le savoir.

Les filles ont lâché leurs cordes à sauter et se sont agglutinées pour mieux voir ce qui se passait du côté de la clôture. Le père « Jerry » et la moitié des garçons, qui ne se doutaient de rien, ont continué à jouer mais l'autre moitié fixaient, médusés, Lonny et Zhenya. C'était le spectacle le plus choquant auquel notre classe assistait depuis le ramponneau que Zhenya avait balancé à sœur Marie Agrippine. En me retournant une seconde vers le bâtiment, j'ai aperçu les élèves de CE2 de sœur Cecilia le visage collé aux fenêtres. Comme à son habitude, sœur Cecilia devait être en train de bavasser dans le couloir avec sœur Godberta. Si les déchaînements de passion qui avaient lieu dans la cour échappaient aux deux bonnes sœurs du deuxième étage, ce n'était pas le cas de mère Philomène. La fenêtre de son bureau au premier étage s'est ouverte avec un grand *bang* et mère Philomène a agité la cloche avec une vigueur semblable à celle que maman mettait à secouer le thermomètre avant de me le glisser sous la langue lorsque j'étais malade.

— Evgueniya Kabakova et toutes les filles de CM2 doivent se présenter sur-le-champ à la sortie de secours sur le côté du bâtiment pour un conseil de classe d'urgence avec sœur Fabian ! a-t-elle hurlé. Lonny Flood est convoqué au bureau et les garçons qui ne jouent pas au basket-ball avec le père font le tour de la cour en courant. *Maintenant !*

Quand la cloche a sonné la fin de la récré, ruisselant de sueur et hors d'haleine au terme des tours de cour, j'ai monté l'escalier aux côtés de Zhenya qui semblait à la fois au bord des larmes et révoltée.

— Pourquoi vous avez été convoquées à un conseil de classe d'urgence ? ai-je chuchoté, comme si je ne connaissais pas déjà la réponse.

— Elles connaissent que quoi aux embossades avec le garçon ces pingouins ? m'a répliqué Zhenya en guise de réponse.

J'ai appris le fin mot de l'histoire sur la causerie de la sortie de secours grâce à Susan Ekizian en m'arrêtant au robinet. Mère Phil

s'était adressée aux filles de CM2 et plus particulièrement à Zhenya en direction de laquelle elle avait agité un doigt courroucé. Les jeunes filles qui restaient pures pour leur futur mari avaient beaucoup plus de chances de rencontrer ce fameux mari en faisant la queue pour se confesser, et Dieu les récompenserait en leur accordant un mariage heureux ainsi que de beaux enfants. De même, elle les avait averties que toute fille qui « inciterait un garçon au péché » prendrait un aller simple pour l'enfer. La réunion s'était terminée par la récitation de la profession de foi de la Ligue catholique pour la vertu : faire preuve de tempérance, repousser toute tentation de comportement lascif et condamner tout film offensant la morale chrétienne.

Madame n'était pas dans la salle à notre retour de la récré et les filles étaient en effervescence, persuadées que le rôle de la Sainte Vierge Marie de nos *tableaux vivants* n'échapperait désormais plus à Rosalie. Mais qu'advenait-il de Lonny ? Les sœurs étaient-elles en train de le torturer ? L'obligeaient-elles à lire le fascicule de Monseigneur Muldoon assis en face de lui ? Pas à voix haute, j'espérais – Lonny n'était pas un fervent adepte de la lecture à voix haute. Mais en me levant pour aller tailler mon crayon, je l'ai aperçu dans la cour en compagnie du père Hanrahan qui menait la conversation. Lonny hochait la tête en signe d'assentiment à toutes ses paroles et leurs échanges étaient ponctués de passes de ballon. Puis ils ont arrêté de parler et ont joué en tête à tête.

Madame est revenue en sentant la cigarette et le parfum au muguet dont elle venait de s'inonder. Je m'étais imaginé qu'elle se contenterait d'annoncer ses choix, mais elle avait préparé quelque chose pendant la récré. Le planisphère était déroulé devant le tableau noir, Madame s'est approchée et, avec une certaine emphase, a tiré dessus d'un petit coup sec.

— *Voilà !* a-t-elle dit.

La distribution des rôles était écrite au tableau.

La plupart des choix de Madame étaient consternants, à deux exceptions près. J'interpréterais le Petit Joueur de tambour dans le tableau de la Nativité et Marion Pemberton, le seul gosse de couleur de la classe, tiendrait le rôle du seul Roi mage de couleur. En revanche, Franz Duzio, qui cumulait des centaines d'heures de colle, dans celui de l'ange Gabriel ? Lonny Flood dans celui de Joseph ? Encore plus extravagant, ni Rosalie Twerski ni Zhenya Kabakova

n'incarneraient la Sainte Vierge Marie, elles se contenteraient d'être d'humbles bergères. Totale erreur de casting, Madame avait désigné pour jouer la Vierge Pauline Papelbon, une petite boulotte timide aux lunettes en ailes de papillon ! Les pestes de la classe la surnommaient « sœur Marie Chips », en raison de son goût prononcé pour celles-ci. Je me suis tourné vers mes camarades. Zhenya semblait indifférente, Rosalie était scandalisée, Pauline Papelbon a pris quelque chose dans son pupitre et l'a mis dans sa bouche. Il n'est pas impossible qu'elle ait souri.

Alors que l'humiliation de ma mère avait été diffusée sur l'ensemble du territoire, le *Ranger Andy Show* n'était qu'une émission régionale. Cela dit, si je me réjouissais autant de passer à la télévision, c'était en partie parce que j'avais chevillé au corps le désir de venger ma mère. Mon triomphe télévisuel effacerait à jamais le souvenir de la catastrophe du concours de cuisine Pillsbury. Dans le studio, les enfants étaient installés sur trois rangées de gradins, mais il arrivait que Ranger Andy fasse appel à l'un d'entre eux comme petite main. Admettons par exemple qu'un magicien soit l'invité d'honneur, un enfant qui levait rapidement la main pouvait être sélectionné pour venir sur le plateau servir d'assistant au magicien. Ou qu'un zoologue du Muséum d'histoire naturelle ait un serpent enroulé autour du bras : il pouvait solliciter un enfant pour vérifier que le serpent avait bien la peau douce et fraîche, et non rugueuse et pleine d'écailles. Et bien sûr, en plus de l'aide apportée à l'invité de marque, Ranger Andy demandait chaque jour à un volontaire de lui tendre le sac de courrier dans lequel il choisissait une ou deux lettres d'enfants pour répondre à leurs questions.

J'étais le seul midshipman, de Saint-Louis-de-Gonzague. (Pour pouvoir intégrer ce corps, il fallait que son père ait fait partie de l'US Navy, comme papa, ou des gardes-côtes, ou des marins-constructeurs.) Dans notre escouade, les autres enfants – les deux Michael M. (Morosky et Morrison), Howie Slosberg, Peter Goldberg, Denny Dermody, Marty Andreadis, Terrence Evashevski et Danny Baldino – fréquentaient tous l'école publique (ou, comme l'appelait Lonny, l'école « pubique »).

Pauvre Danny. Au cours du trajet en car pour Hartford, il a eu mal au cœur et s'est vomi dessus. Nous avons tous retenu notre respiration

pour ne pas vomir à notre tour à cause de l'odeur, et de la vue aussi. M. Dean et M. Agnello ont dû demander au chauffeur de s'arrêter dans une station-service pour nettoyer l'uniforme de Danny, sinon il n'aurait pas pu participer à l'émission. Et pendant qu'ils étaient aux toilettes, nous avons commencé à chanter : « Un kilomètre à pied, ça use, ça use ». Nous en étions à quatre-vingt-dix-huit ou quatre-vingt-dix-neuf kilomètres quand le chauffeur a piqué une crise. Il s'est levé et nous a hurlé de nous taire, ou bien il faisait demi-tour et nous ramenait chez nous sans passer par la case *Ranger Andy Show*. Tout le monde l'a bouclé et a regardé ses chaussures. Lorsque M. Agnello et M. Dean sont remontés dans le car avec Danny – le devant de son uniforme trempé à cause du nettoyage –, le chauffeur s'était calmé. Il a démarré et nous avons repris la route d'Hartford.

Hartford était une grande ville avec des gratte-ciel et des embouteillages. Pour aller au studio, le car avançait à deux à l'heure, mais nous sommes arrivés à temps. Le chauffeur a ouvert la portière et nous sommes tous descendus. Le bâtiment de la chaîne de télévision était tout en verre et ne comptait pas moins de quatre millions d'étages. Nous nous sommes entassés dans un ascenseur manœuvré par un liftier en uniforme rouge avec une petite moustache filiforme, qui a siffloté pendant l'ascension. En dépit du nettoyage, l'uniforme de Danny Baldino sentait toujours. Du moins, je le sentais parce que j'étais collé contre lui. Le devant était encore mouillé, bien que, dans le car, M. Agnello ait ouvert la vitre du côté de Danny afin qu'il respire de l'air frais et puisse sécher. Ses lèvres étaient devenues bleues et il s'était mis à claquer des dents car la température était glaciale – au point que nous avons tous enfilé notre caban, tous sauf lui.

Dans le studio, le réalisateur nous a montré comment entrer et nous asseoir lorsque, un peu plus tard, Ranger Andy dirait : « Mais qui vois-je arriver ? » Il nous a demandé aussi de regarder droit devant nous au moment où nous donnerions notre nom, et pas en l'air, où un micro se déplacerait de l'un à l'autre, parce que les téléspectateurs, ne voyant pas le micro, se demanderaient forcément vers quoi ces enfants lorgnaient. Deux autres groupes passaient en même temps que nous dans l'émission, une troupe de guides et des enfants d'une école hébraïque. Nous nous sommes installés sur les gradins (notre groupe des midshipmen au dernier rang). La lumière des projecteurs était

aveuglante et je mourais de chaud dans mon uniforme. À la télé, le décor passait pour une véritable cabane en bois, mais de visu, tout était factice, la cabane n'était pas en bois mais en carton, même le bureau d'Andy était en trucmuche – en aggloméré, dont papa disait que c'était de la daube.

Quand Ranger Andy est apparu, je l'ai trouvé plutôt agréable mais plus vieux qu'à la télé, un peu chiffonné. Et il était maquillé, il avait du fard sur ses joues « bleues », comme disait maman. Et puis, ses dents étaient jaunes. Dès que l'émission commençait, il ne fallait plus faire de bruit, nous a-t-il prévenus, car nous étions en direct. Si d'aventure l'un d'entre nous parlait quand ce n'était pas son tour, l'émission serait nulle. (Il n'a pas dit « nulle », mais il le pensait.) À la question : qui voulait apporter le sac de courrier pendant l'émission ? Michael Morosky et moi nous sommes portés volontaires en premier. Voyant Ranger Andy se tourner vers moi, j'ai cru être l'heureux élu, mais finalement il a choisi Michael.

En plus des trois groupes d'enfants, Ranger Andy recevait un type qui avait apprivoisé un raton laveur appelé Felix. Ce qui a fait beaucoup rire tous les midshipmen, sauf moi.

Puis le réalisateur a dit :

— Trois, deux, un... on est à l'antenne !

Pour commencer, Ranger Andy a chanté la chanson de la cabane du Ranger en s'accompagnant au banjo. Je connaissais les paroles pour les avoir entendues dans l'émission que je regardais lorsque mes sœurs n'étaient pas encore rentrées du lycée. Une fois à la maison, elles se liguèrent contre moi et finissaient toujours par mettre leur stupide émission, *Bandstand*, sur laquelle elles dansaient ensemble. (Pour les slows, c'était toujours le même scénario : Simone faisait la fille, Frances faisait le garçon et guidait sa sœur.) Enfin bref, voici les fameuses paroles de la chanson de la cabane du Ranger :

Je m'appelle Ranger Andy et j'ai parcouru le monde

Je vais vous raconter ce que j'ai vu à la ronde

Je vous parlerai des mystères animaliers

Et vous montrerai des choses par milliers.

Chantez avec moi, la la la la la la la...

(J'ai oublié la suite.)

À la fin de la chanson, Ranger Andy a dit comme prévu :

— Mais qui vois-je arriver ?

Nous nous sommes alors avancés et nous sommes assis sur les gradins, puis le micro s'est déplacé au-dessus de nos têtes et chacun a décliné son nom, sauf que la plupart ont oublié de ne pas regarder en l'air, mais pas moi. Ranger Andy se disait sûrement : Zut, j'aurais dû choisir ce gosse pour apporter le sac de courrier, il est vraiment attentif.

Puis nous avons vu un film sur des castors qui construisaient un barrage, suivi d'un dessin animé dans lequel des souris faisaient perdre ses poils au chat d'un tir de canon. Puis le type au raton laveur a déboulé sur le plateau et a demandé qui voulait nourrir Felix. Les midshipmen se sont tournés vers moi en riant à demi, mais c'est une guide qui a été sélectionnée. Et devinez ce qu'elle a donné à Felix ? Un cône de glace sans glace. Le raton laveur s'est assis sur ses pattes arrière et il a croqué le cône en le tenant entre ses pattes avant. C'était drôle. Puis Michael a apporté le sac de courrier et Ranger Andy a répondu à deux ou trois questions des téléspectateurs du style : « Quel est votre fleuve préféré ? » ou : « Est-il déjà arrivé que le geyser Old Faithful n'ait pas jailli alors qu'il aurait dû ? » Puis M. Agnello a fait un topo sur les midshipmen, la cheftaine sur les guides, et le rabbin Untel, coiffé du même mini-bonnet que « Cow-Boy » Zupnik, a expliqué ce qu'on apprenait dans une école hébraïque. Pendant la pub, le réalisateur a prévenu Ranger Andy qu'il disposait de quelques minutes supplémentaires car ils étaient en avance sur l'horaire. Du coup, après la pub, Ranger Andy a demandé qui avait une blague à raconter.

Danny Baldino (dont l'uniforme avait séché entre-temps) a raconté une blague d'éléphant.

— Comment savez-vous qu'un éléphant est passé dans votre réfrigérateur ?

— Je ne sais pas, a répondu Ranger Andy. Comment ?

— Parce qu'on voit ses empreintes dans le beurre.

Ensuite, un élève de l'école hébraïque s'est lancé :

— Pourquoi est-il impossible de mourir de faim dans le désert ?

Ranger Andy a confié qu'il ne savait pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des sablés à volonté.

Ranger l'a complimenté.

Puis il a jeté un coup d'œil au réalisateur, qui a fait le même geste que le type d'*Ocean Beach* quand il étire son caramel au beurre salé.

— Je crois bien que nous avons encore le temps pour une autre blague.

Comme j'étais le seul à lever la main, Ranger Andy m'a choisi.

— C'est quoi la différence entre une femme et un four ?

— Je donne ma langue au chat, a répondu Ranger Andy.

Après que j'ai donné la réponse, personne n'a ri, et un des élèves de l'école hébraïque a même poussé un cri horrifié. L'espace de quelques secondes, Ranger Andy a eu l'air d'avoir oublié où il se trouvait. Enfin, il a regardé vers le réalisateur qui a fait le geste de se trancher la gorge. Là-dessus, tous les projecteurs se sont éteints.

Dans le car, au retour, tout le monde était plus ou moins silencieux et personne n'a voulu s'asseoir à côté de moi, à part M. Dean qui est resté quelques instants.

— Comment j'aurais pu savoir que c'était une blague cochonne ? lui ai-je demandé en refoulant mes larmes.

Et le soir, M. Agnello et maman ont longuement parlé au téléphone. Maman répétait à l'envi que je ne pouvais pas avoir entendu pareille plaisanterie à la maison, dans la mesure où aucun membre de la famille ne s'exprimait ainsi.

Le lendemain à l'école, la journée a été moins horrible que je ne l'avais prévu. Ni Madame ni aucune bonne sœur ne m'a fait de remontrances. Je redoutais qu'elles m'obligent à subir un autre sermon de Monseigneur Muldoon et j'espérais secrètement que le père Jerry m'entraînerait dans la cour pour une petite conversation, voire quelques paniers. Mais il ne s'est rien passé de tel. Mes camarades non plus ne m'ont pas fait de remarque blessante sur ma prestation télévisuelle, pas même Rosalie. J'ai cru que c'était en raison de l'énervement consécutif aux choix de Madame pour les *tableaux vivants*, mais Oscar Landry m'a tout expliqué. Pendant que je portais au bureau le mot dont elle m'avait chargé dès notre entrée en cours, Madame avait averti la classe que celui qui s'aventurerait à se moquer de moi à propos de l'incident de la veille récolterait non pas un, mais deux zéros. Le seul à s'être laissé aller à une pique méchante, c'est un crétin de sixième qui est venu me voir dans la cour pour me demander si je ne trouvais pas le rôti délicieux. Mais c'est le seul. Et pour

Lonny ? Grâce à moi, le *Ranger Andy Show* n'avait jamais été aussi bon et moins ennuyeux.

Une chose étrange a eu lieu après l'école. À la maison, j'ai allumé la télé mais la speakerine a annoncé qu'en raison des circonstances, et patati et patata, le *Ranger Andy Show* était annulé jusqu'à nouvel ordre. À la place, un épisode d'une très vieille série, *Boston Blackie*, avait été programmé. Boston Blackie était un inspecteur de police à la moustache aussi fine que celle du liftier de la troisième chaîne à Hartford. D'ailleurs il lui ressemblait beaucoup, ce qui tend à prouver qu'il s'agissait peut-être du même homme. Ou pas. Allez savoir.

1. Référence à une chanson des Shangri-La, groupe très populaire dans les années 50.

Drame

Comme j'ai pu m'en apercevoir l'après-midi où Madame m'a obligé à rester après les cours parce que j'avais voulu faire rire Arthur Coté en louchant au lieu de m'atteler à ma lecture silencieuse, sa décision de ne pas prendre Rosalie pour interpréter la Sainte Vierge de notre *tableau* avait fait des remous. Il me restait encore six ou sept lignes à recopier sur les cent qu'elle m'avait infligées – « Je ne dois pas distraire mes voisins » – quand la porte du fond de la classe s'est ouverte sur le quatuor : Rosalie, ses parents et mère Philomène.

— *Bonjour, bonjour*, leur a crié Madame. Merci d'être venus.

Elle a renfilé ses talons hauts à motif léopard, remis d'aplomb son béret et dégluti de façon visible. Puis elle s'est levée pour rejoindre les artisans du lynchage – le sien.

Je n'entendais que des bribes de leur conversation – le genre d'informations qu'on surprend en tendant l'oreille dans la queue pour le confessionnal.

Mère Philomène : Tout le monde reconnaîtra que Mme Fréchette est nouvelle et pas forcément...

Mme Twerski : ... est, j'en suis certaine, une charmante jeune fille, mais d'après ce que j'ai entendu dire – et j'espère ne pas raconter quelque chose que vous ne sachiez déjà –, la raison pour laquelle elle mange trop est que sa mère est malade des nerfs.

Rosalie : Ce serait juste que l'élève la plus brillante et la plus assidue de la classe obtienne...

M. Twerski : Comme d'habitude, les Impressions Twerski imprimeront gratuitement le programme, avec en prime cette année une couverture en trois couleurs. Et nous...

Re-mère Philomène : Trois douzaines de rames de papier pour la ronéo ! Dieu tout-puissant ! Avec un budget serré comme le nôtre, nous vous sommes très reconnaissants de votre générosité...

Re-Mme Twerski : ... sœur Marie Agrippine ayant été mutée après l'incident avec cette épouvantable Russe... Si d'aventure vous étiez un tant soit peu intéressée par le poste de remplaçante permanente, de mon point de vue de membre du comité consultatif mais aussi de parent d'élève, il me semble que vous feriez une candidate très convaincante...

Re-Rosalie : Je vous en supplie, Madame !

Il était clair qu'ils avaient envoyé cette pauvre Madame dans les cordes, et depuis quand un combat à quatre contre un était-il équitable ? Après avoir mis le dernier point à mon centième : « Je ne dois pas distraire mes voisins », j'ai pris ma feuille, je me suis éclairci la voix et je suis allé trouver Madame au fond de la classe.

— J'ai fini, ai-je annoncé.

Madame a pris ma feuille.

— *Eh bien*, Felix, tu peux partir maintenant.

J'ai frotté le bout de ma chaussure contre le parquet. J'hésitais.

— Puis-je dire quelque chose avant ?

Rosalie a secoué la tête.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Felix, c'est une réunion privée. Occupe-toi de tes oignons.

— Voyons, ma chérie, est intervenue sa mère.

Mère Philomène m'a demandé ce que j'avais à dire. Je n'en savais rien, en fait. J'avais juste envie qu'ils arrêtent de l'intimider.

— Eh bien simplement que Mme Fréchette... est une institutrice... *magnifique* !

— *Merci bien*, a répondu Madame en refoulant ses larmes.

J'ai hoché la tête et je lui ai demandé si ça lui ferait plaisir que je nettoie le tableau et les effaceurs. Madame a dit qu'elle serait ravie. Rosalie a levé les yeux au ciel.

Peut-être était-ce le pouvoir de ses chaussures à motif léopard ou de son béret rouge, à moins que ce ne soit sa magnificence que je venais de clamer, ou la haine viscérale qu'elle nourrissait comme moi à l'égard de Rosalie. Toujours est-il qu'au terme de la réunion la pression exercée conjointement par les Twerski et mère Philomène sur Madame n'avait pas réussi à la faire plier. Elle a proposé un

accommodement – un compromis. Pauline Papelbon conserverait le rôle de la Vierge Marie, Madame n'avait pas le cœur de le retirer à cette malheureuse fille. En revanche, si Rosalie ne voyait pas d'inconvénient à interpréter un rôle masculin, elle pouvait être promue de bergère à roi.

— Gaspard, Melchior ou Balthazar, *mademoiselle*. À toi de choisir, a dit Madame. Je suis certaine qu'un des garçons sera très heureux d'échanger son rôle de Roi mage contre celui de berger. (Grâce au mouvement de jeunes agriculteurs auquel ils appartenaient, les frères Kubiak pouvaient se procurer des agneaux vivants pour la scène d'apothéose. Madame avait tergiversé puis s'était rendue à leurs supplices.) Alors, lequel des Rois mages veux-tu interpréter ?

— Pas celui de couleur ! a laissé échapper Rosalie.

J'ai vu mère Philomène sursauter et j'imagine que Rosalie l'a vue aussi.

— Parce que Marion Pemberton tient absolument au rôle, s'est-elle empressée d'ajouter, je le lui laisse.

C'étaient des « keuneries », aurait dit Zhenya.

Comme tous les garçons, Marion aurait adoré être un berger.

— Disons les choses autrement, a repris Madame. Quel cadeau aimerais-tu offrir à l'Enfant Jésus : l'or, l'encens ou la myrrhe ?

M. Twerski a répondu à la place de sa fille.

— Bon sang, ma chérie ! Prends l'or !

Conclusion : Tocardeski endosserait les habits de Gaspard et Eugene Bowen lui abandonnerait sa couronne en échange d'un des agneaux vivants, sacré veinard, et moi je me contenterais de mon tambour à la noix, *param pam pam pam*.

Après le départ du quatuor, j'ai entendu Madame soupirer au fond de la classe. Elle regardait par la fenêtre en serrant son mouchoir. J'étais pratiquement sûr qu'elle pleurait.

— Le tableau noir est propre et j'ai nettoyé les effaceurs. Je vais m'en aller, ai-je annoncé.

— J'effacerai ton zéro pour avoir embêté Arthur, a-t-elle dit.

Puis elle s'est tournée vers moi en séchant ses larmes et elle a souri.

— *Monsieur Dondi, merci beaucoup.*

Elle s'est approchée, m'a serré la main, puis elle s'est penchée vers moi et m'a embrassé sur le front comme maman le faisait parfois. J'ai

éternué jusqu'en bas de l'escalier.

L'attribution du rôle de Gaspard s'est révélée insuffisante pour calmer la colère de Rosalie. (Elle ne trouvait pas drôle non plus de m'entendre chantonner « Gaspard, le gentil fantôme, le gentil fantôme... » quand les filles et les garçons descendaient côte à côte au réfectoire en rangs séparés.) Déterminée coûte que coûte à être la vedette du spectacle de Noël de Saint-Louis, Tocardeski avait passé le week-end à écrire une pièce de théâtre qu'elle avait soumise directement à mère Philomène et sœur Fabian, sans passer par Mme Fréchette. Le manuscrit de Rosalie dégoulinait de bigoterie, mère Philomène était aux anges avant même que Tocardeski prétende avoir senti la main de Dieu faire avancer son stylo bille sur la page à mesure qu'elle écrivait. Après cette expérience, Rosalie envisageait, paraît-il, d'entrer dans les ordres.

Si la fausse piété de Rosalie avait berné les sœurs de la Charité de Saint-Louis, elle n'a pas dupé Mme Fréchette. En tant que metteur en scène de nos *tableaux vivants*, elle se trouvait désormais en concurrence – avec une de ses élèves, qui plus est ! Madame était furieuse. Quand tout ce qu'elle exigeait de ses comédiens était d'être en place à l'ouverture du rideau, muets comme des carpes et rigoureusement immobiles, à l'exception d'un tic ou d'une petite crispation, Rosalie, elle, en un contraste saisissant, permettait à ses acteurs – sa fidèle disciple Geraldine, Ernie Overturf, le souffredouleur, et cet indigné de Marion Pemberton – de parler, de bouger et, le cas échéant, de faire ce qui leur chantait.

Ce qui se jouait entre Rosalie et Madame tenait plus de la lutte acharnée que de la chamaillerie intermittente. Ainsi, quand Rosalie a demandé à Madame si ses acteurs et elle pouvaient répéter sa pièce dans les vestiaires au lieu de participer à l'analyse de textes religieux, Madame a répondu non.

— Et pourquoi ? a demandé Rosalie. C'est aussi de la religion.

— Pourquoi ? Parce que je le dis, *mademoiselle*. Voilà pourquoi, a répliqué Madame sur un ton terriblement hargneux – en fermant les yeux, on aurait presque cru sœur Marie Agrippine de retour.

Quelques minutes plus tard, Rosalie s'est plainte d'un mal de tête et a demandé la permission d'aller à l'infirmerie. Qu'elle ait vu ou non l'infirmière reste un mystère. En revanche, elle a vu sœur Fabian, la

directrice adjointe. Le mot signé de la sœur avec lequel elle est revenue l'autorisait, elle et ses comédiens, à utiliser à volonté le réfectoire comme salle de répétition pour « La saison de Jésus » en vue du spectacle de Noël durant l'heure d'instruction religieuse de dix heures.

— *Eh bien*, a sifflé Madame entre ses dents en lisant le mot.

Mais le lendemain, Madame a riposté. Elle a tendu ses clés de voiture à Ronald Kubiak et l'a chargé, ainsi qu'Oscar Landry, Eugene B. et moi-même, d'aller prendre dans son coffre les décorations de Noël qu'elle avait rapportées du Canada : des couronnes en faux houx, une guirlande lumineuse, une autre pas, un arbre en céramique, une crèche, un Père Noël en plastique, des rennes en plastique gonflables, des sucres d'orge en polyester avec un crochet au bout pour les accrocher.

— Il faut faire de la place pour Noël ! a décrété Madame juste avant que nous commencions la lecture silencieuse de l'avant-dernier chapitre de *Jody et le faon*.

Pendant que les autres lisaient, j'ai regardé Madame regonflée à bloc faire le tour de la salle pour arracher les dizaines de panneaux confectionnés par Rosalie en vue d'obtenir des bons points. En jetant un coup d'œil vers Tocardeski, j'ai constaté qu'elle aussi regardait Madame, les narines dilatées et les mains serrées sur *Jody et le faon* au point d'avoir les articulations toutes blanches.

— Madame Fréchette ? a-t-elle fini par demander.

— Lecture silencieuse signifie qu'on lit en silence, *mademoiselle* !

Cette semaine-là, « aplomb » figurait parmi nos mots de vocabulaire. Après le déjeuner, pour l'exercice qui nous avait été attribué, j'ai écrit la phrase suivante : « Madame a retiré les panneaux de Rosalie avec aplomb. » Le lendemain Madame m'a rendu mon devoir avec cette annotation : « *Monsieur, vous êtes un fripon !* » Peu après, j'ai cherché la définition de *fripon* dans le grand dictionnaire français-anglais de la bibliothèque : « coquin, filou, qui fait preuve de malice ».

Ce jour-là à la récré, Rosalie organisait une partie de « Un, deux, trois, soleil » avec toute la classe. Mais Zhenya, qui en avait déjà tâté, m'a dit :

— C'est un jeu stupide pour les stupides gens. Allons Fillix, va chercher le gland de bisebol dans la classe et je t'envoie la bol pour

t'entraîner.

Lonny était absent, ce qui explique sans doute que Zhenya soit venue me trouver. Mais je n'avais pas envie de m'entraîner au baseball. À vrai dire, j'aimais bien « Un, deux, trois, soleil » et je me défendais pas mal aussi. Zhenya m'a enfoncé un doigt dans les côtes en riant.

— Allons, Fillix Fournil Chino. T'as besoin d'entraîner. Tu lances et tu rattrapes la balle comme une petite fille !

Joignant le geste à la parole, elle m'a mimé de façon comique. J'ai essayé de ne pas rire mais je n'ai pas pu, elle était trop drôle.

— Allons Fillix, s'il te plaît. Je serai meilleur professeur que Miqué Manteau des Nous York Yinkiz.

Elle avait gagné, mais sœur Scholastique, qui était de surveillance à la récré, ne m'a pas autorisé à remonter en classe chercher mon gant. À défaut de baseball, Zhenya et moi avons bavardé en faisant le tour de la cour.

— Je peux te demander quelque chose ?

— En Onion serviétique, le proverbe dit : « Pas poser questions, pas répondre mensonges. »

Puis elle a ajouté qu'elle plaisantait. Quelle était ma question ?

— Tu es athée ?

— Até ? Pas croire en Dieu ? *Niet*. Moi orthodoxe – ce qui d'après ses explications était proche de « cathilique grosmain », puis elle a fait un signe de croix et haussé les épaules. Pas d'école orthodoxe ici, alors je vais à l'école cathilique. OK ?

J'ai acquiescé.

— Je peux te demander autre chose ?

— *Da*, monsieur Questionnaire. Qu'est-ce tu veux savoir ?

— Comment se fait-il que vous ayez choisi notre ville pour vous installer ?

Ce n'était pas leur premier choix. En arrivant aux États-Unis, ils avaient vécu à Washington.

— Un mois ou deux. Après on est venus à Connecticut pour le travail de ma mère

Ce n'était pas plutôt en raison du travail de son père ?

— *Niet*. Ma mère est écrivain. Il peut travailler n'importe où. Mais pas ma mère.

— Elle fait quoi ?

— Elle ingénieuse. OK ?

J'ai haussé les épaules.

— Bien sûr.

Pourquoi me posait-elle la question ?

— Au fait, pourquoi vous avez quitté la Russie ?

— Pas poser de questions, pas répondre de mensonges, a-t-elle dit, cette fois sans sourire. Allons, Fillix, a-t-elle ajouté d'un ton plus enjoué. Je change mon avis. Si on jouait à ce jeu stupide « Un, deux, trois, soleil » ?

Mais Rosalie s'y est opposée, prétextant que la partie avait commencé et que nous ne pouvions monter dans le train en marche – ce qui était injuste.

— OK, a dit Zhenya. Pas de problème, Rosalie, espèce de *blyad* !

Tocardeski voulait savoir de quoi l'autre l'avait traitée.

— Moi, je sais. À toi de trouver. Et tiens, ça pour toi aussi ! a répondu Zhenya.

Puis elle s'est retournée, s'est penchée en avant et a agité son popotin.

Rosalie a aussitôt interrompu la partie pour courir cafter à sœur Scholastique. Profitant de son absence, Zhenya m'a chuchoté du coin de la bouche :

— Je lui ai dit qu'elle était une salopette.

— C'est quoi ?

— Enfin, Fillix, une fille qui ouvre jambes pour les garçons. Comment vous dire ? Prostipute.

— Je vois, une poupée olé olé.

Elle a ri.

— *Da !* Pépé oyé oyé.

Sœur Scholastique a répondu qu'elle ne pouvait rien faire, dans la mesure où elle n'avait pas vu, de ses yeux vu, le geste de Zhenya et elle a conseillé à Tocardeski de retourner jouer. Pauvre sœur, elle avait intérêt à faire attention si elle ne voulait pas se retrouver convoquée à une réunion imbécile avec les Twerski.

Le lendemain matin, une cuillère de Cheerios dans une main et un stylo dans l'autre pour terminer mon devoir sur le gérondif, j'ai aperçu le gros titre du journal : plus que huit jours pour faire ses achats de Noël. Plus tard dans la matinée, nous avons terminé la période du

Moyen Âge en histoire et Madame a annoncé que nous passerions à la Renaissance seulement après les vacances. En calcul, nous avons eu notre dernier contrôle sur les fractions et en lecture, nous avons lu le dernier chapitre de *Jody et le faon*. (À la fin, Flag casse sa pipe, comme Tintin, mon poussin violet de Pâques, sauf que, contrairement à Jody, je n'ai pas été obligé de lui tirer une balle dans la tête pour ne plus qu'il souffre et que je devienne un homme.) Avec toutes ces choses à finir avant les vacances et à une semaine du grand spectacle de Noël, nos *tableaux vivants* monopolisaient de plus en plus de temps et le travail de classe de moins en moins.

La semaine précédente, Madame avait transmis une lettre aux parents avec un devoir à faire : si possible, confectionner ou acheter nos déguisements (à l'exception des anges dont les costumes seraient loués chez Careen's Costumes, des amis de la mère de MaryAnn Vocatura). Chino Molinaro ayant la grippe, maman le remplaçait au buffet et elle a donc délégué les travaux de couture à Simone, la plus artiste de tous les Funicello, sans compter Annette. Et comme Lonny s'était vu attribuer le rôle clé de Joseph mais que, à son habitude, sa mère avait fui ses responsabilités, Simone a accepté de lui fabriquer son costume.

À mon humble avis, Simone a raté le mien. Avec mon short, mes chaussettes hautes et mon tricorne, je tenais davantage de Johnny Tremain que d'un garçonnet de Bethléem. Le tambour a été fait dans un carton à chapeau de maman que Simone a recouvert de Vénilia, puis elle a percé des trous dans les côtés et passé une cordelette pour que je puisse le porter autour du cou. Les baguettes que j'avais rapportées du restaurant chinois où nous avions fêté le passage en troisième de Frances feraient office de baguettes de tambour.

Quant au costume de Joseph de Nazareth destiné à Lonny, au mariage de notre cousine Anna Ianuzzi l'été dernier, Simone avait récupéré le bouquet de la mariée et, de ce fait, avait dû s'asseoir sur une chaise pliante pour que le cousin flippant d'Anna, Frido, lui passe une jarrettière bleue jusqu'à mi-cuisse. Jarrettière qu'elle serrait désormais autour de la tête de Lonny pour maintenir un de nos torchons rayés dont elle l'avait coiffé. Le peignoir bleu en éponge qui m'arrivait sous le genou ferait office de tunique. Puis Simone m'a envoyé chercher le balai-brosse au garage, elle a demandé à Lonny de dévisser la partie brosse et lui a tendu le manche en décrétant que ce

serait son bâton. Lonny était un Joseph parfait, à un détail près, ses pieds. Le jour de la représentation, a dit Simone, il faudrait qu'il renonce à ses Keds montantes pour des sandales ou des tongs. D'après Lonny, son père en avait laissé une paire dans un placard avant de partir en Floride travailler sur un bateau de pêche. Je n'ai pas fait de commentaire et Simone non plus, mais nous avons échangé un regard. Par oncle Bruno, nous savions que le père de Lonny était en prison à New York, et non en Floride sur un quelconque bateau de pêche.

Le mercredi précédant le grand spectacle de Noël, Rosalie a distribué d'office un exemplaire de sa pièce à tout le monde. Son père l'avait fait imprimer sur un papier chic aux frais de Twerski Impressions. Après la distribution, Rosalie a exigé d'Ernie, de Geraldine et de Marion qu'ils fassent une lecture à haute voix de son œuvre. Il pleuvait ce matin-là, nous passions la récré à l'intérieur – en grande partie sans surveillance quand Madame était en salle des profs. Voici le texte de la stupide pièce de Rosalie.

La Saison de Jésus

par Rosalie Elaine Twerski

DISTRIBUTION

~~Rosalie Elaine Twerski~~ Gonzague
~~Ernie~~ Héloïse
~~Geraldine~~ Pâle
~~Marion~~ Dambert
~~Mlle Rosalie~~ Elaine Twerski

La narratrice est la première à entrer en scène, vêtue d'une ravissante robe, elle a du rouge à lèvres et de l'ombre à paupières, elle porte une couronne sur la tête. Elle est très belle.

LA NARRATRICE :

Bonjour, je suis la narratrice et cette pièce rappelle la véritable signification de Noël. Nous sommes au paradis, où il fait toujours beau et où le calme règne pour ceux qui ont été bons durant leur vie. Oh, regardez ! Voici les saints. Chut ! Écoutons-les.

SAINT LOUIS :

Bonjour, je m'appelle saint Louis de Gonzague. Quand j'étais vivant, j'habitais Venise mais je suis mort de la peste. Cela dit, avant de mourir, j'étais gentil avec les enfants et les lépreux. Et quand je montais ou descendais un escalier, je récitais à chaque marche le Je vous salue Marie. C'est ainsi que Dieu m'a sacré saint patron de la jeunesse. Un jour, aux États-Unis, qui n'ont pas encore été découverts sauf par les Indiens, une merveilleuse école catholique portera mon nom en raison de ma gentillesse et de ma sollicitude envers chacun. Oh, regardez ! Voici sainte Thérèse de Lisieux, c'est en France.

SAINTE THÉRÈSE :

Bonjour, je m'appelle sainte Thérèse de Lisieux mais les gens m'appellent Thérèse la Petite Fleur parce que je suis très fragile – aussi délicate qu'une fleur sauvage de la forêt. J'aimais tellement Dieu que pour lui montrer mon amour, je dormais sous une épaisse couverture l'été et sans couverture l'hiver quand il faisait un froid glacial. Et si une mouche ou un moustique se posait sur moi, je ne les chassais pas parce que je voulais offrir ma souffrance à Dieu. Je suis née en 1873 et je suis morte de la tuberculose en 1897. Si vous ôtez 1873 de 1897, vous obtenez 24, ce qui est drôlement jeune pour mourir. Au fait, je suis la sainte patronne des fleuristes et des pilotes de ligne. Oh, regardez qui vient. C'est Martin de Porres, le seul saint de couleur au monde.

SAINT MARTIN :

Oui, c'est bien moi, Martin de Porres, le saint patron des mulâtres et des coiffeurs. Je soigne les gens par des miracles. Il suffit que je leur serre la main pour qu'ils guérissent. Et quand je prie pour les pauvres, mes prières sont si ardentes que je brille dans le noir. Et j'adore les animaux, même les rats, qui me font pitié quand ils n'ont pas assez à manger. Je n'ai été canonisé que l'an dernier, en 1963. J'ai été très heureux de devenir saint. Mais aujourd'hui, je suis très triste. Oh, j'oubliais. Je suis né au Pérou, en Amérique du Sud.

LA NARRATRICE :

Les saints entament une conversation.

SAINTE THÉRÈSE :

Pourquoi es-tu si triste alors que tu es au paradis, saint Martin de Porres ? Est-ce parce que les gens qui ont des préjugés sont si méchants avec les personnes de couleur ?

SAINT MARTIN :

Non, ce n'est pas ça.

SAINT LOUIS :

Es-tu triste parce qu'on supprime les chiens à la fourrière quand personne ne les réclame, alors que tu aimes tellement les animaux ?

SAINT MARTIN :

Non, ce n'est pas ça non plus.

SAINTE THÉRÈSE

Oh, je crois que j'ai compris. Tu es malheureux parce que les juifs trouvent Jésus formidable mais pas Dieu. C'est ça ?

SAINT MARTIN :

Non, ce n'est pas la raison pour laquelle je suis malheureux.

LA NARRATRICE :

Saint Martin de Porres cache son visage entre ses mains et se met à pleurer.

SAINTE THÉRÈSE :

Alors dis-nous, Martin de Porres, pourquoi tu es triste au point de pleurer ? Peut-être pourrions-nous t'aider ?

SAINT MARTIN :

Je suis triste parce que, partout dans le monde, les enfants ont oublié la véritable signification de Noël. Ils ne s'intéressent qu'au verre de lait et aux biscuits laissés à l'intention du Père Noël pour qu'il les couvre de cadeaux et remplisse leurs bas de friandises. Ils ont oublié que Noël est la célébration de la naissance de l'Enfant Jésus, le fils de Dieu, et non une histoire

de sucres d'orge, de trucs trouvés dans les magasins, de grand dîner de Noël avec la famille et de vacances pendant lesquelles on n'a pas de devoirs à faire pendant une semaine. La signification de Noël, c'est Jésus dans la mangeoire.

SAINTE THÉRÈSE ET SAINT LOUIS ENSEMBLE :

Tu as raison, Martin de Porres. Noël est la saison de Jésus.

SAINT LOUIS :

Hé ! J'ai une idée. Faisons le tour du monde pour rappeler aux enfants que Noël est la célébration de la naissance de l'Enfant Jésus à Bethléem.

SAINT MARTIN :

Mais comment allons-nous faire le tour du monde, saint Louis ? Nous vivons au temps jadis, avant l'invention des avions et des compagnies aériennes telles que TWA. Oh, oh, qu'allons-nous faire ?

SAINTE THÉRÈSE :

Je sais. Partons avec le Père Noël sur son traîneau. Nous profiterons de ce qu'il fait le tour du monde afin de distribuer les cadeaux aux enfants pour descendre dans la cheminée avec lui et délivrer le message que l'Enfant Jésus est la véritable raison de fêter Noël.

SAINT LOUIS :

Ton idée est formidable, sainte Thérèse !

SAINT MARTIN :

Oui. Préparons-nous ! La nuit de Noël approche.

LA NARRATRICE :

C'est ainsi que les saints voyagèrent toute la nuit aux côtés du Père Noël dans son traîneau afin de délivrer leur important message. Et le lendemain matin, tous les enfants du monde, avant de descendre ouvrir leurs cadeaux, se sont agenouillés pour dire leur prière et remercier Dieu le père d'avoir envoyé Son fils unique sur terre pour qu'il naisse à Bethléem avec Marie, sa mère, et Joseph, son beau-père, même si l'aubergiste les a obligés à dormir dans l'étable par pure méchanceté. Tout

le monde était heureux, sauf les athées et les Juifs pour qui Jésus n'est pas le fils de Dieu et qui fêtent seulement Hanoukka en allumant des bougies et en recevant des cadeaux minables, comme du shampoing, des yo-yos ou d'autres trucs du même genre et n'ont pas non plus d'arbre de Noël.

FIN

La lecture terminée, j'ai levé la main.

— Felix ? a demandé Rosalie en plissant des yeux soupçonneux.

J'ai dit que je trouvais la pièce correcte, mais que la fin ne tenait pas debout.

— Si ! a-t-elle rétorqué. Pourquoi elle ne tiendrait pas debout ?

— Parce que plus personne ne croit au Père Noël en CM2. Comment tu veux faire le tour du monde avec quelqu'un qui n'existe pas ?

Geraldine est intervenue.

— Ils peuvent parce que ce sont des saints, espèce d'idiot. Et ils volent.

— Les anges volent, ai-je rétorqué. Qui a dit que les saints volaient ?

Plusieurs camarades ont donné leur point de vue sur l'aptitude ou non des saints à voler quand MaryAnn Haywood a fait remarquer, avec bon sens, que les plus jeunes de l'école croyaient encore au Père Noël et que, par égard pour eux, Rosalie pouvait faire voyager les saints dans le traîneau du Père Noël afin de ne pas briser leur innocence.

— D'accord, ai-je concédé. Mais je continue de trouver la fin bête.

— Pas aussi bête que toi, a répliqué Rosalie.

Puis Marion Pemberton a annoncé qu'il ne jouait plus dans sa pièce.

— Tu ne peux pas démissionner, l'a informé Rosalie. Tu es le seul à pouvoir jouer le rôle de Martin de Porres.

— Pourquoi ? a répondu Marion du tac au tac. Parce que je suis noir ?

Il lui a fait remarquer avec justesse qu'elle incarnait un des Rois mages des *tableaux*. Par conséquent, si une fille pouvait jouer le rôle d'un homme, pourquoi un Blanc ne jouerait pas le rôle d'un saint

noir ? Rosalie a riposté en faisant valoir que Marion interprétait le Roi mage noir des *tableaux* et qu'a priori il n'y avait pas vu d'inconvénient.

— Sauf que dans ta pièce, il faut que je pleure, et il n'est pas question que je pleure devant mon père, mes frères, Marvin et Roscoe, et tout un tas de gens que je ne connais même pas.

Rosalie a compté ostensiblement jusqu'à dix en silence, puis elle a soufflé longuement et fini par donner son accord, Marion n'aurait pas à pleurer. Il se contenterait d'avoir l'air très, très triste.

— C'est bon ?

Marion a accepté à contrecœur.

À son retour, Madame nous a autorisés à boire au robinet et à aller aux toilettes. En sortant de celles des garçons, Lonny et moi sommes tombés sur Zhenya qui venait de celles des filles. Je leur ai demandé leur avis sur la pièce de Rosalie.

— C'est bête à manger du foin, a décrété Lonny.

— La pièce est complètement merdiste, a dit Zhenya. Rosalie quelle *zhopalis*.

Lonny et moi avons demandé :

— C'est quoi ?

— *Zhopalis* ? Un gens qui, comment vous dites... passe la langue sur la chaussure ?

— Une lèche-bottes ? ai-je proposé.

— *Da !* Comme ça tout le monde pense qu'elle est une gentille fille alors que... comment vous dites ? Je l'ai entendu hier dans la télé : elle est bidet.

Lonny et moi avons échangé un regard et haussé les épaules.

Ce n'est qu'en cours de sciences un peu plus tard que j'ai compris de quoi Zhenya avait traité Rosalie : de lèche-bottes et de fille bidon, ce qu'elle était exactement.

Après le spectacle de Noël, chaque classe proposerait des rafraîchissements à ses invités dans sa salle, a expliqué Madame. Nous étions donc censés rentrer chez nous et, en guise de devoirs, demander à nos mères ce qu'elles pouvaient préparer. Le lendemain, Madame nous a appelés un par un pour connaître la réponse des mères, qu'elle notait aussitôt.

Les Kubiak apporteraient vingt litres de lait de leur ferme et des gobelets en carton. Arthur Coté apporterait trois canettes de cocktail

de jus de fruits et un ouvre-boîte. Pauline Papelbon apporterait des cupcakes avec des perles si sa mère était assez en forme pour en faire, sinon des Hostess ou des Sno Balls Twinkies. Eugene Bowen apporterait des chips puisque son père était chauffeur chez State Line.

— Zut, a dit Lonny. C'est ce que je voulais apporter. Je prendrai des serviettes en papier à la place.

Bridget Mann : des sablés écossais.

Monte Montaya : un cheesecake argentin.

Jackie Burnham : un Christmas pudding.

Boule-de-nerfs Chang : des biscuits chinois aux amandes.

Moi : des *pizelle*. (À Noël, l'année précédente, papa avait offert à maman un flacon de parfum, une bouteille d'anisette d'Italie et un moule à *pizelle*.)

Rosalie : un roulé aux graines de pavot polonais, un babka au rhum avec des décorations de Noël en pâte d'amandes et un *chrusciki*.

— Autrement dit des ailes d'ange, a ajouté Rosalie. Et je demanderai à ma mère de rajouter du sucre dessus. C'est délicieux !

— Et toi, Zhenya ? a demandé Madame. Ta mère pourra faire quelque chose ?

— Chez nous, c'est mon père qui fait le cuisine. Pour la fête, il fait du samouk aux prénoms.

— Aux pruneaux, Zhenya ? a demandé Madame.

— *Da*. Lui faire ça et aussi strudel à lait caillou et gressins secs.

Des pruneaux et des raisins secs ? Du lait caillé ? Ça aurait pu être pire. Au moins, elle n'apportait pas les harengs puants qu'elle mangeait au déjeuner.

— *Merveilleux !* s'est exclamée Madame en tapant dans ses mains. Notre buffet est digne de *l'Organisation des Nations unies* ! Quant à moi, j'ajouterai deux desserts *québécois* à notre *fête internationale*.

Elle a écrit le nom des desserts au tableau – *tartelettes au sucre* et *bûche de Noël au chocolat* – puis elle s'est tournée vers nous avec un sourire radieux.

— C'est parfait. *Oui* ?

— *Oui*, Madame, avons-nous répondu en chœur.

Noël

Le jeudi précédant le « grand spectacle », les choses se sont mises en place gentiment. Ernie Overturf et son père sont arrivés à l'école dans le pick-up familial et les garçons de la classe les ont aidés à décharger les animaux en contreplaqué réalisés par leurs soins : des vaches, des moutons, un âne, trois chameaux identiques ; tous tenaient debout. M. Overturf et M. Dombrowski, le gardien de l'école, ont transporté la plus grande et la plus lourde pièce du décor : le devant de l'étable dans laquelle Jésus allait naître au moment du grand final. (Derrière, il n'y avait rien, à part des étais en bois pour le faire tenir. Madame a expliqué que c'était une « façade », un des nombreux mots que l'anglais avait empruntés au français.)

Madame avait choisi les trois MaryAnn pour interpréter les anges dans la scène de la Nativité et Franz Duzio serait Gabriel, le seul ange de sexe masculin, dans le *tableau* de l'Annonciation. Chez Careen's Costumes, la mère de MaryAnn V. avait loué quatre perruques blondes bouclées, quatre paires d'ailes et quatre de ces auréoles lumineuses vraiment chouettes qui marchent à piles. Madame a demandé aux MaryAnn de se munir de longues chemises de nuit blanches. À Franz Duzio, qui voulait savoir ce qu'il devait apporter, Madame lui a conseillé de prendre une liquette de nuit blanche s'il en avait une. Franz n'en avait pas – il dormait en slip, ce qui a fait pouffer les filles derrière leurs mains. Dans ce cas, a poursuivi Madame, sa sœur ou sa mère pouvait sans doute lui prêter une chemise de nuit. Franz a parcouru la salle d'un œil noir pour repérer celui qui avait ri. (Moi.)

En déposant ses fils, Mme Kubiak a également déposé une demi-douzaine de bottes de paille, le réservoir à maïs qui ferait office de

mangeoire pour Jésus et assez de sacs en toile de jute de chez Thompson's Feed & Grain pour habiller l'ensemble des neuf bergers et bergères. Et puis, le frère aîné des Kubiak, qui était au lycée technique et non au lycée normal, nous avait fabriqué une grande étoile de Bethléem argentée sur laquelle on pouvait fixer des ampoules de Noël. Elle allait servir pour le *tableau* des bergers, celui des Rois mages et celui de la Nativité. Et, cerise sur le gâteau, le frère de Ronald et de Roland avait mis au point un système de poulie qui permettait de la monter et de la descendre à volonté.

Bridget Mann et Margaret Elizabeth McCormick avaient un différend : lequel de leur poupon serait sélectionné pour être Jésus ? Comme celui de Bridget avait l'air moins « fatigué » que celui de Margaret Elizabeth et qu'il avait toujours ses deux yeux, Madame a décidé de le prendre, mais a proposé à Margaret Elizabeth de garder le sien en doublure. En entendant le verdict, Margaret Elizabeth a fondu en larmes. Madame l'a entraînée dans le couloir pour une petite conversation. Profitant de leur absence, Zhenya a demandé tout fort à la ronde :

— C'est quoi doublure ?

Plusieurs d'entre nous ont haussé les épaules, mais de l'autre bout de la salle, Franz Duzio a répondu :

— Ça veut dire que le poupon à un seul œil reste sur le banc de touche et qu'il ne joue jamais.

— Jeu ? s'est étonnée Zhenya. De quel jeu tu parles ?

— Bisebol, a dit Franz en l'imitant.

Ce qui a fait rire Zhenya.

— Franz, tu es cinglin. On joue pas le bisebol avec un poupon.

Rosalie les a sommés de se taire.

— La règle veut qu'on poursuive notre activité en silence dès que Madame sort de la salle. Ça vous rappelle quelque chose ?

— *Da, da*, a répliqué Zhenya. J'avais oublié. Merci de me le rappeler, pépé oyé oyé, a-t-elle ajouté en me faisant un clin d'œil.

Margaret Elizabeth avait les yeux secs quand elle est revenue en classe, mais elle faisait la tête. Je l'ai surprise en train de confier à Kitty Callahan que les doublures étaient bêtes et qu'elle rapportait son poupon chez elle.

Le vendredi, nous devons venir avec nos costumes et les essayer dans les toilettes après le déjeuner pour que Madame nous donne son

avis. Quand Lonny a déboulé dans le déguisement que Simone lui avait confectionné, j'ai vu les yeux de Madame s'arrêter sur la jarrettière bleue d'Anna Ianuzzi serrée autour de sa tête entorchonnée, sur mon peignoir de bain et enfin sur ses jambes nues. En avait-il un autre qui tombe plus bas ? s'est enquis Madame.

— C'est celui de Felix, moi j'en ai pas, a-t-il répondu.

— Tu crois que ta mère pourrait t'en acheter un à ta taille ?

Lonny a secoué la tête. Madame a compris et l'a rassuré, son costume ferait l'affaire.

Le costume de Pauline Papelbon a également obtenu l'aval de Madame, à ma grande surprise. Pauline lui a expliqué qu'elle avait emprunté à ses voisins, les Madraswalla – des Indiens d'Inde et non du Far West –, ce sari qui laissait voir son ventre rebondi entre le haut et le bas et se portait avec une sorte de voile transparent assorti. Dans cette tenue, Pauline me faisait plus penser à la dame de mon livre des *Mille et Une Nuits* – celle qui devait continuer à raconter des histoires au roi pour éviter de se faire zigouiller – qu'à la Sainte Vierge. Mais ce n'était sans doute pas l'opinion de Madame.

Lorsque je suis apparu en costume, mes camarades se sont mis à ricaner en multipliant les allusions à Johnny Tremain.

— Ha ha haha, c'est tellement drôle que j'en oublie de rire, ai-je dit.

(Si les gens se moquent de toi, me conseillait toujours papa, ne leur donne pas la satisfaction de voir que ça t'a touché.)

Mais en entendant Arthur Coté décréter que j'avais les genoux cagneux, j'ai oublié le conseil de papa et je lui ai enfoncé ma baguette de tambour (ci-devant baguette chinoise) dans le bras – pas très fort, mais assez pour lui imprimer une petite marque rouge qui ressemblait à un impact de balle. Cela dit, Arthur ne s'est pas mis à hurler. Je suppose que si j'avais agressé Rosalie de la sorte, elle aurait fait l'impasse sur mère Philomène pour filer directement chez le pape Paul réclamer mon excommunication.

Tout ce que les bergers et bergères avaient à faire en matière de costume était de découper un orifice dans leurs sacs en toile de jute de façon à y passer la tête et de se nouer une corde autour de la taille. Mais à voir le résultat sur Zhenya, on comprenait aisément qu'elle n'y était pas allée de main morte avec les ciseaux. Ses nichons n'étaient pas visibles mais il s'en était fallu de quelques centimètres. En voyant

ce sac d'os de Geraldine à côté de Zhenya dans la queue pour l'inspection, j'ai repensé au buffet – au premier poster d'Annette à l'époque du *Mickey Mouse Club* et au dernier en star de *Beach Blanket Bingo*, celui que j'avais embrassé, ce dont je m'étais ouvert à Monseigneur. Zhenya insistait pour porter sa casquette Carnaby Street pendant la scène des bergers.

— *Non, non, non !* s'est exclamée Madame en mettant sa main sur son cœur.

— Pas de problème, patronne, a dit Zhenya en lui tapotant le bras avec un sourire. Je la mets pas. Tout est super, *da* ?

Les deux costumes de Rosalie étaient les plus chics. Pour celui de Roi mage, ses parents avaient loué les services d'une couturière qui lui avait cousu une longue cape en velours rouge bordée de fausse fourrure blanche. Puis, après avoir fait chou blanc chez Careen's Costumes, Tocardeski et sa mère étaient allées à New York trouver leur bonheur chez un autre loueur sous la forme d'une couronne sertie de fausses pierres qui semblaient vraies ! Mais ce n'était pas tout, les parents de Rosalie avaient également fait l'acquisition d'une fausse barbe et d'un tube de colle à postiche utilisée par les vrais acteurs ! Enfin, pour le rôle de narratrice de sa pièce, Rosalie porterait une ancienne robe de soirée ayant appartenu à sa mère, des pendants d'oreilles et une autre couronne qui, d'après ce qu'elle répétait à tout le monde, était « la copie conforme de la couronne de Miss Amérique ». Mère Philomène avait donné son accord pour qu'elle se maquille – rouge à lèvres et ombre à paupières –, mais le temps de la pièce seulement. Après quoi, elle devrait filer se démaquiller aux toilettes avant d'entrer dans la peau de Gaspard, le Roi mage. Mère Philomène avait ajouté que les autres filles de CM2 avaient intérêt à renoncer à l'idée de se maquiller pour les *tableaux*. Le privilège n'était accordé qu'une fois à Rosalie parce qu'elle était l'auteur de sa stupide pièce.

À l'instar de Rosalie, Marion Pemberton se partageait entre deux rôles, saint Martin de Porres et le Roi mage noir, mais il n'avait qu'un costume pour les deux car Madame avait donné son accord, même si Rosalie était d'un avis contraire. La mère de Marion avait taillé son déguisement dans un vieux drap gris argenté et s'était servie de la taie d'oreiller pour faire le turban. C'était très réussi.

Les trois MaryAnn aussi avaient fière allure dans leurs chemises de

nuit blanches avec leurs ailes d'ange et leurs auréoles lumineuses. En revanche, Franz Duzio n'était pas très convaincant en ange. Avec ses sourcils noirs broussailleux, sa perruque bouclée blonde, sa chemise de nuit empruntée « à sa grosse tante », on aurait dit un hybride dément de Cupidon et de Shirley Temple plutôt que l'ange Gabriel. Quand il est sorti des toilettes des garçons, certains ont commencé à glousser, c'était irréprouvable. Mais Franz a mis fin à notre hilarité en menaçant le premier qui riait de le déranger dès la sortie de l'école. Plus personne n'a ri. Franz était le deuxième plus costaud et plus âgé de la classe après Lonny et dans une bagarre les opposant, il aurait pu avoir le dessus, enfin peut-être. De toute façon, ils s'entendaient bien et n'allaient pas se battre. Aux parties de bras de fer qu'ils disputaient lorsque nous passions la récré à l'intérieur, ils gagnaient chacun leur tour et se serraient toujours la main à la fin comme des gentlemen.

Le samedi après-midi, tous les élèves qui participaient au spectacle de Noël étaient de répétition en costumes. Présence obligatoire, avait annoncé sœur Fabian la veille au haut-parleur. À moins d'avoir un parent, voire un grand-parent, sur le point de claquer, nous étions tenus d'être là.

Les CP et les CE1 étaient des petits veinards. Même s'ils passaient en avant-avant-dernier dans le spectacle du lendemain, ils ont eu le droit de répéter en premier. Sœur Fabian prétendait qu'ils n'auraient pas tenu en place s'ils avaient dû attendre. Les petits interprétaient la seule chanson non religieuse de tout le spectacle. Les choses se passaient ainsi : le père Hanrahan entrait en scène avec un faux sapin de Noël. Puis il s'adressait au public : « Dites, vous entendez ce que j'entends ? » En coulisses, des clochettes que les spectateurs ne voyaient pas encore tintaient. Puis un des machinistes – le grand frère d'Ernie Overturf, qui était en quatrième mais ne savait pas jouer d'un instrument – mettait un disque et approchait le micro du haut-parleur. C'est à cet instant que tous les CP et les CE1 entraient en scène en se tenant par la main et faisaient la ronde autour du sapin en chantant en chœur avec Brenda Lee (pas la vraie, celle du disque) « Rockin' Around the Christmas Tree ». Pour couronner le tout, ils avaient des bois de renne sur la tête et des clochettes attachées aux lacets – ce qui explique que le public ait entendu les clochettes tinter quand le père Hanrahan demandait : « Dites, vous entendez ce que j'entends ? » Vous

comprenez maintenant ? Depuis les coulisses, les petits tapaient des pieds pour faire tinter leurs clochettes.

Après que les petits ont fini de répéter, l'orchestre des quatrièmes, le chœur des cinquièmes, les chorales des sixièmes et des CM1 ont travaillé leurs morceaux avec Mme Button, le professeur de musique. (Mme Button et Madame étaient les deux seuls professeurs laïques de l'école, laïques voulant seulement dire qu'elles n'étaient pas bonnes sœurs.) La musique était dans l'ensemble écoutable, à part l'orchestre des quatrièmes dont les violons grinçaient. Quoi qu'il en soit, nous, les *tableaux vivants*, devons poireauter en attendant que les musiciens aient fini, le summum du pensum. Ensuite ? Quand la chorale des sixièmes s'est mise à chanter « La Marche des Rois », Lonny et moi avons entonné la version parodique :

*D'Orient, nous sommes trois rois
Venus écosser les petits pois...*

Mais d'un regard noir accompagné d'une remarque sur le caractère sacrilège de notre chanson, sœur Fabian a mis un terme à nos exploits. Et juste après ? Pauline Papelbon est passée devant nous – Lonny, Franz et moi – dans un costume de Marie qui soulignait son gros ventre, la bouche pleine de chips. Comme il était Joseph et qu'elle était Marie, a glissé Franz à Lonny, il était sûrement content que le bébé soit de Dieu et pas de lui, parce que Pauline était sûrement la dernière fille avec laquelle Lonny ait envie de faire vous-voyez-ce-que-je-veux-dire.

— Fais attention à ce que tu dis, ai-je prévenu. Pour le coup, c'est sacrilège.

Mais Franz n'a pas tenu compte de mon avertissement et s'est mis à pousser des grognements de cochon en louchant en direction de Pauline. Lonny s'est laissé aller à un petit rire, mais pas plus. Je n'ai pas ri du tout parce que je trouvais cela méchant. En plus, Pauline n'embêtait jamais personne. Et si sa mère avait été hospitalisée l'an passé, ce que personne n'ignorait, ce n'était pas sa faute. À dire vrai, j'étais même assez content qu'elle ait obtenu le rôle de Marie, car elle n'était jamais choisie pour quoi que ce soit et la seule fille que j'aie jamais vue à côté d'elle au réfectoire, c'était sa sœur, Claudette, une cinquième, qui, maintenant que j'y pense, adorait manger aussi. Mais

revenons à nos moutons. Comme je disais, je ne trouvais pas la répétition en costumes très juste dans la mesure où nous étions tenus d'attendre que les musiciens aient fini de répéter alors qu'eux pouvaient partir une fois leur travail terminé au lieu de poireauter en attendant que nous ayons terminé.

Voici comment Madame envisageait les choses. Chaque *tableau* (sauf le dernier) serait illustré par deux chants : le premier avant le lever du rideau et le second après. Pour l'Annonciation par exemple, les cinquièmes chanteraient « Les Anges dans nos campagnes ». Puis le rideau se lèverait sur l'ange Gabriel annonçant à la Vierge qu'elle attendait un enfant. Ensuite, à mesure que la scène apparaîtrait aux yeux du public, l'orchestre accompagnerait la soliste qui chanterait l'« Ave Maria ». *Vous comprenez ?* Nous comprenions. Ai-je déjà mentionné Happy Rocketto ? Celui qui jouait dans mon équipe de base-ball junior l'an dernier ? C'était sa sœur la soliste, elle avait une voix d'opéra.

— J'adore l'opéra, m'a dit Zhenya pendant qu'elle s'égosillait. La fille chante magnifique, *da*, Fillix ?

J'ai approuvé mais je rêvais d'une paire de boules Quies.

Après l'Annonciation viendraient la scène des bergers, a précisé Madame, puis la pièce de Rosalie, puis la scène des Rois mages. (Rosalie aurait donc à peine quelques minutes pour quitter son habit de narratrice, enfiler celui de Roi mage et se démaquiller en vitesse.)

— Après le chant des tout-petits et « Sur la paille fraîche », ce sera la scène de fin avec l'Enfant Jésus et tous ceux qui sont venus L'adorer, a précisé Madame.

Le *tableau* dans lequel j'apparaissais donc – moi et toute la classe, à l'exception des frères Kubiak qui étaient machinistes et, à ce titre, se contentaient de poser et de retirer les accessoires, comme les bottes de paille et les animaux en contreplaqué, et n'étaient pas obligés d'être costumés ni d'entrer en scène ni de rester figés comme des statues sans respirer ou presque jusqu'à ce que le rideau retombe. Les Kubiak étaient également chargés de faire tenir tranquilles les agneaux jusqu'au dernier tableau – les vrais, pas ceux en contreplaqué. Oh, et M. Dombrowski, le gardien de l'école, pouvait plus ou moins être considéré comme un machiniste aussi puisqu'il actionnait la corde qui montait et descendait l'étoile de Bethléem. Cette poulie était rudement bien et nombre d'entre nous, garçons, aurions aimé la manipuler, mais

Madame s'y est opposée, les frères Kubiak n'ont pas eu ce droit non plus, quand bien même leur propre frère l'avait fabriquée. Seul M. Dombrowski était habilité à le faire.

Vers la fin de la répétition en costumes, je me suis fait enguirlander par Madame. Je le méritais. À un moment donné, Madame a retiré son béret au milieu des enfants en répétition et l'a laissé sur une chaise en coulisses. Oscar Landry, Monte Montoya et moi-même nous en sommes emparés dans l'idée de jouer au frisbee mais nous avons été pris sur le fait. Madame nous a remonté les bretelles à tous les trois mais ses reproches m'étaient plus particulièrement adressés car mes petits camarades m'avaient désigné comme étant l'instigateur. Nous nous sommes excusés et Madame a hoché la tête, puis elle a remis son béret sans nous infliger de colle.

À la fin de la répète, Madame a rappelé à chacun que le spectacle commençait à quatorze heures pile, mais que nos parents devaient nous déposer à treize heures afin que nous enfiliions nos costumes, puis que nous attendrions sur le palier que ce soit le moment de notre *tableau* donc celui de descendre l'escalier sur la pointe des pieds pour prendre nos places sur scène et nous figer. Après quoi, elle a demandé à l'ensemble de la classe de s'asseoir sur la scène et elle a prononcé un discours en faisant les cent pas devant nous, les mains sur les hanches.

— *Mes élèves*, vous devez toujours garder à l'esprit que, certes, les chanteurs et musiciens célèbrent la Nativité par la musique, mais vous seuls incarnez l'histoire de Noël !

Au mot « incarnez », Madame a fermé les yeux et levé les bras au ciel. Nous avons échangé des regards interloqués et attendu, car elle semblait en transe. Lorsqu'elle a fini par rouvrir les yeux, elle a repris la parole.

— Si d'aventure votre nez vous démange et que le rideau est encore levé, vous devez à tout prix résister à l'envie de vous gratter. Si d'aventure vous aimeriez regarder vers le public pour vérifier où sont assis vos parents, vous devez vous interdire de le faire.

Elle a redressé son béret, a laissé tomber une main le long de son corps mais gardé l'autre sur sa hanche.

— Des questions ?

Susan Ekizian a levé la main.

— Et si on veut éternuer ?

— Il faut réprimer son éternuement, *mademoiselle*.

— Comment ? a demandé Susan.

Madame a haussé les épaules.

— Par tous les moyens. En vous enfonçant un ongle dans la cuisse ou en vous forçant à penser à autre chose – quelque chose de triste, par exemple, ou de gai. Et si la nervosité vous donne envie de rire, vous devez vous mordre la lèvre très fort, au point même de faire perler une ou deux gouttes de sang. Mais sous aucun prétexte il ne faut rompre l'illusion que vous êtes une œuvre vivante en trois dimensions aussi époustouflante qu'un tableau du Louvre.

Madame nous avait raconté sa visite au Louvre des millions de fois. (Le Louvre qui est à Paris. Le Canada est anglais, mais lorsqu'on vit au Québec, on préfère la France.)

Quand nous sommes enfin sortis de répétition, Simone et Frances m'attendaient dans le break familial. C'était bizarre de voir Frances, et non Simone, derrière le volant. Fran avait obtenu son autorisation de conduite accompagnée la semaine précédente mais ni maman ni papa n'avaient le temps de lui donner des leçons et c'était Simone qui s'y collait. Je me suis assis sur le siège arrière sans dire un mot et je n'ai pas ouvert la bouche de tout le trajet jusqu'à ce que Simone se tourne vers moi.

— Comment se fait-il que tu aies perdu ta langue, Felix ? m'a-t-elle demandé.

— Je suis fatigué.

— C'est vrai que rester immobile sur une scène est épuisant, non ? s'est moquée Frances.

— Boucle-la, ai-je répondu.

— Boucle-la, toi, a continué Fran.

— Arrêtez de vous disputer et concentre-toi sur la route, a ordonné Simone.

Si j'étais silencieux, c'est que je me rongerais les sangs. Une supposition qu'au moment du lever de rideau quand les autres chantent « L'Enfant au tambour », j'aie la tourista comme maman au concours de cuisine ? Il n'était pas question pour autant d'en parler à mes sœurs, Frances se serait tordue de rire et, par contagion, nous aurions attrapé le fou rire et elle aurait perdu le contrôle du véhicule. À mon avis, Simone n'était pas la monitrice de conduite idéale vu qu'elle conduisait comme un pied. Chaque fois qu'elle faisait un créneau, elle finissait sur le trottoir ou à un mètre d'écart.

Souvent, le samedi, j'avais le droit de veiller pour regarder *Police des plaines*, mais ce soir-là, maman m'a obligé à me coucher à vingt et une heures trente parce que le lendemain était un grand jour pour moi. Voici la liste de ceux qui viendraient me voir dans les *tableaux* : maman, Simone, Frances et ma Nonna Napolitano si ses cors ne la faisaient pas trop souffrir. Papa essaierait, mais il ne pouvait rien promettre. Avec les vacances, la gare routière grouillerait de monde et le directeur, M. Popinchalk, avait demandé à papa de garder le buffet ouvert toute la journée et de ne pas fermer plus tôt comme l'usage le voulait le dimanche. Chino se remettait encore de sa grippe et, d'après papa, il était plutôt patraque. Si Chino n'était pas en état de travailler, papa ne viendrait sûrement pas.

— Mais je ferai mon possible, fiston, m'a-t-il juré.

Au début, je n'ai pas trouvé le sommeil parce que j'étais trop excité. Ensuite, j'ai commencé à avoir peur d'éternuer ou de rire ou d'avoir la courante pendant la représentation. Puis, la fatigue venant, j'ai fermé les yeux et j'allais m'endormir quand mon imagination à la noix m'a ressorti l'image de la tête tranchée de Joseph Cotten rebondissant sur les marches de l'escalier *boum boum boum...*

Au moment où maman finissait par m'autoriser à me lever pour boire un verre de lait chaud et manger un cracker, le journal de vingt-trois heures commençait. Par conséquent, j'aurais très bien pu regarder *Police des plaines* car j'étais resté éveillé tout ce temps-là. Il était plus de minuit quand je me suis faufilé dans la chambre de mes parents et que j'ai réveillé maman en chuchotant :

— Je ne dors toujours pas.

— Nom de Dieu ! Voilà que ça recommence, a gémi papa.

Et pourtant c'est lui qui m'a autorisé à dormir au pied de leur lit dans mon sac de couchage.

Je suis allé chercher celui-ci et, en deux secondes, j'ai sombré.

ÉCOLE SAINT-LOUIS-DE-GONZAGUE

Spectacle de Noël

Dimanche 20 décembre 1964

Mère M. Philomène, directrice

BÉNÉDICTION INAUGURALE

Monseigneur Angus P. Muldoon, abbé

SERMENT D'ALLÉGEANCE

Kevin Wojcik, classe de quatrième, chef de classe

MAÎTRE DES CÉRÉMONIES

Rév. Gerald « Jerry » Hanrahan, vicaire de la paroisse

I

« Les Anges dans nos campagnes »

Chœur des cinquièmes

Tableau numéro 1 : l'Annonciation

Élèves de CM2

« Ave Maria »

Orchestre des quatrièmes

Soliste : Margaret Rocketto

II

« Ça, bergers, assemblons-nous »

Chorale des sixièmes

Tableau numéro 2 : les bergers dans leurs champs

Élèves de CM2

« Venez, divin Messie »

Chorale des sixièmes

III

INTERLUDE THÉÂTRAL

« La Saison de Jésus »

Saint Louis de Gonzague : Ernest Overturf
(CM2)

Saint Martin de Porres : Marion Pemberton
(CM2)

Sainte Thérèse de Lisieux : Geraldine Balchunas
(CM2)

Écrit, raconté et mis en scène par
Rosalie Elaine Twerski (CM2)

IV

« Venez, divin Messie »
Chorale des cinquièmes

Tableau numéro 3 : le voyage des Rois mages
Élèves de CM2

« La Marche des Rois »
Orchestre des quatrièmes et chorale des sixièmes

V

« Rockin' Around the Christmas Tree »
Élèves de CP et CE1 avec le père « Jerry »

VI

« Sur la paille fraîche »
Chorale des CM1

Tableau numéro 4 : la Nativité
Élèves de CM2

« L'Enfant au tambour »
Chorale des cinquièmes

« Joie dans le monde »
Chorale des cinquièmes et chœur des sixièmes

Discours de clôture
Père « Jerry »

« Que Dieu bénisse l'Amérique »
L'ensemble des élèves et du public

Après le spectacle, des rafraîchissements attendent les familles dans la salle de classe de leur enfant. Il est rappelé aux parents qui ont apporté des desserts de bien vouloir reprendre leurs plats avant de quitter l'école, la nourriture attirant les insectes.

Merci à tous !

Un joyeux et un SAINT Noël à tous !

CE PROGRAMME A ÉTÉ IMPRIMÉ GRACIEUSEMENT PAR LES IMPRESSIONS TWERSKI, 176 HOLLIHOCK HILL, THREE RIVERS, CONNECTICUT. LES IMPRESSIONS TWERSKI SONT PEUT-ÊTRE SUR UNE COLLINE MAIS ELLES SONT AU NIVEAU. VOISINS, POUR TOUS VOS TRAVAUX D'IMPRESSION, PASSEZ NOUS VOIR !!!

La mère de Pauline Papelbon ayant été trop malade pour faire des cupcakes, Pauline avait acheté un plein sac de Sno Balls Hostess pour le buffet. Les aurait-elle entreposés dans la classe comme Madame le lui avait demandé au lieu de les garder avec elle sur le palier, les choses auraient sans doute pris une autre tournure, ou pas. Qui sait ?

Le premier hic – pas trop grave –, c'est que monseigneur Muldoon était un peu saoul. En passant à côté de nous sur le palier pour aller donner sa bénédiction, il sentait Mush Moriarty au lieu de sentir les Life Savers goût rhum. Monseigneur n'avait pas le pas très sûr en descendant l'escalier pour aller bénir l'assistance, mais il s'est repris. Et sur scène ? D'après Frances, il oscillait et se tenait au pied du micro pour ne pas tomber. (Les participants aux *tableaux* devaient attendre sur le palier dans l'escalier et ne voyaient donc rien de ce qui se

passait, en revanche, ils entendaient tout.) D'après maman, Monseigneur souffrait sûrement d'un problème d'équilibre et « c'est ainsi que les fausses rumeurs se propagent, jeune fille ». Quand je lui ai fait remarquer plus tard qu'il sentait comme Mush, sa réponse a fusé :

— Qu'il ait été pompette ou pas ne nous regarde pas.

Ensuite, le chef de classe des quatrièmes, le fameux Kevin, a eu le trac en plein serment d'allégeance. Enfin, je suppose, parce qu'il s'est mis à glousser. Or le serment d'allégeance n'est pas franchement tordant, sauf quand c'est Zhenya qui le prononce : « Je jure la ligeance au chapeau des Tas Zunis d'Amirique. » Maman a prétendu que personne ne s'était aperçu que le chef de classe riait.

— Oh, que si ! a répliqué Frances.

Ensuite, au premier *tableau*, la sœur de Happy Rocketto a fait deux couacs en chantant l'« Ave Maria ». D'après Frances et Simone, Franz Duzio s'est curé le nez.

— Et il a mangé sa crotte, a ajouté Frances.

Simone n'était pas d'accord sur ce point mais Fran était prête à jurer sur une pile de bibles.

D'après Simone, Pauline Papelbon s'en était bien sortie – elle avait à peine bougé les bras et pourtant elle devait les tenir en l'air pour exprimer quelque chose comme : « Sapristi ! C'est bien vrai ? » car l'ange Gabriel lui annonçait qu'elle était enceinte du fils de Dieu. En entendant les compliments de Simone sur Pauline, Frances a fait cette remarque :

— D'accord, mais pourquoi a-t-elle mis un costume de Schéhérazade ? (La dame à laquelle je trouvais qu'elle ressemblait dans son sari – la dame des *Mille et Une Nuits*.)

Maman a réagi.

— Frances Ann Funicello, faut-il vraiment que tu critiques tout et tout le monde ?

Frances a répondu qu'il ne le fallait pas mais qu'elle en avait envie.

— Je suppose que si c'était toi qui commandais, tout serait parfait.

— Probable, a rétorqué Fran.

Le *tableau* des bergers s'est à peu près bien déroulé, à part le *bang* que tout le monde a entendu au milieu de « Ça, bergers, assemblons-nous » interprété par les sixièmes. Et juste avant, un bonhomme dans le public a crié :

— Hou, hou, Evgueniya ! Bravo pitite feuille !

Je savais qui c'était. Au moins, il n'était pas monté sur scène lui donner un de ces petits coups de pied dans le derrière dont il la gratifiait chaque fois qu'il l'accompagnait à l'école. Lorsque les bergers et bergères sont remontés à notre palier, Arthur m'a appris la cause du *bang* : un des moutons en contreplaqué de M. Overturf était tombé.

— Quelqu'un s'est cogné dedans ? ai-je demandé.

Arthur est devenu rouge de colère.

— C'est pas moi ! Pourquoi tu m'accuses ?

J'en ai donc déduit que c'était lui.

La pièce de Rosalie ? À son entrée en scène dans sa belle tenue, sa couronne sur la tête, certains dans le public ont poussé des cris d'admiration et, sur le palier, Franz a entonné l'hymne de Miss Amérique. Tout le monde a pouffé, y compris quelques filles. Au cours de la répétition en costumes, Ernie Overturf s'était plaint que Tocardeski se conduisait comme un tyran quand ils travaillaient leur texte et leur hurlait de parler plus fort. Et sur scène, je peux vous garantir que pour parler fort, Marion, Geraldine et lui parlaient fort ! On aurait dit qu'ils s'engueulaient.

Geraldine s'est trompée dans une des tirades de sainte Thérèse. Au lieu de : « Si vous ôtez 1873 de 1897, vous obtenez 24, ce qui est drôlement jeune pour mourir », elle a dit : « Si vous ôtez 1897 de 1873, vous obtenez 24. » Alors un petit malin dans la salle a réagi :

— Non, tu n'obtiens pas 24, mais moins 24, ce qui est carrément *très* jeune !

Du palier, nous avons entendu des gens rire et d'autres pas.

Puis, quand Geraldine a demandé à Marion : « Est-ce parce que les gens qui ont des préjugés sont si méchants avec les personnes de couleur ? » au lieu de dire son texte, il a répondu :

— Évidemment qu'ils sont méchants ! Attends un peu que j'en touche deux mots à l'ANAPC !

Cette fois, tout le monde a ri, pas seulement quelques personnes. C'est-à-dire tout le monde sauf Rosalie. Frances et Simone ont cru qu'elle allait mettre un pain à Marion. La fin de la représentation s'est sans doute déroulée sans encombre. Du moins, je n'ai pas entendu d'incident. Ah, si, j'oubliais. Un garçon a lancé un bouchon de bouteille sur Rosalie, qui a été touchée au front. Sœur Godberta a aussitôt repéré le coupable : c'était Lenny Thomas, un ancien de Saint-

Louis qui avait fini son cycle l'année précédente. Il s'est fait virer de la salle manu militari – escorté par sœur Lucinda d'un côté et sœur Agnes de l'autre et, fermant la marche, le type chauve qui passait la corbeille pendant la messe et ressemblait à l'oncle Fétide dans *La Famille Addams*.

Quand le rideau est retombé, moitié criant, moitié pleurant, Rosalie a reproché à Marion d'avoir gâché sa pièce, mais le temps pressait, elle devait changer de costume, se démaquiller et coller sa fausse barbe à la colle à postiche le temps que durait le « Venez, divin Messie ! » chanté par les cinquièmes. Ce n'était pas non plus la mer à boire, vu que Madame avait autorisé Mme Twerski à venir aider sa fille en coulisses. Et puis les cinquièmes chantaient « Venez, divin Messie ! » en entier, et pas que le premier couplet, histoire de lui laisser de la marge.

Voici pourquoi les événements auraient pu prendre une autre tournure si Pauline n'avait pas gardé les Sno Balls Hostess dans l'escalier. Je l'ai vue en manger un paquet avant l'Annonciation et, d'après certains camarades, elle en aurait mangé au moins quatre pendant les Bergers, les Rois mages et la pièce de Rosalie. Personne ne savait au juste combien elle en avait englouti mais en regardant dans son sac après coup, j'ai constaté qu'il ne restait pratiquement plus que des emballages vides.

Mais revenons à nos moutons. Quid d'en bas ? En bas, le père « Jerry » entrait en scène avec son faux sapin de Noël et demandait au public : « Dites, vous entendez ce que j'entends ? » Et en haut ? Sur le palier, Pauline commençait à pleurer en se tenant le ventre et en se plaignant de ne pas se sentir bien. Madame est arrivée pour voir de quoi il retournait. Pauline lui a expliqué qu'elle n'avait jamais eu de crampes d'estomac aussi violentes. Madame lui a dit de mettre sa tête entre ses jambes et de respirer profondément. Pauline s'est exécutée, mais ses pleurs ont redoublé, elle se sentait encore plus mal et avait même envie de vomir. Madame a regardé autour d'elle et avisé la mère de Rosalie.

— Madame Twerski, accompagnez Pauline aux toilettes, *s'il vous plaît*, a-t-elle dit.

Mme Twerski a essayé de se débiter, prétextant que c'était plutôt le rôle de Madame.

— *Maintenant, madame !* l'a-t-elle coupée.

Ce qui en français signifiait : « Grouillez-vous ! » Mme Twerski a saisi un pan du voile de Pauline du bout des ongles et s'est dirigée vers les toilettes. Mais à mi-chemin, Pauline s'est arrêtée et a effectivement vomi, en partie sur Mme Twerski qui a poussé un juron devant tous les enfants. Je me suis dit alors : Fichtre ! Entre Danny Baldino dans le car pour Hartford et cette pauvre Pauline aujourd'hui, j'aurai eu ma dose de vomi pour le mois. (Et je ne comptais pas la blague que Lonny m'avait faite le soir d'Halloween, parce que c'était du faux vomi et non du vrai.)

Madame s'est mise à nous regarder avec des yeux fous. Puis elle a arraché le poupon des mains de Bridget et a tendu le doigt vers Zhenya.

— *Mademoiselle*, tu es Marie !

Zhenya a haussé les épaules.

— Je peux pas. J'ai pas de custome.

Les yeux fous de Madame se sont posés sur Franz.

— Change de costume avec Zhenya, lui a-t-elle ordonné.

Atterré, Franz a répondu à Madame qu'il ne pouvait pas – il était en slip sous la chemise de nuit de sa « grosse tante ». Mais Zhenya s'était déjà débarrassée de son sac en toile de jute et attendait en sous-vêtements – culotte rose à pois et soutien-gorge blanc !

— Allez, comrade, le professeur veut qu'on change, alors on change, a-t-elle dit à Franz.

Ce qu'ils ont fait. (Jusqu'à la fin de l'année scolaire et l'année d'après, les élèves se sont raconté à n'en plus finir qu'ils les avaient vus presque nus tous les deux pendant quelques secondes.) Tandis que Zhenya enfilait la chemise de nuit de Franz et Franz son sac de jute, je me suis tourné vers Lonny. Oh, oh ! me suis-je dit, car d'ici quelques minutes il entrerait en scène dans mon peignoir trop court pour incarner Joseph. Or, émoustillé par la vision de sa « pitite amie » en culotte, Lonny avait la « canne à pêche dans le pantalon », comme Zhenya l'avait qualifiée un jour, qui se dressait. Pris de panique, Lonny a vu que j'avais vu son émoi et s'est glissé jusqu'à moi courbé en deux.

— Je ne peux pas entrer en scène comme ça ! Qu'est-ce que je peux faire ?

Au début, aucune idée ne m'est venue à l'esprit, puis j'ai trouvé.

— Tu te rappelles le film qu'on a vu ? *Chut... chut, chère Charlotte ?*

— Oui ?

— Tu te rappelles le type qui se fait trancher la tête avec un couteau de boucher ?

— Oui ? Et alors ?

— Imagine que quelqu'un te menace avec ce couteau. Sauf que, au lieu de s'abattre sur ta tête, le couteau va s'abattre sur ton...

Lonny a fait la grimace et s'est recroquevillé. À l'instant où il se redressait, j'ai constaté que mon stratagème avait marché. Lonny m'a traité de génie.

C'est au moment où Madame tendait le poupon de Bridget à Zhenya que la bagarre a éclaté. Rosalie, toujours en costume de Roi mage, a totalement perdu les pédales et s'est mise à hurler sur Madame :

— Ce n'est pas juste ! Je suis la meilleure élève de la classe et vous n'en tenez pas compte ! Et pourquoi elle ? Elle qui est athée et communiste et n'est dans la classe que depuis novembre ! De toute façon, vous n'êtes qu'une stupide remplaçante et je me fiche de ce que vous dites ! Je suis Marie !

Sur ces belles paroles, Tocardeski a essayé de s'emparer de l'Enfant Jésus.

Mais Zhenya, qui m'avait confié être « orthodoxe » et pas une « pas croire en Dieu », n'avait pas la moindre intention d'abandonner l'Enfant Jésus à sa principale détractrice. Elle s'est agrippée aux pieds du poupon tandis que Rosalie tirait sur la tête. Toutes les personnes présentes, Madame comprise, regardaient la scène avec sidération. Quelque chose devait lâcher, et quelque chose a effectivement lâché.

La tête du poupon s'est détachée du torse et Rosalie est tombée à la renverse. J'ai vu alors avec des yeux horrifiés la tête rebondir sur les marches de l'escalier. Comme Lonny quelques minutes plus tôt, je me suis plié en deux. Joseph Cotten et maintenant Jésus : je ne trouverais plus jamais le sommeil. Quand je me suis décidé à lever les yeux, j'ai croisé le regard fou de Mme Fréchette.

— Monsieur Dondi ! Retire ton chapeau, ta *chemise* et ton *pantalon*. J'ai secoué la tête.

— Mon quoi ?

— Ta chemise ! Ton pantalon ! *Dépêche-toi* ! Nous avons très peu de temps !

— Je ne peux pas. Je suis le petit joueur de tambour !

Madame a secoué furieusement la tête.

— Tu ne l'es plus ! Tu as un rôle beaucoup plus important. Tu es l'Enfant Jésus ! Dépêche-toi !

Cette fois, c'est moi qui ai secoué furieusement la tête.

— Ce n'est pas possible. Je suis trop grand.

Un argument idiot dans la mesure où j'étais le plus petit de la classe, garçons et filles confondus.

— Le spectacle doit continuer, a dit Madame, puis, sur le même ton qu'elle avait employé pour s'adresser à Mme Twerski, elle a ajouté : *Maintenant, monsieur !*

Entendu, dans l'intérêt de notre *tableau*, je retirerais ma chemise mais je garderais mon pantalon. Madame a acquiescé et j'ai donné mon accord pour être Jésus.

En bas, derrière le rideau, les Kubiak ne perdaient pas une seconde, disposant les accessoires pour la scène finale de la Nativité, puis courant chercher les agneaux qu'ils avaient parqués dans un poulailler au fond de la classe. Sur scène, les clochettes tintaient. Accompagnée par la voix de Branda Lee – « You will get a sentimental feeling when you hear/Voices singing "Let's be jolly, deck the halls with bough of ha-olly" » –, Madame a placé ses acteurs, à l'exception de Lonny, Zhenya et moi, la Sainte Famille renouvelée à soixante-six pour cent. Puis elle a arraché son turban argenté à Marion Pemberton, elle a ouvert la taie d'oreiller en deux avec une force surhumaine et en a fait un voile pour Zhenya à qui elle a ordonné de s'agenouiller à côté de la mangeoire.

— Et toi, *monsieur*, assieds-toi sur tes talons à l'intérieur ! m'a-t-elle sommé.

Pendant que je me mettais en position, Madame a retiré la perruque blonde de Shirley Temple de la tête de Franz et l'a posée sur la mienne. Puis elle a défait une botte de paille avec des gestes frénétiques et en a répandu sur tout ce qui se trouvait sous ma poitrine.

— Le poupon ! a-t-elle exigé de Bridget, sur le même ton que le Dr Kildare réclamant un instrument en pleine opération.

Bridget a tendu son poupon décapité à Madame, qui l'a fiché au bout du réservoir à maïs, à l'opposé de ma tête, avant de remettre de la paille un peu partout. Enfin, elle a reculé pour juger de l'effet. L'Enfant Jésus avait ma tête et mes épaules, et des pieds en celluloïd

de nouveau-né qui dépassaient à l'autre bout.

De l'autre côté du rideau, « Rockin' Around the Christmas Tree » touchait à sa fin et un par un, les CP et les CE1 ont quitté la scène en faisant tinter leurs clochettes sous les applaudissements du public. Les Kubiak sont revenus juste à temps avec les agneaux vivants, Roland en a donné un à Eugene et Ronald en a déposé un second dans les bras impatients de Jackie Burnham.

— Ils sont trop mignons ! s'est écrié tout le monde.

— Chut ! nous a enjoint Madame. *Écoutez !*

À ce stade, son béret rouge avait glissé en arrière, j'étais étonné qu'il tienne encore. Les sixièmes en étaient à la moitié de la deuxième strophe de « Sur la paille fraîche » quand, en me tournant vers Rosalie, j'ai vu qu'elle était en train d'arracher des touffes de sa fausse barbe. Elle avait réussi à en ôter une bonne partie mais pas le résidu collé à son menton. Je l'ai vue ensuite rabattre le bas de sa cape en velours sur sa tête et foncer vers la mangeoire, à côté de laquelle elle s'est agenouillée en poussant Zhenya des deux mains. Sur le devant de la scène, les sixièmes chantaient : « Près, plus près encore de mon petit lit, du soir à l'aurore » et, dans dix secondes, le rideau se lèverait.

Zhenya a poussé Rosalie qui a poussé Zhenya encore plus fort.

J'ai cherché Madame des yeux et l'ai aperçue dans les coulisses. Un des mots de vocabulaire que nous avons appris la semaine précédente était « pétrifié » et Madame était le mot « pétrifié » en personne, un personnage de *tableau vivant* assistant à la lutte entre les deux Marie.

Zhenya a envoyé au tapis Rosalie qui, en voulant se relever, a attrapé Zhenya par les nénés sans le faire exprès. Je regardais la scène avec des yeux exorbités – tout le monde d'ailleurs –, quand j'ai entendu Lonny m'appeler :

— Felix !

Lui aussi avait vu l'endroit où les mains de Rosalie avaient atterri et ce spectacle avait provoqué chez lui le même petit problème. Le rideau s'écartait quand j'ai levé un couteau de boucher imaginaire au-dessus de ma tête et en ai frappé un coup violent. À mon grand soulagement et, plus important, à celui de Lonny, il s'est plié en deux.

Au début, le public a accueilli la Nativité la plus bizarre qu'il ait jamais été donné de voir dans un silence stupéfait. Sous l'étoile de Bethléem électrifiée se tenaient un Enfant Jésus aux pieds atrophiés, un Joseph recroquevillé, et non pas une, mais deux Marie, dont une

portait le bouc.

Les quatrièmes ont entonné « L'Enfant au tambour » mais bien sûr le petit joueur de tambour n'a pas pointé son nez, son carton à chapeau décoré au Vénilia et ses baguettes étant restés en coulisses. Les gens ont commencé à chuchoter. Chuchotements qui se sont progressivement transformés en gloussements et sur l'ultime *param pam pam pam*, certains se sont mis à... quel est le mot déjà ? À s'esclaffer.

Parvenu à « Joie dans le monde », les rires ont commencé à décliner – enfin, jusqu'à ce que Richard, le frère d'Ernie Overturf, se cogne par mégarde dans M. Dombrowski, qui a lâché la corde quelques secondes, puis l'a rattrapée, puis l'a lâchée, puis l'a rattrapée, ce qui donnait l'impression que l'étoile de Bethléem n'arrêtait pas de changer d'avis sur ce qu'elle était : une étoile filante ou une étoile qui brillait très haut dans les cieux. Quand j'ai de nouveau regardé vers les coulisses, Madame n'était plus pétrifiée, elle faisait quelque chose de foncièrement étrange : elle buvait du parfum au goulot d'un des flacons que j'avais vus dans son sac le jour où elle m'avait demandé d'aller chercher ses lunettes de soleil. Pas le flacon de parfum au muguet, l'autre, celui qui s'appelait cognac.

À la fin de « Joie dans le monde », lorsque le rideau est retombé, le père « Jerry » a entamé son discours de clôture.

— J'en suis certain, tout le monde s'accordera à dire que ce spectacle de Noël est le plus mémorable de tous les États-Unis d'Amérique – ou plutôt des États-Unis d'hystériques.

Tout le monde a ri de son jeu de mots.

— Mais les élèves et leurs professeurs ont fait un travail remarquable pour réaliser ce spectacle, aussi j'aimerais tout d'abord que nous applaudissions Mme Lillian Button et ses merveilleux chanteurs et musiciens à qui je rappelle : « Si la musique est donc de vie, alors jouez ! »

Des applaudissements nourris ont éclaté dans le public. J'étais soulagé que le père « Jerry » ne fasse aucune allusion à nous car je n'avais aucune envie d'être hué.

Mais c'est alors qu'il a dit :

— Et bien sûr, il faut remercier nos acteurs. Mesdames et messieurs, je vous rappelle que vous avez assisté à la première mondiale de « La Saison de Jésus », une pièce écrite par Rosalie

Twerski, dramaturge de CM2 à Saint-Louis même. En cet après-midi historique, vous avez aussi découvert les tout premiers *tableaux vivants* de Saint-Louis, dont je suis certain qu'ils deviendront une tradition dans cette merveilleuse école. Et qui sait si d'ici l'année prochaine les quelques petits problèmes rencontrés n'auront pas trouvé de solution ? (Ce qui a fait rire les gens.) Il me semble qu'il conviendrait de lever à nouveau le rideau pour que nos comédiens et leur metteur en scène *extraordinaire*, Mme Marguerite Fréchette, viennent saluer. (« Mon Dieu, vous avez eu droit à une *standing ovation* ! » a commenté Simone un peu plus tard. J'ignorais ce qu'était une *standing ovation* mais maman m'a expliqué : « Ça veut dire que les gens vous ont tellement aimés qu'ils ont levé leur *culo* pour vous applaudir. »)

Mes camarades se sont avancés pour saluer, mais je suis resté dans mon réservoir à maïs car j'étais mort de honte. Lonny s'en est aperçu et, avec l'aide de Ronnie Kubiak, il a transporté la mangeoire sur le devant de la scène. Les gens ont salué leur initiative avec encore plus d'enthousiasme. J'ai agité la main, et les cris de joie ont redoublé. En parcourant l'assistance du regard, j'ai repéré maman, Simone et Frances. Elles étaient au quatrième rang au milieu. Nonna n'était pas avec elles, ses cors devaient la faire souffrir. J'ai cherché papa mais je ne l'ai pas trouvé, Chino était sans doute encore malade. Et ensuite ? J'ai vu papa ! Il était assis loin sur le côté, entre une vieille dame qui était probablement la grand-mère de quelqu'un et une femme plus jeune avec une montagne de cheveux et un foulard. J'ai fait signe à papa qui m'a répondu, mais la dame au foulard à côté de lui en a fait autant. Pourquoi agites-tu la main, madame Montagne-de-Cheveux ? me suis-je demandé.

Puis le père a prié Mme Button et Madame de nous rejoindre sur scène, et c'est alors que sœur Fabian et mère Philomène sont arrivées avec des bouquets de roses rouges. Sœur Fabian a donné le sien à Mme Button et Madame a reçu le sien des mains de mère Philomène. Mère Phil qui ne s'est pas contentée de lui offrir des fleurs mais a serré Madame très fort dans ses bras. Je précise que ce n'était pas une de ces accolades bidon que se donnent les gens, c'était une vraie. Madame a envoyé un baiser au public et elle a fait une petite révérence comme il est d'usage devant la reine Élisabeth, un type a même sifflé.

— Mes amis, je crois que notre cérémonie s'achève. Reste un

détail, a dit le père. Je vous demanderais de vous lever pour chanter l'hymne national.

Tout le monde s'est exécuté, même moi. Sauf qu'en plein milieu, l'agneau de Jackie s'est mis à gigoter et lui a échappé des mains. Puis celui d'Eugene a fait la même chose et les deux agneaux ont commencé à courir partout sur la scène en bêlant. Puis les CP et les CE1 ont commencé à les poursuivre. Puis un des agneaux a sauté de la scène et le public s'est joint à la poursuite.

Lorsque nous sommes remontés en classe, Pauline Papelbon se sentait sûrement mieux parce que je l'ai vue se servir sur les tables du buffet, y compris de *pizelle* de maman. Le père de Zhenya a insisté pour que je goûte son strudel aux raisins secs et au lait caillé. Je n'en avais aucune envie mais comme je ne voulais pas lui faire de peine, j'en ai pris une part. Ce n'était pas si mauvais que ça mais pas si bon non plus. Profitant de ce que M. Kabakov était en conversation avec les parents de Marion, j'ai jeté le reste à la poubelle. À la question : « Où est papa ? », maman a répondu que c'était vraiment dommage qu'il n'ait pas pu quitter le buffet.

— Mais si, je l'ai vu ! me suis-je exclamé.

— Ah bon ? Dans ce cas, il a dû retourner fermer.

Tous les élèves et leur famille mangeaient, parlaient, riaient. Tous, sauf les Twerski vers lesquels je ne cessais de me retourner.

Ils étaient assis tout seuls dans le fond de la classe d'un air lugubre. Rosalie avait renfilé ses habits normaux et réussi à retirer les vestiges de sa barbe, mais elle avait une grande marque rouge sur le menton à l'endroit de son bouc. En me voyant approcher, elle a plissé les yeux, prête à entendre une remarque désobligeante de ma part.

— J'ai bien aimé ta pièce, ai-je dit.

— Ce n'est pas vrai. Tu trouves la fin bête.

Mme Twerski a posé sa main sur le bras de Rosalie en secouant la tête.

— Oui, mais j'ai réfléchi depuis et j'ai changé d'avis. Maintenant, je trouve la fin très bien.

Rosalie a cligné des yeux et hoché la tête.

— Qu'est-ce que tu dis, ma chérie ? a demandé Mme Twerski.

— Merci, a dit Rosalie.

— De rien, ai-je répondu en m'éloignant.

— Hé, Felix !

Je me suis retourné.

— Tu n'étais pas mal non plus en Jésus.

— Vraiment ?

— Oui. Mieux que le poupon en tout cas.

— Merci.

C'est sur le parking de l'école que Simone et Frances se sont disputées à propos de Franz Duzio. S'était-il contenté de se curer le nez ou avait-il mangé sa crotte ? Maman n'avait vu Franz faire ni l'un ni l'autre et c'était sans doute parce qu'elle préférait se concentrer sur les choses positives, et pas toujours sur les choses négatives, comme certaines personnes de sa connaissance. (Elle regardait Frances.)

En arrivant à la maison, nous avons trouvé un mot de papa nous demandant de le rejoindre au restaurant chinois d'Easterly pour fêter en famille les prouesses des participants au spectacle de Noël, « en particulier ce gamin qui jouait l'Enfant Jésus. Du tonnerre ! ». Je me souviens encore aujourd'hui de la suite des événements dans leurs moindres détails.

Nous montons en voiture – maman, mes sœurs et moi – pour aller à Easterly. En chemin, je compte les maisons sur lesquelles brillent des lumières de Noël. La chanson des Chipmunks, « White Christmas », et aussi « Jingle Bell Rock » passent à la radio. Sans oublier « Dominique, nique, nique » de sœur Sourire...

Papa nous attend déjà dans un box semi-circulaire avec des sièges en plastique rouge. Il boit une bière – une Rheingold – et il a commandé le cocktail rouge très chic servi avec des cubes d'ananas et des cerises sur une pique pour maman.

— Que voulez-vous boire, les enfants ? demande papa.

Pour Frances et moi, ce sera un cocktail Shirley Temple et pour Simone, un coca.

— Je peux prendre la commande ? demande la serveuse après avoir apporté les boissons.

Papa répond que nous ne sommes pas prêts. Je me suis empiffré en classe et je n'ai pas encore faim. Mais d'ici quelques minutes, quand la serveuse reviendra (elle porte un kimono rouge en tissu brillant), je commanderai un numéro 16 avec de la sauce, des nems, du riz sauté au porc et je mangerai tout, pas de reste à emporter.

Frances demande vingt-cinq cents à papa et lorsqu'elle le voit

fouiller dans sa poche, elle se lève pour aller au juke-box. Il y a un aquarium à côté. Je me lève aussi. L'aquarium est rempli de carpes énormes aux yeux globuleux, et dans le fond est allongée une sirène en porcelaine dépoitraillée.

— Oh, là là ! dis-je en montrant la sirène.

Frances me traite de demeuré. Pour vingt-cinq cents, on a droit à trois chansons. Frances glisse la pièce de papa dans la machine et appuie sur plusieurs boutons. Dusty Springfield se met à chanter. « Wishin' and hopin' and thinkin' and prayin' plannin' and dreaming each night of his charms. »

En me rasseyant dans le box, je trempe mon doigt dans la coupelle remplie d'un drôle de truc orange et je goûte. C'est bon. Sucré.

— C'est la sauce pour le canard, m'explique Simone.

— Coin, coin ! je chantonne.

— Si tu remets les doigts dedans, je te colle au coin, prévient maman. (Puis, se tournant vers papa :) Il paraît que tu es venu à l'école finalement.

— Juste au moment où ce petit crétin a lancé le bouchon de bouteille sur scène et a été flanqué à la porte. Je me serais bien levé pour lui mettre un coup de pied au *culo* quand il est passé à côté de moi, histoire de faire bonne mesure.

Était-il retourné au buffet pour fermer ? C'était pour ça que nous ne l'avions pas vu dans la classe au moment des rafraîchissements ? demande maman.

— Non, ce n'est pas pour ça.

Il sourit d'un air mystérieux, comme la fois où il lui avait offert le lave-vaisselle pour la fête des Mères, lave-vaisselle qu'il avait caché dans le garage sous des vieilles couvertures.

— Où tu étais alors ? s'inquiète Frances.

— Vous voulez que je vous le dise ou que je vous le montre ?

— Hein ? s'étonne tout le monde.

Papa se penche pour ramasser une grande enveloppe posée par terre et en sort trois photos en noir et blanc sur papier glacé. Il en tend une à chacun de ses enfants.

Sur celle de Simone, on peut lire : *Pour Simone avec mes vœux les plus chers, Cousine Annette.*

Sur celle de Frances : *Pour Frances avec mes vœux les plus chers, Cousine Annette.*

Et sur la mienne : *Pour Felix, la vedette du spectacle de Noël !!!*
Bisous, Cousine Annette.

Papa me demande si je les ai vus tous les deux agiter la main après que je lui ai fait signe de la scène.

— La dame avec la montagne de cheveux, c'était elle ?

— Absolument, fiston. Son père m'a appelé. Elle est en pleine tournée de promotion pour son nouveau film. Elle quitte Manhattan pour Boston, mais je n'ai rien dit parce que je ne savais pas si elle aurait le temps de s'arrêter en chemin et je ne voulais pas que vous soyez déçus, les enfants. Quel amour de fille – un vrai sucre d'orge. Et vous auriez dû voir la limousine qui la transportait. Première classe sur toute la ligne... Simone, mon lapin, tu ferais mieux de fermer la bouche sinon tu vas finir par gober une mouche.

— Elle était là ? s'étouffe Simone. Dans la même salle que nous ? C'est une blague ?

— À ton avis, qui a signé ces autographes sur les photos ? demande papa.

— Mais pour de vrai, papa ? Elle était vraiment là ?

— Oui, je confirme à Simone car, hormis papa, je suis le seul de la famille à l'avoir vue.

— Jusqu'ici, rectifie papa.

Je vois qu'il tourne la tête vers l'entrée, je regarde dans la même direction. Une limousine noire se gare le long du trottoir. La serveuse est de retour.

— Je peux prendre la commande ? Tout le monde est là ?

— Presque, répond papa.

La porte s'ouvre et elle apparaît. Papa se lève et l'appelle par son nom. Il lui fait signe de la main. Elle lui répond en souriant et s'avance vers nous.

Épilogue

Sœur M. Dymphna (née Jean McGannon) retrouve sa classe de CM2 à Saint-Louis-de-Gonzague en janvier 1965, date à laquelle elle met un terme au cours de conversation française mais aussi à son habitude d'afficher le classement des élèves au tableau et de les placer en fonction de leurs notes. En 1980, elle est diagnostiquée bipolaire (ce qu'on appelait à l'époque maniaque-dépressive) et réagit bien au traitement. En 1984, l'ordre à laquelle elle appartient renonce à l'habit religieux pour une tenue de ville et lance nombre d'initiatives en faveur de la justice sociale. Âgée aujourd'hui de soixante-dix-neuf ans, sœur Jean est bénévole à l'école Agapé, un établissement réservé aux jeunes Haïtiennes pauvres.

Le père Gerald « Jerry » Hanrahan renonce à la prêtrise en 1967 pour se marier. Désormais retraité des services sociaux, il vit avec sa famille à Seattle, État de Washington.

Monseigneur Angus Muldoon décède en 1968 des suites d'un emphysème et d'un diabète consécutif à une consommation excessive d'alcool. En son honneur, le conseil consultatif de l'école Saint-Louis-de-Gonzague crée la médaille commémorative Monseigneur Muldoon, destinée à récompenser « le comportement hautement moral » (à l'image du saint patron de l'école) d'un élève de quatrième. En 1968, la première médaille est remise conjointement à **Roland** et à **Ronald Kubiak**.

Mère M. Philomène (née Phyllis Benvenuto) quitte son poste de directrice de Saint-Louis en 1979 pour prendre celui de responsable du foyer de la Sainte-Famille, un refuge pour sans-abri de Worcester,

Massachusetts. Fonction qu'elle occupe jusqu'à son décès, en 1986.

Après que son mari a fermé sa mercerie pour prendre sa retraite, **Mme Marguerite Fréchette** rentre au Québec, son pays d'origine. Très active au sein du théâtre local, elle met en scène et/ou joue dans pas moins de soixante-dix-sept pièces. À plus de quatre-vingts ans aujourd'hui, les Fréchette se rendent à Paris une fois par an.

Pauline Papelbon et sa sœur sont retirées de Saint-Louis et envoyées chez des parents dans une autre région. À l'initiative de sœur Dymphna, les anciens camarades de classe de Pauline lui écrivent une lettre collective à laquelle elle ne répondra jamais. Cela dit, elle a été vue récemment au *Dr Phil Show*, lors d'une émission intitulée : « Aime la vie, pas le gras ».

En tant que directeur régional de Dunkin' Donuts, **Franz Duzio** supervise la gestion de plus de deux cents points de vente dans le centre et l'ouest du Massachusetts. Ancien chanteur des Skinnydipper, un groupe de surf music, il publie des poèmes, repris dans des magazines littéraires tels que *Upwind*, *The Boll Weevil Review* et *Art & Noise*. Son fils, Franz Duzio Junior, et lui sont les éditeurs de *Screw You*, un webzine consacré à l'art. Duzio et sa femme (de son nom de jeune fille **Geraldine Balchunas**) ont cinq enfants et un petit-fils, Franz Duzio III.

Marion Pemberton a emprunté sa phrase fétiche – « Attends un peu que j'en touche deux mots à l'ANAPC ! » – à Sammy Davis Jr. (En 1964, au cours de la cérémonie des Oscars retransmise à la télévision – pour la première fois, un acteur noir, Sidney Poitier, remportait l'oscar du meilleur acteur –, Sammy Davis Junior, un des animateurs, se vit remettre la mauvaise enveloppe. Son improvisation fit la joie du public.) En mars 1965, la sœur aînée de Marion Pemberton, alors étudiante, est blessée au cours de la marche de Selma, à Montgomery, et incarcérée. Marion considère cet événement comme déterminant dans sa vie. Diplômé de la faculté de droit de l'université de Pennsylvanie, il est avocat dans un Centre d'aide juridique. Sa femme, pédiatre, et lui vivent à Marietta, Géorgie, où ils organisent en 2008 une campagne de levée de fonds pour Barack Obama. Il fait retirer le

n de son prénom, et on peut lire désormais sur sa carte de visite : *Mario Pemberton, avocat.*

Après la chute du gouvernement soviétique en 1991, un article en première page du *New London Day* relate la fuite vers les États-Unis, via la Norvège, en 1963, de Boris Kabakov, écrivain infiltré au KGB, de sa femme, Lina Kabakova, ingénieur, et de leur nièce, **Evgueniya « Zhenya » Kabakova**, que les Kabakov présentaient comme leur fille pour des raisons de sécurité. Zhenya était en réalité la fille d'artistes de cirque itinérant qui l'avaient laissée orpheline à dix ans. Son père, Ivan Kabakov, le frère de Boris Kabakov, avait été tué par un éléphant terrorisé par l'orage. (Sa femme l'avait précédé dans la mort.) Après avoir terminé ses études secondaires, d'abord à Saint-Louis, puis à l'école du Sacré-Cœur, un lycée de jeunes filles catholique, où ses camarades la sarent Meilleure danseuse, Meilleur clown et « Aspirateur à garçons », Zhenya suit le cursus de la Zachary Smith Academy of Beauty où elle obtient son diplôme de coiffeuse. Mariée et divorcée deux fois, elle compte plus de huit cents « amis » sur Facebook et travaille aujourd'hui comme croupière au casino Circus Circus de Las Vegas.

Trois fois marié et divorcé, **Lonny Flood** obtient son bac au lycée technique de Windham, Connecticut. Après avoir multiplié les emplois dans différentes entreprises de plomberie de la région, il devient officiellement contremaître en 1996 et, à ce titre, responsable du secteur plomberie du casino-hôtel Wequonnoc Moon, et ce jusqu'à sa retraite, en 2008. Il possède une résidence en multipropriété à Sandwich, Massachusetts, et une autre à Branson, Missouri. Via Facebook, il a repris contact avec son ancienne camarade de classe, Zhenya Kabakova. Il s'est récemment fait soigner pour des problèmes de tension et d'érection. Il prend un diurétique par jour et du Viagra en cas de besoin. Il s'apprête à déménager à Las Vegas, Nevada.

Rosalie Twerski sort première de sa promotion, tant à Saint-Louis qu'à l'école du Sacré-Cœur. Son diplôme de l'école de commerce de l'université Notre-Dame en poche, obtenu avec mention, elle rejoint Up With People ! l'espace de deux tournées. Mariée à James Hibbard, comptable, il n'est pas rare de voir son visage sur des panneaux

publicitaires ou des caddies de supermarché sur la rive est du fleuve Connecticut, avec ce message : *Vous pouvez me faire confiance, à moi, Rose Twerski-Hibbard, meilleure vendeuse depuis des mois et des mois de l'agence Re/Max : SI JE NE PEUX PAS VENDRE VOTRE MAISON EN 60 JOURS, JE VOUS L'ACHÈTE !*

En 1985, **Alvin « Chino » Molinaro** reprend le buffet de la gare routière de New London à ses précédents propriétaires. Un an plus tard, il fait faillite. Après quoi, il déménage à Orlando, Floride, où, aux dernières nouvelles, il travaillerait chez KleenPoolz, une entreprise d'entretien de piscines.

Après sa retraite de la restauration, **Salvatore « Sal » Funicello** s'investit beaucoup dans la Festa italiana, une manifestation annuelle régionale. Par ailleurs, il est champion de pétanque des seniors du comté de New London six années de suite. Entouré de ses trois enfants, il meurt d'une crise cardiaque en 2001. Ses dernières paroles sont : « Faites gaffe, les gosses. Je n'ai bientôt plus d'essence. Que Dieu vous bénisse. »

Une fois à la retraite, **Marie (Napolitano) Funicello** se consacre à la Société du rosaire de Saint-Louis-de-Gonzague ainsi qu'au comité de soutien aux endeuillés de la paroisse pour lequel elle tricote des « châles de réconfort » destinés aux proches de défunts et prépare des collations d'après-enterrement. À la suite d'une attaque survenue dans ses dernières années, souffrant de démence, elle est admise dans la maison de retraite médicalisée Sainte-Catherine-de-Gênes d'Easterly, dans l'État de Rhode Island. En octobre 2005, elle informe son fils, Felix, que son mari, Sal, est passé le matin même pour l'aider à faire ses valises. Plutôt que de lui faire remarquer que Sal est mort depuis plus de quatre ans, Felix lui demande si elle part en voyage. Ce à quoi elle répond avec un sourire énigmatique : « Comme si tu ne le savais pas. » Elle s'éteint dans son sommeil cette nuit-là.

Peut-être était-ce d'avoir partagé un parc à bébé avec sa cousine au troisième degré et future vedette lors d'un pique-nique en famille qui a inspiré à **Simone Funicello** ses rêves de star. (À onze ans, elle supplie ses parents de lui accorder l'autorisation de changer

officiellement son prénom en Jeannette.) Voyant là un tremplin pour sa carrière hollywoodienne fantasmée, Simone entre en 1966 dans une école de mannequins mais obtient peu de contrats : un défilé pour les vêtements de la coopérative Grange, un week-end à la foire alimentaire de Hartford, Connecticut, déguisée en sirène au fond d'une coquille Saint-Jacques en papier mâché pour la marque Chicken of the Sea. En 1967, elle participe au concours de Miss organisé par le comté de New London mais n'est pas classée parmi les cinq premières. Peu après, elle s'inscrit dans une école d'assistantes dentaires et pendant vingt-quatre ans travaille aux côtés du Dr Maya Paulous. Elle habite Niantic, Connecticut, avec Jeffrey Sands, son mari depuis vingt-neuf ans, et leur fils, Luke. Comme pas moins de quatre membres de sa famille du côté de sa mère, Luke Sands, vingt-sept ans, vit avec l'épée de Damoclès de la sclérose en plaques.

Dans le salon de **Frances Funicello** à Noank, Connecticut, on peut voir une photo d'elle datant de 1966 où elle pose en compagnie de son idole, la pop star anglaise Dusty Springfield, toutes deux coiffées du même casque de cheveux, à l'occasion du concours radiophonique qu'elle a remporté. Titulaire d'une licence d'enseignement aux très jeunes enfants de l'université du Connecticut et d'une maîtrise d'enseignement de la lecture de l'université de New York, elle officie en tant que spécialiste dans ce domaine auprès des structures éducatives de Stonington, Connecticut. À l'instar de Dusty Springfield, Frances révèle son homosexualité au milieu des années 1980. Sa mère rassure son père en lui disant que « c'est passager », mais tous deux sont très vite séduits par la compagne de leur fille, Victoria Jankowski, infirmière dans l'US Navy, qui, en 1996, s'oppose à la politique du « motus et bouche cousue » en vigueur dans l'armée américaine. Frances et Victoria se marient en février 2009, juste après que l'État du Connecticut a légalisé le mariage gay. Le couple adore faire des randonnées avec ses deux chiennes, Ella et Libby.

En première année au lycée Alexander-Hamilton, **Felix Funicello** grandit de douze centimètres et finit par dépasser la moitié des filles de sa classe. Conséquence de l'allongement de son visage et du petit duvet sombre qui commence à pousser au-dessus de sa lèvre supérieure, sa ressemblance avec Dondi s'estompe. À Alexander-

Hamilton, il suit le parcours d'excellence, pratique le cross-country et la course, et devient trésorier de sa classe. Étudiant en anglais à l'université du Massachusetts, il tombe amoureux du cinéma contre toute attente – *Macadam Cowboy*, le *Satyricon* de Fellini, *Cinq pièces faciles*, *La Dernière Séance*. En dernière année, il choisit de poursuivre un troisième cycle, à la fois pour approfondir sa connaissance du cinéma et pour échapper au rêve jamais exprimé de ses parents de le voir revenir à New London pour tenir le buffet familial, d'abord avec eux, puis en prenant leur suite. Il rencontre sa future femme, Katherine Schulman, au Waverly Theatre, une petite salle de cinéma indépendante de cinquante-cinq places au sol collant et au pop-corn rance, mais où les soirées du mardi, que Katherine Schulman organise, sont consacrées au films étrangers. C'est au Waverly Theatre que Felix s'entiché non seulement de Kat mais de réalisateurs français tels que Truffaut, Godard et Malle, qui sont le sujet de sa thèse de doctorat, publiée par une modeste maison d'édition. En 1983, l'année où le couple se marie, Kat donne naissance à leur fille, Aliza, et Felix se voit offrir un poste de maître de conférences en cinéma à l'université d'Emmerson. Kat et Felix divorcent en 1991. À ce jour, le professeur Funicello est l'auteur de six livres sur le cinéma et travaille actuellement à un septième : une étude qui porte sur la deuxième moitié de la carrière de Bette Davis, des films des années 50 : *Ève* en passant par *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?* et *Chut... chut, chère Charlotte* jusqu'à ses derniers films. À la mort de ses parents, Felix ne veut rien d'autre de l'héritage familial que le patrimoine photographique, dont il devient le conservateur. Parmi les centaines et les centaines de clichés noir et blanc, de Polaroid, de Kodachrome, d'Instamatic, de pellicules 35 mm et de photos numériques, Felix en a trois préférés, tous pris en 1964 : une photo de sa mère entre le présentateur de télévision Art Linkletter et le futur président des États-Unis Ronald Reagan, une photo de toute la famille au buffet de la gare routière de New London, Felix et ses sœurs assis sur des tabourets dans le fond et ses parents derrière le comptoir et un cliché pris par la serveuse d'un restaurant chinois. On y voit sa cousine Annette entourée de Simone et Frances à gauche et de Felix et ses parents à droite. Tout le monde sourit et agite la main.

Née à Utica, New York, **Annette Funicello** est engagée par Walt

Disney en 1955 comme une des premières Mouseketeers du *Mickey Mouse Club* et devient rapidement la chouchoute des téléspectateurs de l'émission. Elle joue également dans de nombreux films de la compagnie et enregistre quatre disques qui figurent tous au hit-parade. Avec son compagnon à l'écran, Frankie Avalon, elle devient une pin-up iconique. En 1965, elle épouse son agent, Jack Gilardi, avec lequel elle a trois enfants, Gina, Jack et Jason. Après son divorce d'avec Jack Gilardi, elle se marie avec Glen Holt en 1986. En 1992, elle reçoit le trophée Disney Legend. La même année, elle révèle publiquement qu'elle est atteinte de sclérose en plaques et l'année suivante elle crée la Fondation pour les maladies neurologiques Annette-Funicello en Californie. Aveugle, clouée sur une chaise roulante et au dernier stade de sa maladie dégénérative, Annette Funicello demeure pour bien des baby-boomers, qui l'ont adorée, la fiancée italo-américaine de l'Amérique.

Remerciements

Je remercie Jonathan Burnham, éditeur chez Harper, ainsi que ma chère amie Barbara Dombrowski qui, le même jour de janvier 2009, m'ont tous deux conseillé d'écrire un conte de Noël. Ça ne me disait rien. Et pourtant, dès le lendemain, je trouvais le nom de Felix Funicello et je démarrais sur les chapeaux de roue.

Un auteur fait au mieux puis il transmet son travail à des professionnels qui corrigent, illustrent, promeuvent, approuvent, vendent et font connaître au public le livre une fois terminé. Je suis reconnaissant à jamais à mon editrice, Terry Karten, et à mon agent, Kassie Evashevski, qui m'ont encouragé, ont ri aux passages drôles et m'ont poussé à améliorer le livre. Merci également à l'équipe formidable de chez Harper, et en particulier à Christina Bailly, Leslie Cohen, Beth Silfin, Tina Andreadis, Kathy Schneider, Archie Ferguson, Leah Carlson-Stanisic, Lydia Weaver, Jennifer Daddio et Evie Righter. Une fois de plus, je tire mon chapeau à la force de vente de HarperCollins, la meilleure du secteur.

Un de mes plus vieux et de mes meilleurs copains, Bob Parzych, se souvenait avec exactitude du voyage que sa mère avait effectué en Californie car sa « tarte à la crème "Faites de beaux rêves !" » était en finale du concours de cuisine Pillsbury de 1959. Un autre de mes amis, Harry Mantzaris, m'a fait partager ses souvenirs de l'époque où sa famille tenait le buffet de l'ancienne gare routière de New London, Connecticut. Les souvenirs de Bob et d'Harry m'ont servi de tremplin pour plonger dans l'histoire.

Merci aux auteurs et lecteurs qui ont lu ou écouté les différentes versions de cette histoire et m'ont fait le cadeau de leurs critiques : Doug Anderson, Bruce Cohen, Steve Dauer, John Ekizian, Careen Jennings, Leslie Johnson, Terese Karmel, Chris Lamb, Justin Lamb,

Sari Rosenblatt et Ellen Zahl. Des remerciements tout particuliers à Pam Lewis, qui m'a aidé à résoudre le dilemme de l'épilogue. (Pam et moi sommes amis depuis plus de vingt-cinq ans, depuis l'époque où nous étions étudiants en écriture, au Vermont College of Fine Arts.) Des remerciements particuliers également à mes formidables assistants, passés et présents, Aaron Bremyer et Amanda Smith.

Merci à mes nombreux amis et connaissances qui ont partagé leurs souvenirs cocasses d'école religieuse, je pense surtout à Kathy Whyatt qui, en me faisant le portrait d'une de ses anciennes camarades de classe, m'a donné le point de départ du personnage de Zhenya Kabakova. À ce propos, je remercie tous ceux qui m'ont aidé à inventer le charabia russe coquin du personnage : Lukas Casey, Ludmila Casey, Svetlana Lyubisheva, Dima Nigmatulin et Sveta Nigmatulina. Merci aussi à Terry Karten d'avoir corrigé mon français scolaire. En parlant de français, *merci bien* à Irène Rose, mon professeur de français au lycée, il y a quarante ans, qui ne ressemble ni de près ni de loin au personnage haut en couleur de Mme Fréchette mais dont l'influence positive perdure.

Ce roman a carburé aux crevettes sautées, poulet à la chinoise, soupe de haricots noirs et enchiladas au fromage. Mes remerciements vont aux chefs, serveurs et patrons des restaurants Coyote Flaco et Chang's Garden de Mansfield, Connecticut, où notre groupe d'auteurs se réunit souvent.

Enfin, je salue les artistes : Annette Funicello, Brenda Lee, et la défunte et géniale Dusty Springfield ; les auteurs de chansons Burt Bacharach et Hal David (« Wishin' and Hopin' »), Richard et Robert Sherman (« Tall Paul ») et Johnny Marks (« Rockin' Around the Christmas Tree ») ; les auteurs de bandes dessinées : Gus Edson, Irwin Hasen et plus tard Bob Oksner (*Dondi*) ; ainsi qu'Orville « Andy » Andrews (plus connu sous le nom de Ranger Andy), animateur de *The Ranger Station*, une émission pour enfants diffusée en direct sur ce qui était à l'époque WTIC-TV et est désormais WFSB-Channel 3, filiale de CBS. À l'âge de Felix, j'ai effectivement participé à l'émission en tant que midshipman. Mais bien que la légende veuille que la blague cochonne de Felix soit effectivement passée à l'antenne, ce n'est pas moi qui l'ai racontée. Parole de scout.

Titre original :
WISHIN' AND HOPIN'

publié par HarperCollins Publishers, New York

Felix Funicello et le miracle des nichons est une œuvre de fiction. Les références à des événements, des établissements, des organisations, des lieux et des personnes, vivantes ou mortes, n'ont d'autre but que de conférer à cette œuvre de fiction un caractère authentique et des nuances couleur locale. Elles sont utilisées fictivement.

Tous les autres noms, personnages, et lieux, et tous les dialogues et événements dépeints dans ce livre sont le fruit d'une imagination débordante et tordue : la mienne. Demandez à mes sœurs qui prétendent que j'enjolie et que je dramatise, ce qu'évidemment je ne fais jamais. – WL

Retrouvez-nous sur
www.belfond.fr
ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-7361-5

© Wally Lamb 2009. Tous droits réservés.

© Belfond 2016 pour la traduction française.

En couverture : © Evening Standard / Hulton Archive / Getty Images.



Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).